LA

COMÉDIE

AU IVe SIÈCLE.

Presque tous les écrivains qui ont traité de la comédie et de la tragédie anciennes ont cru leur tâche achevée au siècle d'Auguste. Ce n'est pas qu'ils ne connussent fort bien, pour la plupart, ce qui nous reste de fragmens et de monumens dramatiques postérieurs au Ier siècle; mais ils pensaient que ces ouvrages, comme les déclamations dialoguées qui portent le nom de Sénèque, n'avaient pas été composés pour la scène; ils estimaient que, depuis la chute de la république, l'art des Roscius avait disparu comme la tribune et la liberté.

Cette opinion, je me hâte de le reconnaître, repose sur plusieurs faits incontestables, et dont on a seulement eu le tort, à mon avis, de tirer des conséquences trop générales et trop absolues.

Il est très vrai que la vogue dont jouirent les pantomimes au Ier siè-

cle porta un coup funeste à la comédie et à la tragédie. Ce spectacle, qui n'admettait pas de paroles, convenait mieux qu'aucun autre à la politique ombrageuse des empereurs, et il avait, de plus, l'inappréciable avantage de fournir un lien, et comme une sorte de langue intelligible et commune aux nations si diverses de mœurs et d'idiomes qui composaient l'empire romain.

Il est très vrai que les dépenses excessives qu'exigeait la mise en scène des tragédies et des comédies, jointes à la pénurie des provinces livrées aux exactions des proconsuls et des préteurs, ne permettaient plus qu'à de longs intervalles l'emploi de ces plaisirs qui supposaient l'indépendance et la richesse.

Il est très vrai que l'usage alors introduit des lectures publiques, soit au Capitole, soit dans les maisons des riches particuliers, s'était peu à peu substitué à l'épreuve plus hasardeuse des représentations théâtrales.

Enfin, il n'est pas douteux que l'amour croissant des Romains pour les spectacles sanguinaires et matériels (1), la passion des courses de chars et de chevaux, la fureur des naumachies, l'habitude des combats d'animaux et de gladiateurs, n'eussent fort attiédi le goût plus noble des jouissances intellectuelles et idéales que faisait naître jadis la muse des Ménandre et des Sophocle. Mais de cette triste préférence accordée généralement sous les empereurs aux spectacles muets et brutaux, est-on en droit de conclure l'entier abandon des spectacles plus délicats dont le génie d'Athènes avait doté l'Italie et le monde romain? Je ne le pense pas.

J'ai eu récemment l'occasion et le devoir de chercher les vestiges de la comédie et de la tragédie anciennes pendant le Ier, le IIe et le IIIe siècle de notre ère (2). J'ai eu peu de peine à réunir les preuves les plus évidentes et les plus nombreuses de l'existence

(1) On peut voir dans Martial d'horribles exemples du goût des Romains pour les spectacles réels. Lisez aussi dans Tertullien comment on forçait des condamnés à paraître sur le théâtre avec une tunique brûlante pour représenter au naturel la mort d'Hercule.

(2) Dans un cours sur les *Origines du théâtre moderne* professé à la faculté des lettres de Paris, en 1834 et 1835. Ce cours sera publié chez M. Hippolyte Prévost; 3 volumes in-8°.

non interrompue pendant ces trois siècles de la comédie et même de la tragédie dépouillée, il est vrai, de ses anciens chœurs, mais encore environnée de son appareil imposant et colossal.

Aujourd'hui, je me propose non-seulement de montrer ce que furent la comédie et la tragédie au IVe siècle, mais d'étudier le développement complet du génie dramatique païen, depuis Constantin jusqu'aux successeurs de Théodose.

I.

On éprouvera peut-être quelque surprise à m'entendre employer cette expression quelque peu emphatique, « le développement du génie dramatique *païen*, » dans un siècle où les idées opposées, où les idées chrétiennes, atteignirent, en tous sens, un si complet, un si admirable développement : on s'étonnera que, dans ce siècle où un art nouveau sortait des catacombes, transformait et embellissait les basiliques; où la beauté et la nouveauté des légendes bibliques et évangéliques appelaient et retenaient la foule dans les temples; où la vie cénobitique créait une poésie nouvelle, la poésie de la solitude et des cloîtres; où les voûtes des jeunes cathédrales retentissaient de la parole des Grégoire, des Basile, des Ambroise, des Chrysostôme, il soit resté quelque place pour le développement d'un autre art que celui qui envahissait le monde à la voix du christianisme. Il est très vrai, cependant, qu'à côté de l'art chrétien il y eut place encore pour un art rival. En face de l'idée jeune, de l'idée nouvelle, de l'idée conquérante, il y eut l'idée ancienne, l'idée dépassée, l'idée sur la défensive. Ce fut un curieux et beau spectacle que cette lutte, cet antagonisme, ce combat bien qu'inégal de deux idées se disputant, pendant trois siècles, la direction du genre humain. Le polythéisme, vaincu au IIe et IIIe siècles, par l'éloquence des Pères de l'église et surtout par l'héroïsme des confesseurs, fit, pendant le IVe siècle, un effort désespéré pour ressaisir la puissance, et conserver au moins par les arts son empire sur l'imagination, cette partie la plus légère et la plus frivole de notre nature.

TIMBRE

Au reste, cet antagonisme de deux idées n'est pas un phénomène particulier au IVe siècle. Ici seulement la lutte est plus éclatante, les champions plus illustres, la solution plus imminente; mais le duel des idées est la loi de tous les siècles. Dans ces derniers temps, une école philosophique, je dirai, si l'on veut, religieuse, qui a soulevé de hautes questions et commencé d'utiles travaux dont il est à désirer que la science accepte l'héritage, a établi une distinction que je crois peu exacte entre les siècles d'antagonisme, ou époques critiques, et les siècles organiques, ou époques de reconstitution. Je crois fermement, pour ma part, qu'il n'y a pas de siècles où ne se fasse à la fois ce double travail. Je pense que le combat des idées ne peut cesser un seul instant. Dès qu'une lutte est terminée par le triomphe d'un des principes belligérans, de nouvelles idées se rangent en bataille. Ainsi, même avant que la civilisation chrétienne eût complètement triomphé au Ve siècle, une nouvelle lutte s'engageait entre la barbarie occidentale et la civilisation romano-chrétienne. S'il est quelques époques où l'on n'aperçoive pas clairement cette guerre des intelligences, la faute en est à l'inattention ou au manque de perspicacité des historiens; mais la lutte intellectuelle existe: le mécanisme social ne peut pas plus se passer de l'antagonisme des idées, que la mécanique céleste de l'attraction.

Revenons au IVe siècle.

Au commencement de ce siècle, l'idée chrétienne était arrivée avec Constantin à la puissance politique; elle continua de grandir par la parole, par la science, par les arts, par tous les genres de poésie, même de poésie dramatique. Je n'ai pas aujourd'hui à dérouler ce beau spectacle. Ce que je veux montrer, c'est, au contraire, la résistance, la ténacité, les derniers combats de l'idée en retraite, de l'idée vaincue, de l'idée en décadence. Nous allons voir le paganisme expirant recueillir ses forces, soit pour ressaisir le pouvoir politique, ce qu'il parvint à faire un moment sous Julien, soit pour conserver la seule position qu'il pût encore défendre, l'empire qu'il exerçait, depuis mille ans et plus, sur l'imagination humaine.

Il semble aux esprits exacts, qui n'admettent que des divisions nettes et tranchées, qu'après la victoire si décisive rem-

portée par le christianisme sous Constantin, toute lutte ait dû cesser, et que le monde entier ait dû subir une transformation totale et soudaine. Ce n'est pas ainsi que procèdent les réalités; croire possibles de pareils coups de théâtre, c'est ne pas connaître la force de résistance qui appartient aux idées, même vaincues.

Constantin commença par accorder à l'immense association chrétienne qui remplissait ses légions l'exercice public de ses rites, et lui permit d'élever plusieurs églises. Bientôt même son esprit violent passa de la protection du christianisme à la persécution de l'ancien culte : il fit abattre plusieurs temples païens ; il en ferma d'autres, ou les livra au culte chrétien ; il associa, en un mot, le christianisme à l'empire. Mais les idées païennes avaient si longtemps dominé les mœurs ; elles étaient tellement infiltrées dans les esprits, enracinées dans les institutions, que Constantin lui-même, malgré sa ferme volonté d'être chrétien, commit, durant son règne, une foule d'actes semi-païens. Ce prince eut si peu l'intelligence véritable du christianisme, qu'après la défaite de Maxence, il souffrit que les villes d'Afrique élevassent des temples à la famille Flavienne, et permit que le sénat de Rome lui décernât les honneurs divins.

Le fond de la politique de Constantin et de ses successeurs, en présence des deux croyances qui se disputaient le monde, fut, d'une part, d'accorder sans restriction au christianisme l'exercice de son culte; de l'autre, de retrancher du polythéisme ce qui choquait le plus ouvertement les idées nouvelles comme, par exemple, les sacrifices. Mais, en même temps, ils crurent devoir accorder aux habitudes populaires le maintien des jeux publics et la célébration des solennités païennes qui se liaient aux institutions civiles ou aux coutumes domestiques.

Aussi, pendant toute la durée du IVe siècle, les empereurs chrétiens, ceux même qui firent abattre ou fermer le plus de temples, Constantin, Jovien, Théodose, ne laissèrent pas de maintenir les jeux du cirque et de la scène. Zosime (1) nous apprend que Constantin, entre autres, embellit l'Hippodrome. Il y fit trans-

(1) Liv. II.

porter les statues des dieux enlevées des sanctuaires et notamment le fameux trépied de Delphes où l'on voyait une figure ciselée d'Apollon.

Sous les successeurs de Constantin, il s'opéra une sorte de réaction favorable au polythéisme, réaction qui s'appuya sur la seule force réelle qui restât encore à l'idolâtrie, sur l'attachement profond que conservait le peuple romain pour les spectacles (1).

Par une anomalie singulière, le plus emporté des adversaires du christianisme, Julien, qui détrôna un moment la foi nouvelle, eut une antipathie non moins violente pour les divertissemens du théâtre que pour le christianisme lui-même. Cette austérité philosophique, qu'il tenait peut-être, à son insu, de son éducation chrétienne et des fonctions de lecteur qu'il avait exercées, étant enfant, dans l'église de Nicomédie, priva ses tentatives de restauration polythéiste de leur unique chance de succès. La révolution qu'il tenta eut contre elle tous les chrétiens et la plupart des païens, plus attachés aux plaisirs scéniques et sensuels qu'à l'immolation des victimes et aux cérémonies mystiques.

La première victoire remportée par le christianisme sur les théâtres date des règnes de Gratien et de Valentinien. Ce ne fut qu'à cette époque que le clergé chrétien se crut assez fort pour réclamer ouvertement des empereurs une mesure évidemment impopulaire, l'abolition des jeux et des spectacles. Ce n'est que sous les règnes de ces deux empereurs que commencèrent les attaques formelles, systématiques, en quelque sorte officielles, du christianisme contre le théâtre païen. Jusque-là, l'église, par la voix des conciles et des Pères, s'était bien élevée contre le théâtre, mais elle ne s'était encore adressée qu'à la conscience des fidèles. Le concile d'Elvire en 313, celui d'Arles en 314, avaient

(1) La teneur de ce décret est remarquable : « Quoique toute superstition doive être abolie, néanmoins nous voulons que les temples situés hors des murs subsistent, et ne soient ni abattus ni dégradés; car puisque plusieurs de ces temples sont la source d'où les jeux du théâtre et du cirque tirent leur origine, il ne convient pas de détruire ces lieux d'où vient la solennité des divertissemens dont jouit de tous temps le peuple romain. Donné le 1er jour de novembre sous le 4e consulat de l'empereur Constantius, et sous le 3e de l'empereur Constans. » *Cod. Theodos.*, lib. III, tit. x, de Paganis.

bien défendu d'admettre dans la communion chrétienne les mimes, les conducteurs de chars et tous les gens attachés aux jeux de la scène : saint Cyprien, Tertullien, tous les Pères, avaient tonné contre les boucheries de l'amphithéâtre et la luxure de l'orchestre ; mais il n'y avait pas eu jusque-là de plaintes portées à l'autorité civile, ni de demandes faites à l'empereur de supprimer ces restes de gentilité. Gratien obtempéra en partie aux instances de l'église : il défendit de célébrer aucun spectacle les jours de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de la Pentecôte, le dimanche, les fêtes des apôtres, ni pendant tout le temps que les nouveaux baptisés portaient les habits blancs. Valentinien, qui, dans sa jeunesse, avait aimé passionnément les jeux du cirque, revint plus tard à des sentimens tellement chrétiens, qu'il ne pensait pas (ainsi nous l'apprend saint Ambroise dans son discours sur la mort de ce prince) que l'on dût célébrer les jeux, même aux fêtes destinées à solenniser la naissance de l'empereur.

Sous Théodose, il y eut une sorte de redoublement dans l'amour des peuples pour les folies du cirque et du théâtre. A cette époque où le christianisme s'était recruté de toute cette masse indifférente qui suit l'impulsion du pouvoir, il y eut une sorte de relâchement dans la discipline et dans les mœurs. Cependant Théodose maintint l'interdiction des jeux le dimanche et essaya même par plusieurs lois de refréner la fureur des spectacles, particulièrement dans les magistrats qui négligeaient les affaires pour capter une popularité plus facile au moyen des jeux et des fêtes (1).

Cet engouement général qui entraînait les chrétiens eux-mêmes sur les gradins des amphithéâtres, ranima un moment les espérances du parti païen. Non-seulement il y eut relâchement chez les fidèles, mais il y eut parmi les gentils des tentatives plus hardies de retour au paganisme. Sans les talens admirables, sans le zèle apostolique des grands docteurs du IVe siècle, il y aurait eu péril pour la foi naissante. Nous voyons alors Libanius et un certain nombre de païens distingués par leur talens, se coaliser pour faire triompher cette réaction. Nous voyons Symmaque, devenu préfet et consul de Rome en 391, faire les derniers

(1) *Cod. Theodos.*, lib. I, tit. VII, lix. 2; et *ibid.*, lib. XV, tit. V, lix. 2.

efforts pour rouvrir les temples et relever dans la cité rivale de Constantinople l'autel abattu de la Victoire. Cette conjuration d'un patriotisme étroit et dévot, qui espérait repousser ainsi le flot des barbares, échoua devant le cosmopolisme plus élevé de saint Ambroise. Symmaque fut banni de Rome et de l'Italie.

Quant à l'idolâtrie du cirque et du théâtre, elle subsista à peu près intacte. Les jeux publics continuèrent d'être regardés comme un droit imprescriptible du peuple romain. Nous voyons même, sous les successeurs de Théodose, un décret d'Honorius adressé au proconsul d'Afrique Apollodore, dans lequel le maintien des anciens jeux est expressément ordonné : seulement l'empereur recommande de retrancher de ces plaisirs les sacrifices et les pratiques trop visiblement idolâtres. « Bien que nous ayons aboli les rites profanes, nous ne voulons pas toutefois détruire la joie publique, ni les assemblées que font les citoyens aux jours de fêtes. Nous ordonnons donc que ces plaisirs du peuple soient célébrés, selon les anciennes coutumes, et même avec les festins solennels, quand les vœux et les réjouissances le requerront, mais sans faire aucun sacrifice, ni pratiquer aucune superstition condamnable. »

Quelles étaient ces pratiques que l'église, au IVe siècle, avait obtenu qu'on retranchât des jeux publics ?

Les plus importantes de ces réformes portaient sur les combats de gladiateurs. Constantin le premier avait essayé d'abolir cet horrible usage. Il avait défendu de condamner personne, et pour aucun délit, à la profession de gladiateur ; de plus il voulut qu'on n'admît aucun gladiateur volontaire. Cette double prescription aurait assuré l'abolition complète et rapide de cette institution barbare. Mais ces deux lois de Constantin ne reçurent pas d'exécution. Ce ne fut guère qu'un siècle plus tard, sous Honorius, en 404, que furent à peu près abolis les combats de gladiateurs. Je dis à peu près, car, au Ve siècle, du temps de saint Augustin, et même encore au temps de Salvien, nous trouvons sinon de vrais spectacles de gladiateurs, c'est-à-dire des combats d'hommes contre des hommes, au moins des *venationes*, ou des combats d'hommes contre des bêtes (1).

(1) Voyez dans Baillet, tom. Ier, p. 32 et suivantes, et dans Baronius à l'année

Vers le même temps, Arcadius à Constantinople retrancha des solennités publiques la fête impure de Majuma, tout en consacrant, dans cette loi même d'abolition, l'inviolabilité des jeux publics (1). C'étaient là les seules réformes que le christianisme au IVe siècle eût encore obtenues dans les jeux païens.

Cependant le sacerdoce chrétien ne négligeait rien pour attirer à soi les imaginations séduites par les pompes de l'idolâtrie. L'église faisait appel à tous les arts, à la poésie, à la musique, à la peinture, à la sculpture, afin de dominer les ames par toutes les voies.

Même avant l'établissement public du culte chrétien, avant le IVe siècle, où le sacerdoce put déployer ses pompes dans l'intérieur des basiliques et même au dehors dans de solennelles processions aux tombeaux des martyrs, dès la fin du IIIe siècle, on voit, dans les discours des Pères que déjà l'église essayait de balancer, par la magnificence de ses liturgies, l'effet des spectacles païens et d'opposer son art naissant aux arts épuisés du polythéisme. On remarque même dans les éloquentes invectives des Pères contre la poésie et les spectacles de l'ancienne religion, comme une sorte d'émulation, et, si je l'ose dire, de jalousie d'artistes à artistes.

Voyez comme les Pères du IIIe siècle opposaient déjà les mystères chrétiens aux mystères païens.

« Venez, disait Lactance, venez, je vous montrerai les *mystères* du Verbe et je vous les exposerai sous la figure des vôtres. C'est ici qu'il y a une montagne agréable à Dieu, couverte d'un ombrage céleste. Nos bacchantes sont des vierges pures; elles célèbrent les offices du Verbe divin; elles chantent les hymnes du roi de

399, l'*Histoire de saint Alamaque*, ou plutôt *Télémaque*, martyr et saint allégorique dont le nom signifie *la fin du combat*.

(1) « Nous permettons les arts scéniques pour ne pas engendrer par leur suppression une trop grande tristesse. Mais nous défendons ce honteux spectacle à qui une insolente licence a donné le nom de Majuma. Donné à Constantinople, le 2 octobre sous le consulat du très illustre Théodose l'an 399. » Rescript. lib. 2 de Mujumâ *cod. Theodos.* La suppression de ce reste impur de la fête de Flore n'empêche pas que nous ne trouvions encore beaucoup plus tard, sous Justinien, les nudités les plus incroyables sur le théâtre.

l'univers; elles dansent avec les justes et font leurs courses sacrées... O les saints mystères! j'y vois Dieu et le ciel! Je suis sanctifié par cette initiation; le Seigneur en est l'hiérophante; voilà nos saints mystères et nos bacchanales. »

A la même époque, Tertullien opposait aux tragédies païennes la scène tout autrement vaste, tout autrement tragique du jugement dernier. Vous allez voir dans cette rude éloquence du prêtre africain éclater contre le théâtre une haine exprimée, il faut le dire, en des termes plus poétiques que charitables :

« . . . . . Ce sera bien un autre spectacle quand viendra le jour du jugement dernier, du jugement éternel; ce jour, que les nations n'attendent point, et dont elles se moquent; ce jour, où ce monde si vieux, et tout ce qui a été créé, sera consumé par un commun embrasement! Quelle sera l'immensité de cette scène? Avec quelle admiration, quels rires, quels transports de joie et d'allégresse verrai-je tant de rois, qu'on disait avoir été admis au ciel, gémir dans les ténèbres profondes de l'enfer avec Jupiter et les témoins de leur fausse divinité? Alors la voix des acteurs tragiques sera plus éclatante, ayant à gémir sur leurs propres infortunes! alors les histrions feront mieux paraître leur souplesse, allégés par le feu qui les pénétrera!... Non, il n'y a point de préteur, de consul, de questeur, de pontife, quelque libéralité qu'il déploie, qui vous puisse montrer de telles choses; et cependant la foi vous les représente, dès à présent, par les images qu'elle en offre à vos esprits. Au reste, quelles qu'elles soient, vous les verrez après cette vie ces scènes que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, que le cœur de l'homme n'a jamais senties. En vérité, les représentations du cirque, de l'amphithéâtre et du stade n'approchent pas de ces spectacles (1). »

Il est donc bien démontré que non-seulement les jeux du cirque, *ludi circenses*, mais les jeux du théâtre, *ludi scenici*, subsistaient presque sans atteinte au IVe siècle, en face du christianisme triomphant. Il nous reste, à présent, à rechercher en quoi consis-

(1) Tertullien, *lib. de spect.* cap. XXX.

taient ces jeux et ce théâtre, dans lesquels, comme dans un dernier fort, se retranchait si opiniâtrément l'idée païenne.

II.

Pour être sûr qu'aucun des filons du gé ᵉ dramatique n'échappe à nos investigations, j'ai cru nécessa de diviser toutes les recherches relatives au théâtre en trois sections : théâtre hiératique, théâtre aristocratique, théâtre public ou populaire. Je vais parcourir ces trois divisions et considérer séparément ces diverses branches du théâtre païen au IVe siècle.

THÉATRE HIÉRATIQUE.

La fermeture ou la destruction de presque tous les temples païens au IVe siècle rétrécit considérablement le champ du drame sacerdotal. Il ne subsista guère de toutes les cérémonies païennes plus ou moins empreintes du génie mimique, que celles qui pouvaient se célébrer dans l'intérieur de la famille ou sur les théâtres publics. On peut voir dans les œuvres d'Ausone, consul sous Gratien et évêque sous Théodose (1), un petit poème imité des *Fastes* d'Ovide, *Liber de feriis romanis*, qui contient un catalogue assez étendu des féries païennes encore subsistantes. Les principales étaient les Florales, les réjouissances des calendes et les Saturnales, dans lesquelles les esclaves, comme on sait, jouaient le rôle de maîtres et les maîtres celui d'esclaves. Nous trouvons en 387, sous Honorius, alors Auguste, et en 406, sous Théodose-le-Jeune, la solennisation des Quinquennales. Les jeux séculaires sont célébrés en 404, sous Honorius, par les dévots païens effrayés des invasions des Goths. Les vers sibyllins y furent, selon l'usage, chantés à deux chœurs, par de jeunes garçons et de jeunes filles. Les fêtes de la Grèce n'étaient pas non plus toutes abolies : l'Élide avait encore ses

(1) Il nous reste d'Ausone des poésies chrétiennes et des poésies obscènes. Quant au fait de son épiscopat, il a été l'objet de controverses.

jeux olympiques. Enfin, nous trouvons, sous Théodose, la célébration d'une ancienne fête semi-dramatique. Après le pardon accordé à la ville d'Antioche par l'empereur, la joie des habitans fut si grande, qu'ils ornèrent la place publique de couronnes, allumèrent des lampes de toutes parts, et dressèrent devant leurs boutiques des lits ornés des statues des dieux : c'étaient les *Lectisternia* des anciens Romains, ou les banquets de l'Olympe imités sur la terre.

Enfin, les grands drames hiératiques du paganisme, les Mystères, bien que de plus en plus décriés, ne cessèrent complètement qu'à la fin du IVe siècle. Un petit nombre de temples avaient été réservés pour leur célébration. Constance et Gratien s'étaient bornés à défendre qu'on célébrât de nuit ces drames orgiaques (1). Mais sur l'avis de Prétextat leurs édits ne furent pas exécutés à Éleusis (2). Enfin, la proscription générale et finale des Mystères de l'antiquité eut lieu sous Théodose, qui fit raser ce petit nombre de temples réservés, derniers théâtres des représentations païennes hiératiques (3).

Le drame aristocratique n'éprouva pas les mêmes empêchemens au IVe siècle.

THÉATRE ARISTOCRATIQUE.

Il y avait deux occasions principales, où les hommes riches de l'antiquité appelaient près d'eux les histrions, les grands repas et les funérailles. Ce double usage existait encore au IVe siècle. Libanius, dans son long discours en l'honneur de la danse pantomime, décrit avec beaucoup de détails les repas de son temps où les pantomimes étaient admis. Saint Grégoire de Nazianze (4) et saint Chrysostôme (5) s'élèvent contre les mimes et les danseurs que les riches louaient des directeurs de troupes pour égayer leurs banquets.

(1) *Cod. Theodos.*, lib. XVI, tit. v, leg. 5 et 6.
(2) Zosime, *hist.*, lib. IV, c. III.
(3) *Cod. Theodos.*, loc. cit.
(4) *Carm.* I, ad episcop. v. 615 seqq.
(5) *Expl. psalm.* 41.

C'était surtout des comédiennes du plus bas étage, *mimæ dictæ pedaneæ*, qui remplissaient cet office. Quelquefois un ou plusieurs citharedes chantaient en s'accompagnant des hymnes en l'honneur des dieux. Saint Chrysostôme, qui nous a conservé de précieux détails sur le luxe incroyable de ces festins, nous apprend qu'en ces occasions le *triclinium* était rempli de chanteurs et de musiciens venus de l'Inde, de l'Arabie et de la Perse (1). A la sollicitation du clergé chrétien, l'autorité civile chercha à poser des bornes aux désordres de ces représentations domestiques. Une loi de Théodose interdit à de certaines comédiennes, ou musiciennes, *psaltriæ*, l'entrée des maisons particulières et des banquets.

Les chrétiens eux-mêmes paraissent avoir conservé au IVe siècle ces vieux usages. Le 54e canon du concile de Laodicée, tenu en 320, nous apprend que les pantomimes, *thymelici*, étaient admis aux repas, surtout les jours de noces. Ce canon prescrit aux prêtres et aux clercs de se lever de table avant l'arrivée de ces baladins.

Aux obsèques des riches, les comédiennes ou pleureuses, que l'on nommait *præfixæ*, et qui figuraient aux funérailles dans l'antiquité grecque et romaine, étaient encore de mode au IVe siècle. Ces femmes imitaient la douleur des parens; de leurs bras nus elles s'arrachaient les cheveux et se meurtrissaient le sein et le visage. Saint Chrysostôme s'élève avec force contre les chrétiens qui conservaient ces pratiques.

Comme il ne nous reste aucun monument écrit de ces deux espèces de drame aristocratique, nous passerons rapidement sur ce sujet, ainsi que sur les tours de force ou d'adresse exécutés par les bateleurs populaires et ambulans, schœnobates ou funambules, cotylistes ou joueurs de gobelets, pétauristes ou voltigeurs, qui tantôt donnaient leurs représentations sur les théâtres des villes, tantôt dans les foires et sur les tréteaux des marchés. Nous

(1) *Hom. l. in epist. ad Coloss.* Les tables des riches étaient couvertes de vases d'or et d'argent; elles étaient demi-circulaires (en forme de *sigma* C): nous voyons dans les peintures des catacombes plusieurs tables de cette forme qui servaient aux agapes. Au reste, l'usage de ces tables en fer-à-cheval, comme nous les appelons à présent, s'était conservé au moyen-âge. Nous en trouvons un exemple dans la tapisserie de Bayeux.

rappellerons seulement, comme un trait de mœurs, curieux pour nous autres Français, la surprise mêlée d'effroi que causa à nos aïeux les Gaulois un faiseur de tours venu des environs d'Antioche à Paris, à l'époque où Julien habitait le palais des Thermes (1).

Je viens de dire qu'il ne nous reste aucun monument écrit du théâtre aristocratique au IVe siècle; cet aveu a besoin d'être accompagné d'une explication. L'avis que je vais émettre n'est qu'une conjecture, mais qui ne me paraît pas sans vraisemblance. J'ai réuni ailleurs tous les documens que nous fournit l'antiquité sur les petits drames qu'on représentait en Grèce et en Italie dans les festins; j'ai, de plus, émis l'opinion que certaines idylles de Théocrite, imitées du mimographe Sophron, *la Pharmaceutrie*, par exemple, *l'Amour de Cynisca*, *les Syracusaines*, idylles qui sont de véritables mimes, de véritables petits drames, avaient été destinées à ces représentations intimes et convivales, et avaient dû être jouées, soit devant Hiéron à Syracuse, soit dans les petits appartemens de Ptolémée à Alexandrie. Je pense qu'au IVe siècle des compositions de même nature ont dû être récitées dans les repas par les histrions qu'on y appelait. Plusieurs églogues de Calpurnius, par exemple, ont une marche parfaitement dramatique, et paraissent bien répondre à la destination que je leur suppose ici. Ce sont des dialogues, qui, la plupart, n'ont rien de bucolique, de pures conversations entre citadins. Lisez, entre autres, les églogues 3e et 7e. Je suis fort tenté de croire qu'elles donnent une idée assez juste des petits drames joués dans les banquets. Je n'ajoute qu'un mot à l'appui de ma conjecture. Plus tard, au VIIIe, au IXe, au XIe siècles, nous trouvons des églogues récitées dans les monastères aux convois des abbés et des abbesses. En Espagne, au XVIe siècle, l'usage subsistait encore de représenter des églogues dans les châteaux. Il existe des preuves nombreuses de cet ancien usage espagnol, attesté d'ailleurs, comme tout le monde peut s'en souvenir, par Cervantes dans *Don Quixote*.

Mais je me hâte d'arriver au vrai théâtre, au théâtre public.

(1) *Misopogon*.

THÉATRE PUBLIC.

Drame muet.

Je m'étendrai peu sur le théâtre muet, sur les ballets des pantomimes. Ce genre de spectacle avait conservé au IVe siècle le même éclat qu'aux IIe et IIIe siècles, alors qu'Apulée décrivait avec tant de grace ce charmant ballet des *Amours de Vénus et de Mars*, qui semble le programme d'un de nos ballets modernes (1), programme écrit comme il serait à souhaiter que le fussent plus souvent les nôtres. Si vous désirez plus de détails sur l'extrême perfection où s'était maintenu cet art, ouvrez Libanius et lisez le long discours qu'à l'exemple de Lucien il a consacré aux pantomimes. La précision, la grace, le sentiment exquis du beau, empreint dans tous leurs mouvemens et tous leurs gestes, lui font comparer les pantomimes aux statuaires; et, en rhéteur peu judicieux, il préfère l'art fugitif et instantané des premiers à l'art durable et presque éternel des seconds : « Le statuaire, dit-il, imite la beauté des formes et les mouvemens des passions au moyen du marbre; c'est avec ses propres membres que le pantomime parvient à les exprimer. Chaque pose du danseur est une statue d'un moment à laquelle une autre statue succède. » Toutes les exagérations de louanges dont on accabla les pantomimes, dans les Ier, IIe et IIIe siècles, nous les retrouvons dans les poètes et les écrivains des IVe et Ve siècles. Voyez dans quels termes parle des pantomimes un poète du temps de Théodose, Nonnus de Panopolis, dans le livre 8 de ses *Dionysiaques* : « Ce sont des gestes qui ont un langage, des mains qui ont une bouche, des doigts qui ont une voix. »

Bien que l'usage du masque permît aux pantomimes romains de jouer indifféremment des rôles d'hommes et de femmes, il y eut cependant au IVe siècle des actrices pantomimes. L'incroyable licence de cette époque rendait la présence des femmes nécessaire aux plai-

(1) *Ane d'or*, liv. X.

sirs de la foule. Elles paraissaient la tête découverte, et souvent, chose incroyable! se montraient tout-à-fait nues. Elles nageaient ainsi devant les spectateurs, dans une espèce de cuve ou de bassin placé sur le bord de l'orchestre. « Chrétiens, s'écriait saint Chrysostôme, chrétiens qui venez de voir Jésus-Christ crucifié! vous quittez l'église et vous courez voir des femmes qui nagent et qui déshonorent leur sexe! ah! fuyez cette piscine théâtrale!.... (1) »

Remarquez-vous l'amertume de cette apostrophe: « vous quittez l'église! » Les Pères de la fin du IVe siècle se plaignent sans cesse, et avec un dépit profond, de la préférence que beaucoup de nouveaux chrétiens donnaient alors aux jeux scéniques sur les saintes liturgies. Saint Chrysostôme, entre autres, a consacré plusieurs homélies à déplorer l'abandon que les fidèles faisaient souvent de l'église pour courir au cirque. Enfin le 83e canon du 4e concile de Carthage punit de l'excommunication ceux qui, les jours de fêtes, quitteraient les églises pour les spectacles.

Le nombre des pantomimes à Rome, au IVe siècle, est à peine croyable. Ammien Marcellin rapporte, comme une chose honteuse aux Romains, que, sous le règne de Constance, on fut obligé, dans la crainte de la famine, de faire sortir de Rome tous les étrangers qui professaient les arts libéraux, et que l'on conserva, sans les inquiéter, six mille pantomimes (2).

Drame parlé.

Indépendamment de ces spectacles muets, y eût-il au IVe siècle des drames parlés? y eut-il des mimes, ou farces improvisées? y eut-il des comédies et des tragédies proprement dites? Pour répondre à la première de ces questions, il suffit de jeter les yeux sur les écrits des saints Pères. Leurs invectives et leurs reproches ne s'adressent pas moins au mal que les chrétiens commettent sur les gradins des théâtres par le sens de l'ouïe, que par celui de la vue.

« Les chants obscènes, dit saint Jean Chrysostôme, sont aussi

(1) *Homil. VII, in Matth.*

(2) *Hist. lib. XIV.*

repoussans que ce qui blesse le plus nos organes (*stercora*). Et néanmoins lorsque vous *entendez* de pareils chants au théâtre, non-seulement vous n'en éprouvez nulle peine, mais vous en riez: loin d'éprouver pour eux de l'éloignement et de l'horreur, vous les retenez dans votre mémoire et vous les louez. Que ne descendez-vous donc aussi sur l'orchestre? Que n'imitez-vous ce que vous approuvez? Allez seulement en public avec ces gens qui vous font rire; vous en rougiriez. Pourquoi donc estimez-vous tant ce que vous auriez honte de faire? Quoi! les lois des gentils déclarent ces gens infâmes, et vous allez en foule, avec toute la ville, vous répandre dans leurs théâtres, comme si c'étaient des ambassadeurs ou des généraux d'armée! et vous voulez avec tout le monde *remplir vos oreilles* des ordures qui sortent de la bouche de ces bouffons!..... Que dirai-je du bruit et du tumulte de ces spectacles? de ces cris et de ces applaudissemens diaboliques? de ces habits qu'il n'y a que le démon qui ait inventés? On y voit un jeune homme, qui, ayant rejeté ses cheveux derrière sa tête, prend une coiffure étrangère, dément ce qu'il est et s'étudie à paraître une fille dans ses habits, dans son marcher et dans ses regards. On y voit un vieillard qui, ayant perdu toute pudeur, avec ses cheveux qu'il a fait couper, se ceint la taille, s'expose à toutes sortes d'insultes, et se montre prêt à tout *dire*, à tout faire et à tout souffrir. On y voit des femmes qui ont essuyé toute honte, paraissent hardiment sur le théâtre devant le peuple et semblent avoir fait une étude de l'impudence; des femmes qui, par leurs regards et *leurs paroles*, répandent le poison de l'impudicité dans les yeux et dans les oreilles de tous ceux qui les voient et les écoutent, et qui semblent conspirer, par tout l'appareil dont elles s'environnent, à détruire la chasteté, à déshonorer la nature, et à se rendre les organes visibles du démon, dans le dessein qu'il a de perdre les ames; enfin, tout ce qui se fait dans ces représentations malheureuses ne porte qu'au mal: *les paroles*, les habits, le marcher, la voix, les chants, les regards, les mouvemens du corps, le son des instrumens, les sujets mêmes et les intrigues des pièces, tout est plein de poison, tout y respire l'impudicité (1). »

(1) *Homel.* 38e sur le 11e chap. de S. Matth.

Il est bien évident par ce passage, et je pourrais en citer vingt autres tout aussi concluans, que l'on représentait au IVe siècle des pièces parlées, dialoguées, souvent accompagnées de chants; mais rien ne prouve dans le morceau que je viens de transcrire, que ces paroles fussent composées à l'avance, et que ces dialogues bouffons et licencieux fussent autre chose que des scènes improvisées, des *mimes*.

Mimes.

En effet, les *mimes* ou petits drames familiers, dans le genre des canevas du théâtre italien ou de nos proverbes dramatiques, étaient encore en vogue sur les théâtres grecs et romains au IVe siècle. Ces petites pièces se jouaient sans grand appareil, dans l'orchestre même et sur le *thymélé*, non sur le *pulpitum*, comme la haute comédie. Les acteurs, ainsi plus rapprochés des spectateurs, n'avaient pas besoin du brodequin pour se grandir; ce qui leur fit donner le nom de *planipedes*. L'absence du masque fut aussi cause que presque toujours les rôles féminins dans les mimes purent être joués par des femmes. Telles étaient les différences de mise en scène qui distinguaient les mimes de la comédie véritable. Quant au fait de l'improvisation, il est loin d'être universel. Ces pièces furent tantôt écrites, tantôt improvisées. Il nous reste de très beaux et très nombreux fragmens des mimographes anciens grecs et romains. Quant aux sujets de ces pièces, le témoignage unanime des Pères de l'église prouve qu'elles roulaient sur des intrigues de galanterie et des mésaventures de tuteurs et de maris trompés. Il parait aussi que les philosophes et les médecins y étaient souvent ridiculisés. Les mimes offraient déjà, comme on voit, à peu près les mêmes sujets et les mêmes personnages que ceux qui ont passé depuis sur la scène italienne et de là sur la nôtre.

Ce sont là, direz-vous, de simples parades populaires, de ces parades comme il n'en a jamais manqué, à aucune époque, sur aucun tréteau; mais la tragédie! mais la comédie véritable! la comédie écrite, la comédie littéraire! mais la tragédie avec son appareil colossal et grandiose! pouvez-vous prouver qu'elles existassent encore au IVe siècle?

Tragédie.

Je dois d'abord convenir que les passages qui font bien évidemment allusion à la tragédie véritable, deviennent de plus en plus rares depuis le IIe siècle jusqu'au IVe, et que l'on cesse absolument d'en rencontrer après la première moitié du Ve siècle.

En effet, ce genre de drame, dans les proportions gigantesques qu'il avait reçues dès son origine et qu'il avait conservées, ne produisait, à grand renfort de dépenses, que des émotions de terreur poétique et de pitié idéale, qui répondaient de moins en moins aux dispositions des masses. Vous savez que pour élever la mise en scène au niveau du grandiose de la poésie des Eschyle et des Sophocle, l'acteur tragique grandissait sa taille au moyen du cothurne. Quelquefois même, comme le prouvent quelques monumens, entre autres une mosaïque du IIe siècle, publiée par M. Millin, l'acteur montait sur des espèces d'échasses ou de supports cylindriques, appelés par les écrivains (1) qui les ont décrits ἐμβὰς ou ὀκρίβας. Un masque énorme, semblable à un casque, enveloppait toute la tête. Le front de ce masque était surmonté d'une éminence en forme de lambda, d'où pendait une chevelure abondante, comme on en vit chez nous au temps de Louis XIV; on appelait ὄγκος ce sommet conique, qui alongeait encore le masque. La bouche offrait une immense ouverture. Les yeux étaient deux grands trous par où entrait la lumière; ils ne répondaient pas aux yeux de l'acteur, qui voyait par l'ouverture de la bouche et des narines. Et ce ne fut pas assez d'élever ainsi la taille; il fallut ajouter aux autres membres pour prévenir leur disproportion. De là les ventres postiches que décrivent si plaisamment Lucien (2) et le pseudo-saint Justin (3); de là, les alonges, ou fausses mains, χειρίδιες, assez semblables aux gants rembourrés, aujourd'hui en usage dans nos salles d'armes : telles étaient, en abrégé, les pièces singulières dont se composait l'affu-

(1) J. Pollux, Lucien, Philostrate.

(2) *Jupit. tragi.*

(3) *Lettre à Zena et Serenus.*

blement tragique. L'attirail comique était plus simple. Cependant le masque et le brodequin, *soccus*, contribuaient à grandir l'acteur comique. Cela posé, dans la recherche que nous allons faire de la tragédie et de la comédie au IVe siècle, nous n'admettrons comme leur étant applicables que les passages qui rappelleront ces traits caractéristiques.

En effet, les simples mots de comédiens et de tragédiens ne suffiraient pas pour établir l'existence de la tragédie et de la comédie au IVe siècle. Ces mots ont souvent changé d'acception; celui de tragédien, en particulier, a souvent désigné, du Ier au Ve siècle, les acteurs de pantomimes qui dansaient des ballets tragiques, ou les musiciens qui chantaient des airs pris dans des sujets de tragédie. Aussi ne voudrais-je pas tirer des conclusions trop expresses de ce passage de Claudien, où il semble indiquer que, dans les jeux donnés sous Arcadius et Honorius, on n'oublia pas la tragédie: *Hi tragicos meminere modos....* (1). Mais je crois trouver quelque chose de plus concluant dans un passage où saint Ambroise fait allusion à la déclamation tragique. Cet orateur compare les gens qui commencent à s'adonner à la débauche aux tragédiens qui ne donnent leur voix que peu à peu, *sensim, sensimque*, pour remplir ensuite la scène de leurs cris, *ut postea possint* clamoribus *personare*. Voici de plus des vers de Prudence, où le poids et la majesté du masque tragique sont très heureusement exprimés :

. . . . . .
Mentitumque gravis personæ inducere pondus,
Ut tragicus cantor ligno tegit ora cavato
Grande aliquid, cujus per hiatum carmen anhelat (2).

Nous avons trouvé le masque; nous allons à présent voir le cothurne. Déjà à la fin du IIIe siècle, Tertullien, dans son livre contre les spectacles, s'était élevé contre la chaussure tragique, et savez-vous par quel bizarre argument? « Le diable, avait-il dit, a guindé les tragédiens sur leurs cothurnes pour donner un démenti à

(1) *In Eutropium*, lib. II.
(2) *Contra Symmachum*, liv. II.

Jésus-Christ qui a dit que nul ne peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée (1). »

Au commencement du IVe siècle, Lactance s'élève contre la comédie et la tragédie de son temps, dans des termes qui ne permettent pas de douter qu'on ne représentât encore alors des pièces dans le goût de Térence et d'Euripide. Voici ses paroles :

« Je ne sais s'il y a sur la scène moins de déréglement que dans les autres spectacles; car il n'est parlé dans les comédies que de vierges violées et d'amours de courtisanes; et plus les auteurs de ces pièces criminelles ont d'éloquence, plus il persuadent ceux qui les écoutent par l'élégance de leurs pensées, et plus aisément leurs vers élégans se gravent dans la mémoire de leurs auditeurs. Il n'y a pas moins à reprendre dans les tragédies où les poètes étalent aux yeux du peuple les parricides et les incestes des mauvais rois, et font montre de tous les crimes grandis par le cothurne (*et cothurnata scelera demonstrant*) (2). »

L'an 399 Claudien, faisant l'énumération de tous les genres de spectacles usités de son temps, sans oublier même les feux d'artifices, mentionne expressément la tragédie et la comédie. « Que des plaisirs plus doux aient leur tour; qu'un bouffon excite le rire par ses saillies joyeuses, un autre par le jeu muet de sa figure et de ses mains; celui-ci animera la flûte de son souffle, celui-là le luth de son archet; l'un ébranlera la scène de son brodequin; l'autre s'avancera majestueusement grandi par le cothurne. »

Non egeat.....
..... qui pulpita socco
Personat, aut altè graditur majore cothurno (3).

Je pourrais tirer des auteurs de la même époque une foule de passages semblables, mais qui ne prouveraient rien de plus : je m'arrête donc; je crois seulement utile de transcrire encore le morceau suivant de saint Chrysostôme, qui donne de curieux ren-

(1) Cet argument fut répété plus tard contre les souliers à la poulaine.

(2) *Institut. div.* l. VI, ch. xx.

(3) *Consulatus Manlii Theodosi.*

seignemens sur les personnages le plus habituellement mis en scène et sur la condition des comédiens. L'orateur compare les déceptions du monde aux illusions du théâtre :

« De même, dit-il, qu'au théâtre, à l'heure de midi, les toiles étant roulées, les acteurs entrent en scène, et, le visage couvert de leur masque, commencent une ancienne pièce et récitent l'exposition, l'un représentant un philosophe sans être philosophe, l'autre un roi sans être roi, mais en ayant les insignes de par la volonté du poète; celui-ci faisant l'office de médecin, quoique personne ne voulût confier à ses soins même un soliveau; celui-là jouant le rôle d'esclave, bien qu'il soit de condition libre; cet autre représentant un docteur, quoiqu'il ne sache pas même lire; de sorte que chacun d'eux se présente sous une apparence empruntée et qui n'a aucun rapport avec sa situation véritable : car; celui qui a l'air d'un médecin n'est pas médecin; celui qui a l'air d'un philosophe n'a d'un philosophe que la chevelure qui pend le long de son masque, et celui qui fait un guerrier, n'a de militaire que son habit. Cependant cette imposture du masque ne trompe pas la nature, et ne change point la vérité. Tant que es spectateurs restent joyeusement assis sur les gradins, les masques restent sur les visages; mais quand, à la venue du soir, le pectacle cesse, et que la foule se retire, les masques sont ôtés. Alors celui que vous preniez pour un roi sur la scène, n'est plus dans la rue qu'un batteur de cuivre. Une fois les masques déposés, e mensonge s'éloigne, la vérité apparaît; celui qui sur le théâtre avait l'apparence d'un homme libre, redevient esclave à la porte. Je l'ai dit, le mensonge est dans l'intérieur, la vérité dehors. A la ute du jour le prestige s'évanouit, la vérité se montre. Il en est de même de la vie et de sa fin. Les évènemens présens sont l'action de la pièce; les acteurs sont la richesse et la pauvreté, le prince et le sujet. Mais lorsque la journée est finie, lorsque la nuit redoutable est arrivée, ou plutôt le jour (car la nuit est pour les pécheurs et le jour pour les justes), lorsque la représentation est achevée, alors les masques sont ôtés, et chacun est appelé à rendre compte de ses œuvres (1). »

(1) *In terræ motum et Lazarum. Homel.* VI.

Dans un autre endroit qui n'est que la répétition presque littérale de ce passage, saint Chrysostôme avait dit : « Cet acteur que vous avez pris sur la scène pour un roi ou pour un général d'armée, n'est souvent que le valet d'un de ces gens qui envoient vendre des figues et du raisin sur le marché (1). »

Je crois qu'on aurait tort de conclure de ces deux passages que l'art tragique et comique eût tellement dégénéré au IVe siècle que l'emploi des premiers rôles fût confié aux plus vils artisans. Il devait y avoir, alors comme aujourd'hui, incompatibilité entre les études si longues, si laborieuses de l'acteur tragique et comique et l'exercice d'un métier mécanique quel qu'il fût. Comment donc expliquer les paroles de l'orateur? Très aisément. Saint Chrysostôme n'a probablement entendu parler que des comparses ou figurans, que l'on prenait, comme nous prenons les nôtres, parmi les artisans et les gens du peuple. Ces deux passages ainsi expliqués prouvent que l'on jouait encore au IVe siècle des pièces de l'ancien répertoire, ou du moins des pièces composées dans l'ancien système. En effet, ce qui dans ces deux passages a trompé quelques modernes, c'est qu'ils ont cru que ces batteurs de cuivre et ces vendeurs de légumes, chargés des personnages de rois, remplissaient les premiers rôles, tandis qu'au contraire dans le système de l'ancienne tragédie républicaine, presque toujours les rôles de rois ou de tyrans ne sont que des rôles de troisième ordre, abandonnés aux acteurs les plus subalternes (2), et que Démosthène reprochait si malignement à Eschine d'avoir remplis.

Il me semble que j'ai prouvé surabondamment l'existence, rare, à la vérité, mais certaine, des représentations tragiques au IVe siècle. Quant à l'existence de la comédie à la même époque, il m'est encore plus facile d'en apporter les preuves.

Comédie.

Et d'abord, la plupart des autorités que je viens d'alléguer pour démontrer l'existence de la tragédie, déposent en même

(1) *Homel.* XVIII, *ad popul. Antioch.*

(2) *Actores tertiarum partium.*

temps de l'existence de la comédie, de la comédie écrite, solennelle, exhaussée sur le brodequin et récitée sous le masque. Je dois seulement ajouter à ces autorités une observation remarquable de Donat, qui commentait Térence au IVe siècle. Cet écrivain nous avertit que, de son temps, les rôles de femmes, joués autrefois par des acteurs masqués, étaient remplis par des femmes (1). Cela dénote une modification importante dans la mise en scène; et de plus prouve que l'on jouait encore, à cette époque, les comédies de Térence ou, tout au moins, des comédies composées dans le même système.

Au reste, nous avons pour prouver l'existence de la haute comédie, de la comédie écrite et littéraire au IVe siècle, quelque chose de plus concluant que des inductions; nous possédons des monumens. Je puis vous présenter deux comédies entières du IVe siècle, deux comédies dont une au moins, de beaucoup la plus longue et la plus belle, a été incontestablement représentée. Ces deux monumens sont : 1° le Jeu des sept sages, *Ludus septem sapientium,* petite comédie composée par Ausone dans le genre de celles que nous appelons à tiroir; 2° une grande et belle comédie intitulée *Querolus.*

Je ne dirai rien ici de la première; j'ai donné et je répéterai ailleurs les motifs qui me font croire qu'elle a été représentée sur un théâtre public, bien qu'elle ne consiste qu'en une suite de monologues sans action, sans nœud, sans dénouement, peut-être destinés à être récités l'un après l'autre par un seul acteur. Je passe à l'examen du *Querolus.* J'ai hâte de vous faire assister à la représentation d'une grande et vraie comédie du IVe siècle.

J'ajourne, par ce motif, toutes observations préliminaires sur cet ouvrage; j'exposerai en détail dans un autre lieu les singulières méprises de l'érudition qui a d'abord attribué cette comédie à Plaute, puis à Guildas, moine du VIe siècle, puis à Vital de Blois, écrivain du XIIe siècle. J'ajourne également toute discussion sur la date, fixée d'ailleurs d'une manière précise, aux premières années du

(1) Voici ses paroles : « Vide non minimas partes in hac comœdia Mysidi attribui, hoc est, personæ fæmineæ : sive hæc personatis viris agitur, ut apud veteres, sive per mulierem, ut nunc videmus. (*Andria,* act. IV, sc. III.)

IVe siècle, par un passage même de la pièce. Seulement, avant de vous faire asseoir avec moi sur les gradins du théâtre, nous allons lire ensemble l'épître dédicatoire qui la précède. Il était alors d'usage, comme aujourd'hui, de publier, après la représentation, les ouvrages dramatiques sous forme de livre, avec préface et dédicace. Celle-ci est adressée à Rutilius, qui n'est pas, comme l'ont cru Schœll et d'autres critiques, Claudius Rutilius Numatianus, préfet de Rome sous Théodose II.

« Rutilius, toi que je dois sans cesse combler des plus respectueux éloges; toi qui me procures cet honorable repos que je consacre aux jeux de l'esprit; toi qui m'honores entre tous tes parens et tes commensaux; ces témoignages de ton estime et cette intimité sont pour moi, je l'avoue, un double bonheur. C'est une véritable dignité. Comment te témoigner ma reconnaissance pour de tels bienfaits? L'argent, ce mobile de toutes les actions, cet objet de toutes les sollicitudes, n'abonde pas chez moi et n'est que d'un faible prix à tes yeux. J'ai composé dans de pénibles veilles ce petit ouvrage, dont j'ai retiré de l'honneur et du profit (1). C'est lui qui acquittera la dette de ma reconnaissance. J'ai, pour donner plus de grace et de prix à mon travail, tiré mon sujet de tes conversations philosophiques. Te rappelles-tu combien tu as ri souvent de ceux qui déplorent sans cesse leur destinée? selon l'usage de l'Académie, tu les réfutais et examinais, autant que possible, la question sous ses deux faces. Mais qui a raison? de quel côté est la vérité? celui-là seul qui sait tout, le sait (2).

« J'ai écrit cet ouvrage pour le théâtre et pour les festins (3). Voici le sujet : l'avare Euclion fut le père de notre Querolus. Cet Euclion cacha un jour de l'or au fond d'une urne. Au dedans, il répandit des parfums; au dehors, il fit graver une inscription

(1) Ce passage prouve que cette pièce avait été jouée avant sa publication.

(2) Cette pensée n'est-elle pas toute chrétienne?

(3) *Nos fabellis atque mensis hunc librum scripsimus.* Il eût été impossible de jouer une pièce aussi longue que le *Querolus* pendant un repas; peut-être faisait-on choix de quelques scènes pour ces sortes de représentations convivales.

comme si cette urne eût contenu les cendres de son père. Avant de s'embarquer pour les pays étrangers, il enterra ce dépôt dans sa maison et ne s'ouvrit de cette affaire à personne. Se sentant près de mourir dans une contrée éloignée, il institua un parasite de sa connaissance co-héritier de son fils, lui prescrivant, par une clause formelle de son testament, de montrer fidèlement à Querolus le lieu où était caché le trésor. Il se contenta d'ailleurs de lui indiquer la place où il l'avait déposé. Le rusé parasite s'embarque, vient trouver Querolus et manque à sa parole. Il se donne pour mathématicien, pour magicien, et fait tout les mensonges dont un voleur est capable. Tous les secrets de Querolus, toutes les affaires domestiques qu'il avait apprises d'Euclion, il lui en parle comme s'il les avait devinées par son art. Querolus donne sa confiance à ce fourbe et le prie de l'aider de ses conseils. Le parasite magicien purifie la maison, c'est-à-dire qu'il la vide; mais lorsqu'il examine sa capture, il devient dupe de l'ancienne ruse d'Euclion. Trompé par l'apparence, il pense n'avoir entre les mains qu'une urne funéraire et se croit joué. Alors pour se venger, il se glisse furtivement le long de la maison de Querolus et y lance l'urne par une fenêtre. Le vase se brise et au lieu de cendres laisse échapper l'or qu'il contient. Ainsi, le parasite perdit le trésor pour l'avoir voulu cacher contre toute bonne foi et toute probité, et il le rendit après l'avoir cru trop tôt perdu. Instruit de l'évènement, le parasite revole en toute hâte chez Querolus et réclame sa part du legs. Mais, comme après avoir avoué l'enlèvement de l'urne, il ne dit pas l'avoir rapportée, il est d'abord accusé de vol; puis, quand il dit l'avoir jetée dans la maison, il est accusé de la violation d'un tombeau. Voici le dénouement de la pièce: D'un côté le maître, de l'autre, le parasite reçoivent chacun du sort le prix auquel ils avaient droit. Je te dédie donc, ô Rutilius! ce livre qui s'honorera de porter ton nom; vis exempt de tous maux, et que mes vœux et les tiens soient exaucés! »

A présent que nous avons lu le programme, prêtons l'oreille et regardons: Les musiciens jouent l'ouverture, *scabilla concrepant, aulæum tollitur* (1); la toile se baisse, la pièce va commencer.

(1) Cicero *pro Cælio.*

L'acteur chargé de réciter le prologue entre en scène et s'avance jusqu'au bord du *pulpitum* :

« Spectateurs, je viens dans une prose cadencée réclamer de vous attention et repos. Nous allons de nos bouches barbares vous raconter des fictions grecques et ressusciter de nos jours l'ancienne comédie latine. Nous espérons, et nous vous le demandons d'une voix soumise, nous espérons que vous nous saurez quelque gré des peines que nous prenons pour vous. Nous *allons jouer* aujourd'hui l'*Aululaire*. Ce n'est pas l'ancienne pièce de ce nom, mais une pièce nouvelle, dans laquelle nous avons marché sur les traces de Plaute. »

Il était impossible de mieux dire pour éviter toute méprise, et cependant la méprise a eu lieu. Au XIIe siècle, Jean de Salisbury et Vital de Blois, qui ne connaissaient pas encore l'*Aulularia* de Plaute, ont pris le *Querolus* pour cette ancienne pièce (1).

Le prologue, après avoir annoncé, selon l'usage, les acteurs qui vont paraître, finit sa harangue par ces mots :

« Que nul ne prenne pour soi ce que nous adressons au public, et ne se fasse une part personnelle dans des plaisanteries qui n'ont rien que de général. Que nul ne dise qu'il se reconnaît à tel ou tel trait, car tout est fiction dans notre pièce (*nos mentimur omnia*). C'est à vous de décider si le titre de cette pièce doit être l'*Aululaire* ou *Querolus*. Vous en jugerez. Nous n'oserions nous présenter devant vous ainsi appuyés sur un mètre boiteux (*claudo pede*), si nous ne suivions en cela les guides les plus habiles et les plus illustres. »

Au prologue succède un nouvel acteur. Celui-ci porte un habit blanc d'une forme bizarre. Nous n'avons pourtant nulle peine à le reconnaître : le prologue nous a prévenus que nous allions voir d'abord le dieu Lare. Ce personnage était ici nécessaire pour lier

(1) Cette méprise est d'autant plus étrange, qu'indépendamment de cette déclaration du prologue, rien dans le *Querolus*, ni les mœurs, ni le style, ne sont du siècle de Plaute : Cicéron et Apicius y sont cités, et on y rencontre un vers entier de Martial.

le *Querolus* à l'*Aululaire* de Plaute. Le dieu Lare jouera d'ailleurs dans notre pièce un rôle bien autrement important que dans l'ancienne.

Mais écoutons ; le dieu prend la parole :

« Je suis le protecteur et l'hôte de ce logis dont la garde m'est confiée : je règne dans cette maison d'où vous venez de me voir sortir. Je tempère les décrets du Destin. S'il y a lieu à quelque bonheur, je l'appelle ; s'il arrive un malheur, je l'adoucis. »

N'admirez-vous pas combien le dieu Lare ressemble aux bonnes fées et aux bons génies qui ont joué glus tard un si grand rôle dans les fictions féodales et chevaleresques ?

« Le sort de Querolus m'est confié ; cet homme n'est ni bon ni méchant. Il a eu jusqu'ici assez de fortune pour suffire à ses besoins, ce qui est un premier bonheur. Il deviendra bientôt fort riche. Il l'a mérité ; car si vous croyez que nous ne devons pas favoriser chacun selon son mérite, vous vous trompez. »

Suit une exposition qui était nécessaire aux spectateurs, mais par-dessus laquelle nous pouvons sauter, nous qui avons lu celle que contient la dédicace. Le Dieu continue :

« Ce Querolus, comme vous le savez, se rend à charge à tout le monde et même à Dieu, si je l'ose dire. Cet homme est ridiculement colère ; il fait d'autant plus rire qu'il se lamente davantage (1). Je prends plaisir à discuter avec lui afin de confondre en sa personne la vanité humaine. Vous allez donc entendre un homme aux prises avec la Destinée. Vous jugerez entre nous deux.

« Je me déclarerai son Génie, mais avec toute la prudence possible, de peur qu'il ne me maltraite ; car il me maudit nuit et jour. Le voici, je l'entends ; il injurie le sort et la fortune ; il vient à moi, parce qu'il a reçu la nouvelle de la mort de son père décédé en pays étranger. Oh ! comme il se plaint des malheurs attachés à l'humanité !..... J'aperçois un trident ; par Hercule ! ce secours n'est pas à dédaigner.....

QUEROLUS.

O Fortune ! Fortune ! O Destinée impie et scélérate ! Si quelqu'un

(1) De ce caractère est venu le nom de la pièce : *Querolus* signifie un grondeur, un homme chagrin, ce que nous appellons aujourd'hui un *pessimiste*.

te montrait à moi, je te ferais une destinée que tu ne pourrais vaincre.

LE DIEU LARE, à part.

Je compte sur mon trident; mais pourquoi tarderais-je à l'aborder? Salut, Querolus!

QUEROLUS.

Encore un sujet d'ennui! « *Salut*, Querolus! » Jeter à droite et à gauche cet inutile *salut!* Cela m'ennuierait même quand cela serait bon à quelque chose.

LE DIEU LARE.

Voilà un vrai misanthrope : il n'a sous les yeux qu'une personne; il croit voir une foule.

QUEROLUS.

Dites-moi, l'ami, que me voulez-vous? Vous dois-je quelque chose? Me prenez-vous pour un voleur?

LE DIEU LARE.

Vous êtes trop irascible, Querolus.

QUEROLUS.

Parce que je dédaigne sa politesse, voilà qu'il me dit des injures!

LE DIEU LARE.

Reste un moment.

QUEROLUS.

Je n'ai pas le temps.

LE DIEU LARE.

Il le faut, reste.

QUEROLUS.

Cela devient de la violence. Hé bien! que veux-tu? Parle.....

LE DIEU LARE.

Faible avorton humain! Je suis celui que tu cherches et que tu accuses!..... N'accusais-tu pas ton Destin aujourd'hui?

QUEROLUS.

Je l'accuse encore et je le maudis.

LE DIEU LARE.

Hé bien! arrive ici; c'est moi qui suis ton Destin.

QUEROLUS.

Toi!

LE DIEU LARE.

Écoute, Querolus; je suis touché de tes plaintes, quoiqu'elles soient mal fondées. Viens, je te rendrai compte de tout; c'est une faveur que je n'ai encore faite à personne.

QUEROLUS.

Est-ce qu'il t'a été donné de connaître les raisons des choses et de les expliquer?

LE DIEU LARE.

Je les connais et je les explique. Dis-moi tout ce dont tu as à te plaindre.

QUEROLUS.

La journée n'y suffirait pas.

LE DIEU LARE.

Expose-moi seulement quelques-uns de tes griefs.... »

Nous allons voir se produire dès cette première scène un des caractères qui distinguent cette pièce, une tendance marquée aux discussions philosophiques les plus ardues et aux controverses presque théologiques. Cette manie d'argumentations sophistiques est le cachet du IVe siècle. D'ailleurs, ce débat de l'homme contre sa destinée ne manque ni de portée ni de grandeur. C'est une belle justification de la Providence. D'abord le Dieu cherche à prouver à ce pessimiste qu'il a tort de se plaindre et qu'il ne mérite pas d'être plus heureux. Il l'amène à faire une sorte d'examen de conscience qui ressemble fort à une *confession* chrétienne. Ensuite, il travaille à lui prouver qu'il est très heureux. N'ayant pu le convaincre, il lui promet d'exaucer tous ses désirs. Puis il lui montre successivement la folie de tous les vœux qu'il forme. Cette dernière partie de la scène est une satire fort piquante des diverses conditions sociales à cette époque. C'est dans cet endroit que se trouve le passage qui fixe avec certitude la date exacte de la pièce. Parmi les vœux extravagans qu'exprime Querolus, se trouve celui-ci:

« Si tu as quelque pouvoir, ô dieu Lare! fais que je sois simple particulier et puissant.

LE DIEU LARE.

Quel genre de pouvoir veux-tu que je te donne ?

QUEROLUS.

Le pouvoir de dépouiller ceux qui ne me doivent rien, de frapper les étrangers et de ruiner mes voisins.

LE DIEU LARE.

Ah ! ah ! mais c'est le brigandage que tu veux, et non le pouvoir ! Je ne sais pas, en vérité, comment te donner cela. Cependant j'ai trouvé le moyen de te satisfaire. Va sur les bords de la Loire.

QUEROLUS.

Eh bien ?

LE DIEU LARE.

Là on vit hors du droit des gens; là point de fictions sociales; là on prononce sous un chêne les sentences capitales et on les écrit sur des os; là les paysans sont orateurs; les simples particuliers sont juges; là tout est permis; si tu es riche, on t'appellera *patus*, car c'est ainsi qu'on parle aujourd'hui dans notre Grèce ! O forêts ! ô solitude ! qui donc a dit que vous êtes libres ? Je passe sous silence des choses encore bien plus importantes. Ce que je t'ai dit suffit.

QUEROLUS.

Je ne suis pas riche, et je ne veux point des jugemens sous les chênes; je ne veux point de cette justice des forêts. »

Cette république anarchique des bords de la Loire était composée de paysans révoltés, que les historiens ont appelés Bagaudes, *Bagaudæ* (1). Cette Jaquerie anticipée donna lieu à une guerre, qu'on nomma *bellum bagaudicum*, et qui fut de peu de durée; seulement quelques soulèvemens partiels eurent lieu encore jusqu'à la fin du règne de Constantin. Ce passage, comme on voit, donne, à quelques années près, la date exacte de notre pièce.

Enfin, le dieu Lare, avant de quitter Querolus, lui prédit un bonheur qui doit se réaliser dans la journée même. Avant la fin du jour, il sera devenu possesseur d'un trésor ; mais, à la manière des

(1) Du Cange sous le mot *Bagaudæ* a réuni dans son glossaire tous les témoignages relatifs à ce point curieux de notre histoire.

oracles, le dieu enveloppe sa prédiction de paroles énigmatiques : « Va, lui dit-il, et fais tout ce qui sera contraire à tes intérêts; donne ta confiance à un perfide; favorise la fraude d'un homme qui cherchera à te tromper. Surtout si des voleurs viennent chez toi, reçois-les bien..... Que tu le veuilles ou non, la bonne Fortune entrera aujourd'hui dans ton logis.

QUEROLUS.

Et si je lui ferme ma porte?

LE DIEU LARE.

Elle entrera par les fenêtres.

QUEROLUS.

Et si je les ferme?

LE DIEU LARE.

Insensé! tes fenêtres s'ouvriront, la terre elle-même s'ouvrira, avant que tu repousses ou que tu éloignes ce qui est immuable. »

Ce trait magnifique n'a-t-il pas toute la majesté et toute la grandeur des idées chrétiennes?

Après ces paroles, le Génie rentre dans la maison et laisse Querolus stupéfait de ce qu'il vient de voir et d'entendre. Notre homme se persuade d'abord qu'il y a de la magie dans cette apparition; puis il craint que ce prétendu dieu ne soit un voleur, et il rentre dans son logis pour l'en chasser s'il le rencontre : cette double sortie détermine la fin de l'acte.

L'acte suivant introduit trois nouveaux personnages : Mandrogerus, fripon parasite, et ses deux associés Sardanapalus et Sycophanta. Mandrogerus se vante d'avoir plus de génie que les autres chasseurs : il va, lui, hardiment à la chasse des hommes; et de quels hommes? des riches, des puissans, des lettrés! Il raconte à ses chers néophytes comment il a traversé les mers pour venir enlever un trésor. Cependant ses deux compagnons ont fait des rêves de mauvais augure : l'un a vu de l'or, des fouets, des chaînes et des cachots; l'autre a rêvé de funérailles. Mandrogerus les rassure; il reconnaît la maison; il croit sentir d'odeur de l'or; il remarque, en homme expert, que les fenêtres sont basses, les barreaux faibles et très espacés. Ce soin de décrire les lieux, et d'indiquer à l'avance comment le dénouement sera possible,

dénote dans l'auteur un art très exercé et la connaissance de toutes les finesses des préparations dramatiques.

Mandrogerus laisse ses deux affidés en sentinelle, et va faire une reconnaissance autour de la maison.

Cependant Querolus sort de chez lui; il n'a pas trouvé celui qui était entré dans sa demeure; il voit bien que ce n'était pas un homme. Sycophanta et Sardanapalus reconnaissent dans Querolus celui qu'il faut tromper. Pour lui donner envie de faire connaissance avec Mandrogerus, les deux fourbes se mettent à vanter entre eux leur patron; ils parlent de lui comme du plus grand astrologue, du plus prodigieux mathématicien, du plus habile magicien du monde entier. Querolus les aborde; il les a entendus parler d'un grand astrologue; il a justement besoin d'un pareil homme pour lui expliquer les paroles du dieu Lare. Celui-ci lui avait conseillé, comme on sait, de se laisser voler, d'appeler même le voleur, et il lui avait promis que de ce vol résulterait sa richesse. La manière dont les deux amis du prétendu magicien excitent la curiosité et la passion de Querolus ne manque pas d'adresse. Ils se font prier, implorer, conjurer de le conduire près de Mandrogerus; mais, tandis qu'ils enflamment ainsi ses désirs par leurs refus, Mandrogerus arrive. La scène fort longue qui s'engage alors entre Querolus et lui est une satire et une parodie fort piquante du langage et des cérémonies bizarres, employés au IVe siècle, par la foule alors nombreuse des astrologues et des magiciens. L'entêtement de l'astrologie en était venu à un tel point, que les empereurs Valentinien et Valens furent obligés de porter des lois contre la magie (1). Le 35e canon du concile de Laodicée, tenu en 320, défendit aux clercs de s'adonner à la magie, aux mathématiques et à l'astrologie. Vers cette époque, Julius Firmicus Maternus écrivait un poème sur le pouvoir des étoiles. Cette scène, qui fait justice d'une des folies régnantes au IVe siècle, devait être alors infiniment plus amusante qu'aujourd'hui. Cependant Mandro-

(1) Une persécution violente, à laquelle le parti chrétien paraît n'avoir pas été étranger, éclata sous Valens contre les philosophes païens; on confondit dans l'accusation la philosophie et la magie. Beaucoup d'hommes de lettres périrent, et un très grand nombre de bibliothèques furent saccagées et brûlées.

gerus, après avoir persuadé aisément Querolus de sa science, grace à son bavardage amphigourique, consent à chercher un remède aux maux dont celui-ci se plaint. Il pratiquera dans la maison de certaines purifications pour en faire sortir le malheur. A cet effet, il y entrera seul pour être plus libre. Querolus acquiesce à tout, puis il prend quelque ombrage. Il charge son esclave Pantomalus d'aller prier son ami et son voisin Arbiter, de venir l'aider de ses conseils. Le charlatan, qui craint d'avoir effarouché sa dupe, n'insiste plus pour qu'il s'éloigne. Seulement il lui demande de lui donner un coffre vide pour transporter le Malheur hors du logis. Querolus lui promet un coffre; il lui remet ses clefs, et ils entrent ensemble dans la maison.

Le troisième acte s'ouvre par le morceau le plus remarquable de la pièce, par celui qui jette le jour le plus éclatant et le plus singulier sur l'histoire des mœurs de cette époque. C'est un long monologue que prononce l'esclave Pantomalus. Je le traduis en entier malgré son extrême étendue. Ce morceau me paraît un des monumens les plus précieux du théâtre romain; c'est la dernière grande peinture de mœurs que nous ait léguée la comédie ancienne:

PANTOMALUS, esclave.

« Il est reconnu que tous les maîtres sont des scélérats, cela est très manifeste; mais j'ai éprouvé qu'il n'y en a pas de plus méchant que le mien. Ce n'est pas qu'on ait rien à redouter de cet homme; mais il est d'une humeur trop désagréable et trop aigre. A-t-on volé quelque bagatelle au logis, il se répand en imprécations, comme si c'était là un grand crime! Voit-il détruire quelque chose, aussitôt il se récrie et nous maudit de la belle manière! Si l'un de nous jette au feu un siége, une table, un lit, il se plaint de notre précipitation; c'est le mot d'usage. S'il pleut par les toits, si les portes sont mal closes, il appelle tout le monde; il veut voir tout lui-même. Par Hercule! cet homme est insupportable. Il écrit de sa main toute la dépense. Ce qu'on n'a pas dépensé, il veut qu'on le lui rende. En voyage, combien n'est-il pas disgracieux et intraitable! Quand nous devons nous lever avant le jour, nous buvons d'abord et nous dormons ensuite; c'est la cause d'une première querelle. Ensuite, entre le réveil et la libation du soir, il survient nécessairement beaucoup d'autres occasions de plaintes:

la foule effrayée, les réquisitions de bêtes de somme, la fuite des conducteurs, les mules dépareillées, les harnais mis à l'envers, un muletier qui ne sait pas se conduire lui-même ; ce sont là pour lui en voyage des sujets d'inculpations perpétuelles. Avec tout autre il suffit d'avoir un peu de patience : le temps calme tout ; Querolus, au contraire, trouve un germe de querelle dans une querelle ! Il fait naître les reproches les uns des autres. Il ne veut pas qu'on se serve d'un chariot qui ne vaut rien, ni d'un animal trop faible : Pourquoi ne m'en as-tu pas prévenu ? s'écrie-t-il ; comme s'il n'avait pas pu le voir lui-même ! Oh! que les maîtres sont injustes ! S'il s'aperçoit par hasard d'une faute, il dissimule et se tait. Il ne vous accuse que lorsqu'il n'y a plus moyen de s'excuser et qu'on ne peut lui répondre : C'est ce que j'allais faire ; j'allais vous le dire. Toutes les fois qu'il nous envoie en route d'un côté ou d'un autre, il veut qu'on revienne au jour marqué. Et, remarquez l'artifice de ce méchant homme ! Il nous accorde toujours un jour de plus qu'il ne faut, pour que nous soyons de retour à l'époque fixée. Ne cherche-t-il pas des sujets de colère ? Nous, en effet, quelques délais qu'on nous accorde, nous nous réservons le jour où nous devrions revenir. Aussi notre maître, qui ne veut pas qu'on le trompe ni qu'on dérange ses projets, s'il veut nous avoir auprès de lui aux calendes, nous enjoint de revenir la veille. Mais voilà bien une autre chose ! Il exècre tout esclave qui s'enivre, et il reconnaît la chose sur-le-champ. Il voit du premier coup d'œil, à votre visage et à vos lèvres, la quantité et la qualité du vin que vous avez bu. Il ne veut absolument ni qu'on le trompe ni qu'on le circonvienne, selon l'usage. Est-il possible que personne le serve à son gré ou le satisfasse ? Il ne veut pas que l'eau chaude sente la fumée, ni que les coupes gardent la trace des vins parfumés ; et, jusqu'où ne pousse-t-il pas la recherche ? un vase bossué ou ébréché, une amphore sale ou manchote, un flacon cassé, plein de lie, ou couvert d'une couche épaisse de cire, ce sont là des choses qu'il ne peut voir de sang-froid et qui font bouillonner sa bile. Je ne comprends pas comment il pourrait se faire aimer avec un si mauvais caractère. Il s'aperçoit tout de suite quand le vin est falsifié ou affaibli par l'eau. Nous mêlons ordinairement un vin avec un autre ; peut-on appeler falsification alléger une bouteille de

vin vieux et la remplir de vin nouveau? Hé bien! Querolus regarde cela comme un crime abominable! Si peu qu'il y ait de fraude, il le soupçonne à l'instant. Il n'y a pas jusqu'aux monnaies d'argent qu'il croit qu'on lime et qu'on altère sans cesse, parce qu'on l'a fait une fois. La différence est pourtant bien petite. L'argent est toujours de la même couleur. Quant aux pièces d'or, il y a mille moyens de les altérer : nous les changeons et rechangeons; c'est un usage qu'on ne peut changer. Il n'y a pas moyen de distinguer deux choses si semblables : qu'est-ce qui se ressemble autant qu'une pièce d'or et une pièce d'or? Ici on prend garde à tout quand il est question d'or : on s'enquiert de l'âge, de la couleur, du titre, de la légende, de la patrie, du poids, jusqu'à un scrupule : on regarde de plus près à l'or qu'aux hommes. C'est que, quand il s'agit d'or, il s'agit de tout. »

Je ne puis m'empêcher d'interrompre un moment ce prodigieux monologue pour faire remarquer combien sont importans les détails de mœurs dont il abonde. Ces dernières railleries sur l'altération des monnaies sont surtout caractéristiques de cette époque. Chaque trait est une date. Mais continuons; ce qui suit sur le régime des esclaves, institution déjà minée par la licence générale et à demi renversée par le christianisme, est encore plus curieux :

« Autrefois Querolus n'avait pas toutes ces pensées; mais les méchans gâtent les bons. Cet Arbiter, chez qui je vais en ce moment, quelle ame scélérate! Il diminue la nourriture de ses esclaves, et il leur demande plus d'ouvrage qu'ils n'en peuvent faire. Si la loi le permettait, il retournerait le boisseau pour en tirer un lucre honteux. Aussi quand le hasard ou la volonté rassemble Querolus et lui, ils se donnent des leçons mutuelles. Et cependant, par Hercule! s'il faut tout dire, je préfère encore mon maître; car enfin, quel qu'il soit, il ne nous refuse pas le nécessaire. Seulement, il frappe trop fort et il crie toujours. Que Dieu les confonde tous deux dans sa colère!

« Et cependant nous ne sommes pas si malheureux ni si sots que quelques-uns le pensent. On nous accuse de trop dormir, parce que nous dormons le jour; mais si nous dormons le jour, c'est que nous veillons la nuit. Le serviteur qui se repose

dans la journée veille tout le reste du temps. Je ne crois pas que la nature ait rien fait de mieux au monde que la nuit. La nuit est pour nous le jour. C'est alors que nous faisons tout ce qui nous plaît. La nuit nous allons au bain, quoique ce soit l'usage d'y aller le jour. Nous nous baignons avec les jeunes servantes de nos maîtresses. N'est-ce pas là une vie libre? Tout est alors aussi bien éclairé, aussi resplendissant qu'il convient pour ne nous pas trahir. Je presse une belle que son maître voit à peine habillée. Je parcours son flanc, je mesure le volume et les anneaux de ses cheveux déroulés; je m'assieds près d'elle; je l'embrasse et je suis embrassé; je la presse et je suis pressé. Quel maître a ce bonheur? Ce qui met le comble à notre félicité, c'est qu'entre nous il n'y a point de jalousie. Chacun de nous vole; mais personne n'en souffre, parce que tout est commun. Nous enfermons nos maîtres et nous les excluons de nos assemblées; il n'y a d'union qu'entre les esclaves des deux sexes. Malheur à ceux dont les maîtres veillent tard! tout ce qu'on retranche à la nuit, on le retranche à la vie de l'esclave. Combien d'hommes libres voudraient pouvoir être maîtres pendant le jour et esclaves pendant la nuit! Tu n'as pas le temps, Querolus, de vouloir partager ces plaisirs; toi, tu comptes ton revenu. Pour nous, toutes les nuits sont des noces, des anniversaires, des jours de jeux, de fêtes, de danses avec de belles esclaves! C'est pour cela que quelques-uns d'entre nous ne veulent pas être affranchis; car quel homme libre pourrait suffire à tant de dépenses et jouir d'une pareille impunité? »

Non, il n'y a rien dans aucun auteur de la même époque qui nous fasse mieux connaître les mœurs de la famille au IVe siècle; rien qui peigne plus à nu cette demi-révolte, ce demi-affranchissement des esclaves que le christianisme était à la veille de transformer en serfs; rien qui nous montre, avec plus de verve et de poésie, cette frénésie de plaisirs et de danses, qui transportait l'esclave ancien comme elle transporte aujourd'hui les noirs dans nos colonies. Là aussi les esclaves des deux sexes, épuisés des travaux du jour, dansent toute la nuit au bruit de bâtons qu'il frappent en mesure. Non, je ne connais rien de plus curieux que ces cinq ou six pages perdues dans cette pièce si étrangement dédaignée jusqu'ici. En vérité, ce monologue n'est pas moins caractéris-

tique des mœurs du IVe siècle que celui de Figaro des mœurs du XVIIIe.

La fin de ce morceau est un peu moins belle. La voici pourtant:

« Mais je suis resté ici trop long-temps. Je crois que mon maître a crié, selon la coutume. Je devais faire ce qu'il m'a dit, aller chez ses amis; mais qu'y faire? il faut le laisser gronder. Ils sont nos maîtres; ils peuvent dire tout ce qu'ils veulent, et aussi long-temps qu'il leur plaît. C'est à nous de le souffrir. Les justes dieux ne m'accorderont-ils jamais ce que je leur demande? Tout maître dur et revêche devrait être exclu des fonctions municipales, du barreau et des offices du Palais? Pourquoi cela? parce qu'après la prospérité, l'abaissement est plus humiliant. Que ne souhaité-je plutôt qu'il fasse toujours ce qu'il fait? Couvert de sa toge, qu'il continue de quêter des suffrages, de dîner chez les juges, d'épier l'heure où s'ouvrent les portes des grands; qu'il soit l'esclave des esclaves; que, comme un charlatan qui guette des dupes, il erre de places en places, cherchant partout et épiant les heures et le temps, le matin, à midi, le soir; qu'il salue sans pudeur ceux qui le dédaignent; qu'il aille au-devant des gens qui l'évitent : que, dans l'été, il soit brûlé dans une chaussure étroite et neuve! »

Pantomalus s'éloigne après ces imprécations. Nous, reprenons le fil de la pièce :

Querolus et le faux magicien sortent de la maison. Le premier porte l'urne, où le trésor est renfermé : il croit fermement aider Mandrogerus à mettre la mauvaise Fortune hors de chez lui; il s'étonne un peu de l'extrême pesanteur du coffre; mais le charlatan lui ferme la bouche, en lui demandant s'il connaît rien de plus lourd que la mauvaise Fortune; puis, avant de le quitter, il lui conseille de garder la maison pendant trois jours; de barricader ses portes, de repousser voisins, parens, amis, tout le monde enfin, comme des profanes; pendant trois jours, la mauvaise Fortune s'efforcera de rentrer dans sa demeure; ce terme passé, il peut être sûr de ne jamais revoir chez lui ce qu'il en fait sortir en ce moment. En effet, le fourbe espère bien, pendant ces trois jours, avoir mis sa capture en sûreté. Querolus bien enfermé dans son logis, les trois larrons s'éloignent pour examiner et partager leur proie.

Ces trois premiers actes nous ont montré surtout des caractères bien tracés et d'admirables peintures de mœurs; les deux derniers se recommandent plutôt par la vivacité du dialogue et le comique des situations. C'est une scène plaisante que celle du désespoir des trois fourbes, désolés d'avoir volé une urne funéraire au lieu d'un trésor. L'inscription funèbre et surtout l'odeur des parfums les trompent. Quand ils ont bien gémi, ils tiennent conseil, et décident qu'ils n'ont rien de mieux à faire que de se venger de la perfidie du mort, en se moquant de la crédulité du vivant. Sardanapalus frappe à la porte et crie en grossissant sa voix, qu'on lui ouvre; mais la porte est verrouillée : « ouvre, Querolus, ouvre, je suis ta Fortune ! Le devin t'a prédit mon retour, me voici. » Pendant que Querolus et ses valets accourent à la porte pour la barricader de plus en plus, Mandrogerus, aidé de Sycophanta, lance dans l'intérieur l'urne, par la fenêtre basse, qui a été décrite au premier acte; puis ils se sauvent. Sardanapalus, resté seul, s'approche de la fenêtre pour jouir de la surprise et de l'effroi de Querolus et de ses gens. Mais qu'entend-il? des exclamations et le son de l'or que l'on ramasse; il voit que ce sont eux qui ont été dupes; il court rejoindre ses compagnons pour n'être pas seul à déplorer ce malheur. Alors reparaît le dieu Lare qui vient faire comme *l'épilogue* de cette première partie de la pièce, et *le prologue* de celle qui va suivre. Le dieu, qui s'est fait l'avocat de la Providence, triomphe et finit son monologue par ces paroles qu'on croirait écrites sous la dictée d'un chrétien : « Que les hommes sachent donc maintenant qu'il est indifférent de perdre ou d'acquérir, si celui qui peut tout n'intervient pas. » Puis il annonce le plaisant embarras où va se trouver le fourbe, embarras qui remplira tout le cinquième acte.

En effet, Mandrogerus revient près de Querolus, muni du testament d'Euclion. Armé de ce titre, il redemande la moitié du trésor. Mais le testament ne le nomme cohéritier qu'à la condition de découvrir fidèlement le trésor à Querolus. Celui-ci somme donc Mandrogerus, en présence d'Arbiter, de lui remettre le trésor.

MANDROGERUS.

C'est à toi plutôt d'apporter cet or.... j'ai agi de bonne foi, je ne te demande qu'une partie de la somme, et j'aurais pu garder le tout !

QUEROLUS.

Le trésor a donc été entre tes mains?

MANDROGERUS.

Certainement.

QUEROLUS.

Tu ne sortiras pas d'ici que tu ne m'aies rendu ce que tu avoues avoir été en ton pouvoir.

Pressé de questions, Mandrogerus, pour se disculper du vol, est forcé de raconter comment, après avoir emporté l'urne, il l'a jetée dans la maison. Querolus fait apporter les débris du vase: « Les reconnais-tu?

MANDROGERUS.

Oui, certes.

QUEROLUS.

Tu les reconnais! lis donc cette inscription.

MANDROGERUS.

Je l'ai déjà lue; mais je vais la relire: Ci-gît Trierinus, fils de Tricipilinus.

QUEROLUS.

Tu le vois, scélérat! tu as lésé les intérêts des vivans, et tu as mis la main sur les cendres des morts! Non content d'avoir enlevé l'urne funéraire et les cendres de mon aïeul, tu as lancé par une fenêtre ces vénérables restes! que réponds-tu à cela? tu as violé un tombeau, scélérat! non-seulement tu as pillé ma maison, tu l'as encore souillée d'un sacrilége! »

Pour bien comprendre tout ce qu'il y a de vraiment comique dans la situation de Mandrogerus, placé entre cette double accusation de vol ou de sacrilége, il faut savoir que la destruction des tombeaux était, au IVe siècle, un délit devenu si commun, que les lois les plus sévères furent alors portées pour le réprimer. On trouve même, dans les poésies de saint Grégoire de Nazianze, seize pièces en vers iambiques, contenant des imprécations contre les violateurs des sépultures. Les angoisses et l'embarras du fourbe Mandrogerus tombé dans son propre piége et qui s'estime heureux de se retirer les mains vides, terminent cette comédie, à

laquelle, pour être complète, il ne manque que les dernières lignes, qui ne se trouvent ni dans le manuscrit du Vatican, ni dans celui de la Bibliothèque royale de Paris. Cet ouvrage, comme vous le voyez, est à la fois une comédie de caractère, de mœurs et d'intrigue, étincelante d'esprit, de verve et de poésie.

Je pense que sur cet échantillon on peut se former une idée assez juste de ce que furent le théâtre et particulièrement la comédie au IVe siècle.

CHARLES MAGNIN.

HISTOIRE

ET

PHILOSOPHIE DE L'ART.

VII.

L'ÉCOLE ANGLAISE EN 1835.

EXPOSITION DE SOMERSET-HOUSE.

S'il fallait juger l'école anglaise d'après l'exhibition de cette année, sans tenir compte des précédens, on risquerait de prendre des conclusions trop sévères. Aussi je m'abstiendrai, en jugeant les artistes éminens qui ont envoyé leurs ouvrages à Somerset-House, de limiter ma pensée aux seules toiles que j'ai sous les yeux. Les plus heureux génies, on le sait, ont leurs bons et leurs mauvais jours; le privilége des jours pareils n'est accordé qu'à la médiocrité.

Le premier nom qui se présente à moi, c'est celui de D. Wilkie, nom populaire dans toute l'Europe. Le *Colin Maillard* et le *Jour de loyer*, que nous connaissons à Paris, par les admirables gravures de Raimbach, ont dès long-temps placé ce maître hors de ligne. Je n'ai pas vu sa *Prédication de John Knox*; mais sans vouloir

adopter à la lettre l'unanime suffrage de l'Angleterre, il y a sans doute au fond de cet éclatant succès autre chose que de l'engouement. Le tableau de cette année est un *Christophe Colomb*. Cet ouvrage n'est pas excellent, il s'en faut de beaucoup; mais il offre, comme les ouvrages précédens de l'auteur, une étonnante réunion de qualités remarquables : l'animation des physionomies, la simplicité naturelle des attitudes, la vérité de la mise en scène, voilà ce qui recommande à notre attention cette toile où la critique doit cependant signaler plusieurs défauts assez graves.

Christophe Colomb, le compas à la main, explique sur une carte, au prieur du couvent de Santa-Maria Rabida, la théorie sur laquelle il fonde ses espérances. A droite du prieur Garcia, Fernandez, médecin érudit, capable de comprendre les plus hardies conjectures, écoute avec une attention respectueuse les paroles qui se pressent sur les lèvres du navigateur génois; derrière lui Martin Alonzo Pinzon rêve à la gloire de l'entreprise qu'il aida de son courage, et qu'il trahit ensuite lâchement; à gauche de Christophe Colomb, son fils Diego, âgé de huit ans, se tient debout, et regarde la carte avec une curiosité distraite. Tout cela est bien entendu, chacun est à sa place, et pas un des acteurs ne manque à son rôle. La tête de Colomb est grave et pensive, celle du prieur intelligente et rusée, celle de Garcia attentive et sérieuse, celle de Pinzon ardente comme au milieu des combats, qu'elle semble appeler. Mais le dessin de ces têtes manque de largeur et d'unité; les coups de pinceau, multipliés à l'infini, donnent à l'ensemble de la toile un caractère petit et mesquin. Sans doute les physionomies qui sont devant nous ont préexisté dans le cerveau de Wilkie, telles que nous les voyons aujourd'hui; il faut laisser aux artistes médiocres le reproche d'inconséquence et d'instabilité; mais en admettant la permanence et la continuité de cette création, nous ne perdons pas le droit de blâmer ce qu'il y a dans l'exécution de successif, de mou, et parfois même de trivial.

La peinture du *Christophe Colomb*, bourgeoise et petite, ramène à de mesquines proportions une scène qui devrait avoir de la grandeur et de la solennité. Je mettrai toujours la vérité humaine au-dessus du style convenu; je n'hésiterai jamais à proclamer la supériorité des Flamands sur les tragédies académiques des Petits-Augus-

tins. Mais qu'on y prenne garde, le réalisme de Rembrandt n'est pas l'art tout entier; l'éternelle beauté de ses ténèbres lumineuses n'absout pas la bourgeoisie délibérée de quelques-unes de ses compositions. Son *Ganymède* ravi aux cieux par l'aigle de Jupiter est d'une prodigieuse énergie; mais il manque à cette figure l'idéalité poétique : on dirait un marmot mordu par un loup. Il échappe, je le sais, à la vulgarité par l'éclat inimitable de sa couleur; mais voir dans Rembrandt le modèle achevé de toutes les perfections, c'est se méprendre étrangement. Or, il y a loin du *Ganymède* ou du *Tobie* au *Christophe Colomb*. La manière de Rembrandt est large et une; celle de Wilkie, s'il fallait la caractériser d'après ce dernier ouvrage, est timide, lente, et ne va pas droit au but marqué. Wilkie a été souvent comparé à Decamps; je ne crois pas que le parallèle soit juste. Le peintre anglais n'atteindra jamais à la *Bataille des Cimbres*, et la pâte de sa peinture n'a pas la richesse et l'abondance qui assurent au peintre français un rang inaliénable. Je rapprocherais plus volontiers Wilkie de Charlet; je trouve chez tous les deux la même finesse de détails, la même curiosité patiente dans l'expression des physionomies, et aussi la même absence de largeur dans la manière, et de concentration dans l'effet.

Le *Départ des troupeaux dans les monts Grampiens*, par E. Landseer, est au nombre des meilleurs ouvrages de l'auteur. Les groupes d'animaux et de personnages sont habilement disposés et offrent à l'œil des lignes harmonieuses. Il est impossible, en voyant ce tableau, de ne pas penser aux *Pêcheurs* de Léopold Robert. Les sentimens exprimés dans ces deux compositions sont unis entre eux par une étroite parenté. La scène écossaise et la scène vénitienne sont destinées à représenter la douleur de la séparation et la prévision du danger; mais je préfère la scène écossaise. E. Landseer n'a rien trouvé d'aussi émouvant, d'aussi religieusement résigné, que la jeune femme placée à gauche de la toile de Robert; mais l'ensemble de la composition de Landseer est plus heureux et plus complet. Au centre, un montagnard d'une taille vigoureuse, à qui sa femme présente son enfant au maillot, et dont la figure offre un poétique mélange de courage et de mélancolie; à droite de ce groupe, un vieillard qui repasse dans sa mémoire toutes les courses de sa jeunesse, et qui assiste avec une tristesse prévoyante au départ

de son fils; penchée sur son épaule, une femme de vingt ans, sa fille sans doute, qui le console et le rassure; à ses pieds, un garçon de dix ans qui joue avec un chien; à gauche du groupe central, deux amans, enlacés dans une étreinte éplorée, assis au milieu des troupeaux, mêlant leurs larmes et leurs baisers, et se promettant une mutuelle fidélité; et pour fond de scène, des montagnes revêtues de verdure, des troupeaux pleins de force et de santé. C'est là, si je ne me trompe, un beau poème, inventé sans effort, pris sur le fait sans doute, mais qui satisfait à la fois l'œil et la pensée.

Je reproche à la couleur de ce tableau une teinte grise, qui se trouve peut-être dans la nature écossaise, mais que le peintre aurait pu corriger sans être accusé de tricherie. Les animaux qui, sur cette toile, ont une importance égale, sinon supérieure, à celle des personnages, sont bien dessinés, mais manquent généralement de solidité. Les taureaux, les genisses et les brebis offrent des lignes vraies, des plans bien ordonnés; mais leur peau ne semble pas soutenue, comme elle devrait l'être, par la charpente osseuse. Je ne crois pas que cette remarque soit puérile, et malheureusement elle s'applique à la plupart des ouvrages de Landseer. Il ne se défie pas assez de la facilité de son pinceau. Il fait vite et bien. En travaillant plus lentement, il ferait mieux encore.

La peinture de portrait est représentée cette année par MM. Shee, Pickersgill et Morton. Ce n'est pas la monnaie de Lawrence. Les deux miniatures envoyées par Rochard sont tellement au-dessous de ses bons ouvrages, qu'il y aurait de l'injustice à le juger sur l'exhibition de 1835. Je préfère de beaucoup, dans tous les cas, les miniatures de Mme de Mirbel, et ce que j'ai vu cette année à Somerset-House n'est pas de nature à me faire changer d'avis.

Le *Portrait de Guillaume IV,* par M. A. Shee, président de l'Académie royale, est un ouvrage plus que médiocre. L'arrangement de la figure est laborieux, pénible, et manque absolument de grace et de grandeur. Le manteau jeté sur les épaules de sa majesté est d'une telle pesanteur, qu'à moins d'avoir une force herculéenne, le roi ne pourrait le porter. La main droite, placée sur la hanche et qui relève l'hermine, accomplit une tâche rude et difficile. La pensée qui se présente naturellement au spectateur, c'est que ce manteau est une pénitence corporelle imposée au patient en ex-

piation de quelque faute bien grave sans doute, mais que le peintre n'a pas pris soin de nous révéler. L'œil a peine à se reconnaître au milieu du bagage amoncelé sur les épaules et la poitrine de Guillaume IV. Le costume militaire et le costume royal se confondent avec une fastueuse gaucherie; et ce n'est pas trop d'une étude de quelques minutes pour savoir où retrouver la fin d'une manche ou d'une broderie. Les mains de sa majesté sont dessinées et peintes avec une mollesse sans exemple. A coup sûr, si elles s'avisaient de saisir la poignée d'une épée ou le pommeau d'une selle, nous les verrions se déformer, s'aplatir comme l'argile, ou se fondre comme la cire. Il n'y a là ni phalanges, ni tendons, ni muscles, ni veines, ni artères. C'est une masse sans nom qui n'a jamais vécu. La tête est loin de racheter la misère des détails. Il est impossible de caractériser la mollesse des joues et le silence du regard. Les pommettes sont absentes, les tempes ne sont pas accusées, les yeux sont immobiles dans l'orbite, les lèvres sont scellées et ne pourraient s'ouvrir. Si M. A. Shee n'était pas président de l'Académie royale, la critique ne devrait pas s'occuper de lui.

Le portrait de Wellington par M. Pickersgill est assurément très supérieur à la toile précédente. Je ne veux pas dire pourtant qu'il soit bon; mais il faut rendre justice aux efforts de l'artiste : il a cherché dans la disposition du vêtement, dans l'attitude de la figure, autre chose que la réalité plate et triviale. C'est une intention louable, et dont il faut le remercier. M. Pickersgill s'est souvenu de Van-Dyck et de Joshua Reynolds. La volonté ne lui a pas manqué pour atteindre ces deux grands maîtres. Il est resté bien loin au-dessous d'eux, mais il faut lui tenir compte de son ambition. C'est aujourd'hui, à tout prendre, le plus habile portraitiste de l'Angleterre. Il n'a rien à faire avec M. Hayter, que nous avons vu à Paris rivaliser avec les porcelaines de Kinson. M. Pickersgill prend au sérieux tout ce qu'il fait. Il ne néglige aucune partie de ses tableaux; il combine avec une attention patiente le geste, le regard et le costume de ses modèles; il mesure toute la difficulté de sa tâche, et s'il ne l'accomplit pas tout entière, du moins il peut savoir aussi bien que personne ce qui manque à l'achèvement de ses ouvrages.

Je n'aime pas dans son portrait de Wellington le mouvement de

la jambe droite. Cette jambe, ramenée en arrière, et placée sur une éminence, donne au corps tout entier quelque chose de maniéré, et de plus la jambe gauche ne porte pas. Le manteau n'est pas lourd comme celui du roi dans le portrait de M. A. Shee; mais il est inutile, et n'ajoute rien à la grace des lignes. La tête, modelée avec soin et solidement, manque d'animation et de simplicité. J'ai tout lieu de croire qu'elle n'a pas été trouvée du premier coup. Le pinceau a plusieurs fois changé de direction et de volonté avant de se reposer. S'il fallait rendre d'un seul mot ce que je pense de ce portrait, je dirais que l'auteur a voulu trop bien faire.

Je préfère à cet ouvrage un autre portrait du même auteur, celui de sir Bryan Holme. Cette dernière toile se compose bien, et se distingue par une remarquable gravité. La tête, studieuse et recueillie, regarde sérieusement, et n'a rien de cette tracasserie procédurière qui trop souvent domine la physionomie des jurisconsultes.

La couleur des portraits de M. Pickersgill, sans être éclatante, n'est cependant pas mauvaise. Elle n'est ni hasardée, ni criarde; elle est sobre, et se reprocherait volontiers les teintes crues et tranchées comme une étourderie ou plutôt comme une improbité.

M. Morton a peint, pour le Naval-Club, un portrait de Wellington dans l'attitude d'un héros de mélodrame. C'était bien assez d'avoir placé sous les fenêtres de S. G. une statue d'Achille, fondue avec les deniers des dames anglaises. Il y avait, dans cette apothéose à bout portant, une magnificence de ridicule qui semblait avoir épuisé la raillerie. M. Morton a cru qu'il pouvait lutter dignement avec le piédestal de Hyde-Park; il a mis sous le bras droit de S. G. un canon qui voudrait menacer la foule, mais dont la couleur inoffensive simule plutôt le bois que le bronze. Si le noble duc n'a pas d'autre épouvantail que cet innocent canon pour balayer l'émeute qui lapide son palais, je le plains de toute mon ame.

Qu'après boire, dans un dîner *conservateur*, les amis du noble duc s'enrouent à chanter sa louange, qu'ils proclament Wellington au-dessus de Napoléon, qu'ils le proposent en exemple à tous les réformistes obstinés comme un modèle irréprochable de constance et de patriotisme, il n'y a, dans cet enthousiasme enfantin, rien que de naturel et de très excusable; les paroles avinées ne sont pas

justiciables de la raison à jeun; mais je ne puis pardonner à M. Morton d'avoir amaigri la figure de S. G., comme s'il eût essayé de lutter avec le *Don Quixote* de Smirke, ni surtout d'avoir amené sur le bord du cadre ce canon malencontreux et si peu terrible. Cette bouche de bois qui éclaterait sous un boulet de paille, dépasse les dernières limites de la niaiserie.

Dans la toile de M. Morton, S. G. n'a pas de manteau sur les épaules; mais, en revanche, elle a au-dessus de sa tête un ciel nébuleux, et qui, sans doute, cache dans ses profondeurs de terribles orages. Faut-il attribuer au ciel de M. Morton une valeur allégorique? Le peintre a-t-il voulu signifier à l'Angleterre mutinée que S. G., radieuse et paisible, irait d'un œil serein et d'un pas assuré au devant des dangers qui menacent la patrie?

Turner, Stanfield et Daniell jouissent parmi nous d'une réputation méritée; mais nous ne les connaissons que par la gravure : or, en présence de leurs compositions originales, si je n'ai pas absolument changé d'avis, du moins suis-je obligé de reconnaître que mon opinion s'est singulièrement modifiée. J. W. M. Turner possède, entre tous les paysagistes, la faculté d'agrandir et de métamorphoser tout ce qu'il touche. Malheureusement cette faculté s'exerce au gré d'une volonté souveraine, et ne tient aucun compte des lieux ni des climats. Sur les bords du Tibre, de la Loire ou de la Tamise, elle trouve à se réaliser avec une égale indépendance. Aussi, qu'arrive-t-il? C'est que le voyageur le plus sincère ne peut reconnaître, dans les compositions de Turner, ni Rome, ni Tours, ni Londres. La seule géographie que l'artiste admette, c'est le mépris de toutes les géographies, c'est-à-dire l'immensité. Il est, dit-on, professeur de perspective; je ne devine pas quelles leçons il donne à ses élèves. Il sait multiplier les plans et prolonger les lignes avec une prodigalité fastueuse; mais pour peu que l'horizon se rapproche de l'œil, Turner ne consent pas à s'en contenter. C'est un homme qui pétrit l'espace, qui déroule les plaines, qui élève les montagnes, qui invente pour les fleuves des sinuosités ignorées du monde entier. La réalité n'existe pas pour lui. Il est le roi d'une création invisible aux yeux vulgaires, dont il tient les clés, qu'il ouvre et ferme selon son caprice. Qu'enseigne-t-il, et que peut-il enseigner? Aurait-il d'aventure trouvé le secret de modeler sur lui-même l'organisation de

ses disciples? Si cela était, la terre ne suffirait pas à son école; car il lui faut, pour déployer librement son invention, des lieues par myriades; et le rayon de notre planète est bien étroit.

Entre ses tableaux de cette année, il en est deux surtout qui peuvent servir à caractériser sa manière. Je ne parle pas de son *Incendie du parlement*, qui ne ressemble pas à une œuvre sérieuse; c'est tout au plus un jaune d'œuf répandu sur une nappe. Mais le *Tombeau de Marceau* et la *Madonna della Salute*, à Venise, réunissent au plus haut degré toutes les qualités éparses dans ses autres ouvrages. La première de ces deux compositions est empruntée au troisième chant du *Pélerinage*. J'ignore si les touristes familiarisés avec les environs de Coblentz et la brillante pierre d'honneur — Ehrenbreitstein—retrouveront dans cette toile un souvenir quelque peu vraisemblable de leurs voyages; mais pour moi, je l'avoue, il m'est impossible de croire qu'un pareil paysage ait jamais existé ailleurs que dans le royaume des fées. Je ne dis rien des figures, qui sont informes et grossières. La plus importante des publications de Turner, *l'Angleterre et le pays de Galles*, nous avait appris dès longtemps que les soldats et les bergers ont à ses yeux moins d'importance qu'un tronc d'arbre ou un caillou. Je suis très disposé à traiter avec indulgence de pareilles peccadilles, quoiqu'il dût s'imposer au moins une grande avarice dans l'emploi des figures. Mais comment qualifier les montagnes qui servent de fond à cette toile? Est-ce de l'or, de l'acajou, du velours ou du biscuit? La pensée se fatigue en conjectures et ne sait où s'arrêter. Le ciel où nagent les lignes de l'horizon est lumineux et diaphane. Mais ni l'Espagne, ni l'Italie, ni les rives du Bosphore, n'ont pu servir de type à Turner pour la création de cette splendide atmosphère.

La *Madonna della Salute*, soumise à une analyse sévère, provoquerait à peu près les mêmes remarques. Seulement, dans cette dernière composition, la fantaisie n'est pas aussi singulière.

Est-ce à dire qu'il faille nier le mérite de Turner, ou dédaigner la popularité acquise à son nom? Faudra-t-il ranger le succès de ses ouvrages parmi les innombrables bévues que la mode enregistre chaque jour, et que le bon sens répudie avec un mépris impitoyable? non pas, vraiment. Les défauts de Turner, qui ne se peuvent contester, ne sont que la dépravation d'une nature singu-

lièrement puissante. Les feuilles de papier qu'il a peuplées de son crayon, pressées aux vitres de Pall-Mall comme la grève aux bords de l'Océan, ont de quoi confondre l'imagination la plus hardie. Pour atteindre à cette fécondité, il a fallu autre chose qu'un talent mécanique, quoique, à vrai dire, il y ait dans toutes ces productions une main infernale. Ce que James Watt a fait pour les machines à vapeur, Turner l'a fait pour le paysage. Il a trouvé des formules pour combiner les élémens du monde visible; mais, tout en déplorant l'incroyable abus de ces formules, reconnaissons que l'auteur de ces équations singulières a fait preuve d'une rare énergie. Ce qu'il a gaspillé depuis dix ans dans les *illustrations* de la librairie anglaise suffirait à défrayer plusieurs milliers d'académies.

C. Stanfield, avec moins d'abondance et de fécondité que Turner, obtient des effets plus sûrs. Il ne métamorphose pas aussi despotiquement les points de vue semés sur sa route. Le paysage qu'il a contemplé pendant quelques heures, prend possession de sa pensée, et laisse dans sa mémoire des lignes profondes et ineffaçables. Comme Stanfield procède plus lentement, comme il ne s'est pas fait de l'improvisation un devoir constant et inflexible, il est naturellement amené à une plus grande variété; et la variété chez lui n'est que la bonne foi du souvenir. *Une scène près de Livenza, dans le golfe de Venise*, atteste dans l'auteur une étude à la fois heureuse et sévère du pays qu'il a visité. Les lignes perspectives, sans être cernées mesquinement, permettent cependant à l'œil de les parcourir et de les embrasser. La couleur de Stanfield, sans avoir l'éclat de celle de Turner, est cependant d'une gamme assez élevée.

W. Daniell a pris pour thème de ses compositions une nature toute spéciale, la nature des Indes orientales. Il y aurait de notre part une véritable ingratitude à méconnaître le parti souvent très remarquable qu'il a tiré de ses études. Il copie avec une grande naïveté ce qu'il a sous les yeux; une suite de dessins, signés de son nom, remplaceraient volontiers un voyage de plusieurs mois. Mais il ne s'élève guère au-dessus du procès-verbal. Il sait et il enseigne; il n'invente pas. Or, la spécialité des sujets qu'il choisit ne le dispense pas de l'invention. — Et la littéralité est tellement le caractère distinctif de sa manière, que les drames les plus terribles,

copiés par W. Daniell, perdent sous son pinceau leur grandeur et leur animation. Je citerai, par exemple, *la Chasse au tigre*, exposée cette année à Somerset-House. Donnez à Barye un pareil sujet : il trouvera dans le marbre ou le bronze l'énergie musculaire de la nature vivante. Tout en multipliant les détails scientifiques, il saura nous émouvoir et nous épouvanter. Dans le tableau de Daniell, tout est paisible, et pourtant tout est réel. Le chasseur, monté sur l'éléphant, ajuste d'une main sûre le tigre qui va s'élancer sur lui. Mais aucun des trois acteurs ne s'élève jusqu'à la colère qu'il devrait avoir.

W. Daniell est plus à l'aise dans les sujets inanimés. Ainsi, *la Citadelle d'Agra* vaut mieux que *la Chasse au tigre*. Le caractère de l'architecture et de la végétation est fidèlement saisi, et il règne sur toute la toile une harmonie de lignes et de tons qui exclut la bizarrerie. Je ne sais pas dans quelle intention l'auteur a cru devoir ajouter sur le livret que cette citadelle, d'après les mémoires autobiographiques de l'empereur Jehanguier, avait coûté 26,550,000 livres sterling. Il aurait pu se contenter de nous dire que cette vue était prise du palais en ruines d'Islaum Khan Rami : le prix de la citadelle n'ajoute rien à sa beauté; et sans doute, parmi les visiteurs de Somerset-House, il n'y en a pas un qui soit en mesure de profiter de ces renseignemens.

Les aquarellistes de Pall-Mall-East sont pour Somerset-House une rivalité dangereuse. Non pas qu'il n'y ait dans Pall-Mall une grande profusion de riens, magnifiquement encadrés, tout aussi bien qu'à Somerset-House; mais Prout, Harding, et surtout G. Cattermole, Cophy Fielding et John Lewis, ont exposé de véritables chefs-d'œuvre. Les aquarelles de Pall-Mall ne ressemblent aucunement aux joujoux accrochés à Paris à l'extrémité de la galerie des trois écoles. Il y a plus de vraie peinture dans ces aquarelles que dans la plupart des toiles de nos salons annuels.

G. Cattermole est un artiste consciencieux qui se plaît surtout dans la représentation patiente des détails; il sait, par la finesse de l'exécution, donner de l'intérêt et de la grace aux moindres choses. Une étude d'armure exposée dans Pall-Mall, est un morceau achevé. L'*Abbé* et la *Toilette de la mariée* soutiennent dignement la comparaison.

Cophy Fielding est, comme Turner, d'une remarquable fécon-

dité; mais il ne donne pas aussi souvent que lui dans les lazzi : il excelle à saisir dans un paysage les lignes grandes et simples, il ne s'arrête pas volontiers à l'achèvement des premiers plans; mais il ordonne savamment, avec toute la hardiesse d'un maître qui sent sa force et qui se possède, les masses et les tons de ses aquarelles. Il serait difficile de choisir entre celles qu'il a envoyées cette année, car toutes sont composées et rendues avec un égal bonheur. Les dunes, les flots et les navires sont d'une simplicité de style réellement admirable; l'eau, transparente et profonde, semble se rider sous le vent; la quille des vaisseaux, agile et rapide, sillonne la mer et trace un lumineux sillage. Il y a plus que du plaisir à contempler les aquarelles de Cophy Fielding; ce n'est pas, comme il arrive trop souvent, devant des ouvrages de cette nature, une distraction d'un instant; on y revient avec une curiosité sérieuse, et chaque fois, à mesure que le regard plonge plus avant dans ces cadres dont le fond semble reculer de minute en minute, on s'étonne des moyens employés par l'artiste pour atteindre le but qu'il se proposait. Les teintes étalées sur son papier sont en si petit nombre, la couleur est distribuée avec une telle parcimonie, qu'on se demande comment si peu de chose a pu suffire à produire un tel effet; éloge rare, et le plus grand peut-être qu'il soit donné au peintre d'obtenir. Ce n'est pas tout d'arriver dans les arts d'imitation, il faut faire le chemin à peu de frais, il faut aller par une voie directe. Or, personne, que je sache, n'apporte dans son travail une économie plus sévère que Cophy Fielding; personne ne résout plus facilement les plus difficiles problèmes; ajouterai-je pourtant qu'il lui arrive parfois de ne pas donner à ses premiers plans assez de relief, ni à ses fonds assez de variété? Lui reprocherai-je, comme à E. Landseer, une prédilection peut-être involontaire pour les tons gris? Il est assez fort pour défier de pareilles chicanes. Dans les conditions du genre qu'il a choisi, je ne connais pas un peintre qui puisse lui être comparé.

Les scènes espagnoles de Lewis sont délicieuses; facilité de pinceau, originalité des poses, nouveauté dans les physionomies, rien ne manque à ces ravissantes compositions. La tête d'une jeune femme espagnole, peinte pour le prince royal George de Cambridge, est au nombre des plus idéales figures. L'incarnat des joues,

l'ébène de la chevelure, le sourire des lèvres, invitant et pudique, le regard humide et velouté qui s'échappe des cils longs et soyeux, font de cette tête un chef-d'œuvre de grace et de beauté. — L'*Intérieur d'une posada après un combat de taureaux* est d'une composition parfaite; l'expression des physionomies est ingénieusement variée, mais sans manière et sans afféterie. La joie peinte sur le visage des buveurs n'a rien de grimaçant; ils s'entretiennent joyeusement des beaux coups qu'ils ont encouragés de leurs applaudissemens; ils vantent à l'envi l'adresse et la force des combattans; l'attitude de tous les personnages est à la fois énergique et naturelle; la vigueur et la santé sont inscrites dans tous leurs mouvemens. A tout prendre, c'est un beau et riche tableau.

Un moine de Séville prêchant pour son couvent a fourni à Lewis l'occasion de révéler une nouvelle face de son talent. La crédulité superstitieuse, l'ignorance effrayée, la confiante espérance, l'aveugle soumission, exprimées par l'auditoire, donnent à cette scène un caractère de vérité, je dirais presque d'authenticité; le prédicateur paraît profondément pénétré, non pas de ce qu'il dit, mais de la nature grossière des intelligences qu'il manie. Il n'enseigne pas, il épouvante. Il n'essaie pas de rassurer les ames tremblantes, de ramener au bercail les brebis égarées, de convertir la debauche ou d'éclairer les ténèbres; il ne tente pas d'ouvrir le ciel à l'oisiveté impénitente : il menace de l'enfer les aumônes paresseuses. Il y a dans son geste quelque chose d'impérieux et de militaire. C'est une création que Salvator n'eût pas dédaignée.

Il serait fort à souhaiter que Lewis parcourût le reste de l'Europe avec le même profit que l'Espagne. Il a eu le bon esprit de ne pas voir trop à la hâte; il n'a pas esquissé Grenade et Séville sans quitter la selle de sa mule. C'est un mérite vulgaire en apparence, mais dont nous devons pourtant le remercier; car il devient plus rare de jour en jour. Au temps où nous vivons, la plupart des voyageurs, artistes ou philosophes prétendus, ne se donnent guère le temps de regarder. A peine ont-ils mis pied à terre, qu'ils saisissent leur crayon ou leur plume. Comme s'ils étaient de la seconde vue écossaise, il concluent *à priori* sans se résigner à l'étude. Ils veulent achever en six mois ce qui suffirait à la tâche de plusieurs

années. Poussin et Montesquieu sont pour eux d'emphatiques puérilités; le recueillement et la persévérance excitent leurs risées. A cent lieues de leur patrie, ils se couronnent sages ou poètes; mais dès qu'ils ont touché la frontière, ils redeviennent ce qu'ils étaient au départ, d'orgueilleuses médiocrités.

Je reviens à Somerset-House, et j'entre dans la salle de sculpture. C'est la partie la plus triste et la plus faible de l'école anglaise. Flaxman est mort, et Chantrey n'a rien envoyé.

Un groupe en marbre de Baily, *une mère et son enfant*, a surtout attiré mon attention. C'est un ouvrage fait avec soin, mais qui ne supporte pas l'analyse. La mère est couchée nonchalamment; l'enfant, placé à gauche, lui tend les bras et joue sur son lit : l'œil cherche vainement dans ce groupe l'expression de la maternité. L'attitude de la femme est plutôt voluptueuse que maternelle; l'inflexion de sa taille se comprendrait assez bien dans un rendez-vous amoureux : pour le rôle d'une mère elle est au moins inutile; et puis la nudité serait plus chaste et plus sévère que cette chemise qui dessine les formes sans les montrer. Le modèle de cette femme manque absolument d'idéalité, sans qu'on puisse dire qu'elle soit réelle dans le sens le plus vulgaire du mot. Les épaules sont rondes, mais non pas charnues; c'est un ensemble de contours plutôt trivial que gracieux; les mains et les pieds sont particulièrement mauvais. Si cette statue se levait, elle trébucherait au premier pas; c'est tout au plus une copie assez gauche d'une femme qui viendrait de quitter son corset : ce n'est pas la nature élégante et riche, qui doit servir de modèle au sculpteur. Je ne crois pas qu'il y ait chez M. Baily affectation laborieuse de lasciveté; ce qui me semble à moi vulgaire et charnel lui a paru peut-être d'une beauté religieuse et complète; mais il n'a pas touché le but qu'il prétendait. Je ne veux pas lui opposer les madones de Raphaël ni la divine *Charité* d'Andrea; à le juger sur la seule nature, il est encore fort au-dessous de sa tâche. Dans un rayon de dix lieues aux environs de Londres, les groupes maternels ne manquent pas, et le type des figures est incomparablement supérieur au marbre de Baily. Les Anglaises n'ont pas cette taille de guêpe qui ne serait pas fort heureuse dans un bal, et qui, dans la statuaire, est

inacceptable; elles ont autre chose que la blancheur de la peau, et je m'assure qu'un artiste éminent saurait trouver dans de pareils modèles le type d'admirables statues.

La Prière, figure en marbre par Westmacott, témoigne d'une remarquable habileté de ciseau; mais ce n'est pas un bon ouvrage. La tête n'a rien de l'élévation idéale qu'on voudrait y trouver; c'est une femme agenouillée, rien de plus. Je me suis demandé pourquoi l'artiste, au lieu de choisir des traits jeunes et purs, des lignes simples et grandes, avait modelé si patiemment un visage de trente ans environ, osseux et sévère; pourquoi, lorsque, dans la nature ou dans les modèles antiques, il avait de si nobles profils, il avait capricieusement adopté une silhouette sèche et revêche, et je n'ai pu, je l'avoue, deviner les motifs de sa détermination. J'ai surtout étudié avec soin le nez de cette tête; c'est à peu de chose près celui de la Dauphine; cette comparaison en dit assez. Les orbites et les paupières sont conçues d'après le même principe. C'est peut-être la copie littérale d'une femme renommée dans un comté de la Grande-Bretagne pour la ferveur et la sincérité de sa dévotion, et si cela est vrai, il y a quelque lieu de croire que la famille et les amis du modèle doivent savoir gré à l'auteur de sa fidélité; mais pour nous, qui ne sommes pas dans le secret, notre indulgence désintéressée ne peut aller jusqu'à l'admiration. Une figure allégorique n'a rien à faire avec les détails mesquins de la réalité. Destinée à résumer sous une forme élégante un sentiment ou une idée, elle ne vaut rien dès qu'elle se rapproche trop évidemment des impressions quotidiennes. Ce que je dis du visage de cette statue, je pourrais le dire avec une égale justice des mains et de la draperie. Les plis jetés sur les épaules de cette femme enfouissent le corps et ne le dessinent pas : c'est peut-être les plis d'un plaid exactement copiés, observés et reproduits avec une scrupuleuse attention; pour moi, je n'y vois rien de souple ni de gracieux, rien qui appartienne naturellement au domaine de la sculpture. Dans cet ouvrage de Westmacott, je n'aperçois ni la simplicité antique, ni la rudesse austère du moyen-âge, ni la coquetterie de la renaissance, mais seulement une trivialité laborieuse.

R. J. Wyatt paraît avoir fait de sérieuses tentatives pour atteindre les régions idéales de son art. Son bas-relief monumental

de cette année est d'un effet sérieux, et atteste chez l'auteur une pratique familière de l'antiquité. Les lignes et les draperies des figures ont de la grace et de la légèreté, et rappellent en plusieurs parties les compositions étrusques. Il y a là autre chose que la reproduction de la réalité. Cet ouvrage est daté de Rome, et quand le livret ne le dirait pas, il ne faudrait pas une grande pénétration pour le deviner : non pas que le séjour de l'Italie soit indispensable à l'invention; mais le bas-relief de Wyatt contraste si hardiment avec les autres marbres de Somerset-House, que l'auteur a dû quitter son pays pour s'isoler dans son individualité. On peut reprocher à l'ouvrage de Wyatt un peu de maigreur et de timidité; ces défauts, quoique faciles à signaler, n'effacent pas l'harmonie générale qui d'abord vous séduit.

Un buste en marbre de lady Sydney, par le même, confirme victorieusement ce que je disais tout-à-l'heure en parlant de Baily. La tête sculptée par Wyatt offre un des types les plus gracieux et les plus purs que je connaisse. C'est un portrait, mais qui vaut tout un poème : la ligne du front et le plan des joues sont d'une finesse délicieuse. Les yeux regardent et les lèvres sourient. Les cheveux, noués à l'antique, sont rendus avec une grande simplicité. Le cou s'attache bien, et ne pèche ni par la rondeur ni par la sécheresse. J'aime mieux le buste que le bas-relief.

M. Hollins, dont le nom n'était pas venu jusqu'à nous, a prouvé, dans un buste d'enfant, qu'il mérite la célébrité. Le portrait de T. Villiers Lister, fils de T. H. Lister, esq., est un chef-d'œuvre de grace et de fraîcheur. Les lèvres et les joues sont d'une vie frémissante. Les cheveux, travaillés dans un goût qui n'est pas commun chez les sculpteurs d'aujourd'hui, bouclés et distribués ingénieusement, semblent jouer au vent, tant ils sont fins et légers.

Voilà ce que j'ai vu cette année; mais, comme je l'ai dit en commençant, il y aurait de l'injustice à tirer de ces prémisses accidentelles et relatives des conclusions générales et absolues. C'est aux hommes pris en eux-mêmes qu'il faut demander compte de l'état de l'école anglaise, et non pas aux seules toiles de Somerset-House. Or, si nous rassemblons en un faisceau commun tous les noms salués par les acclamations unanimes de la Grande-Bretagne, que trouvons-nous pour notre enseignement et notre joie? La France

a-t-elle droit de se plaindre ou de se vanter? En posant cette question, je ne veux pas substituer à l'impartiale discussion des idées un sentiment étourdi de patriotisme; non, je suis venu voir, et j'essaie de résumer l'ensemble de mes impressions : voilà tout. Eh bien! je le dis hardiment, dans la bouche de la France la plainte serait impardonnable.

Wilkie, Landseer, Turner et Stanfield sont des artistes éminens, des talens ingénieux, exercés, des hommes d'une remarquable habileté, sûrs d'eux-mêmes et de leur volonté, dont la main ne trompe jamais la pensée; mais leur pensée s'élève-t-elle bien haut? Lewis, Cattermole et Copley Fielding savent choisir admirablement et traduire avec une exquise finesse le sujet de leurs études; mais le cercle de leurs travaux est-il bien large et bien varié? Shee et Morton sont d'une médiocrité officielle. Le savoir et la persévérance de Pickersgill ne feront jamais de lui un grand peintre.

Dans la statuaire, Baily, Westmacott et Wyatt suffiraient-ils à fonder la gloire d'un pays? Faut-il chercher dans un buste de Hollins les élémens d'une conjecture glorieuse? Un seul homme répond pour l'Angleterre, c'est Chantrey. La statue de James Watt, placée dans Westminster-Abbey, est un grand et bel ouvrage. Pitt et Canning n'ont pas rencontré dans le ciseau de Chantrey un interprète aussi heureux; mais il y a dans la seule tête de Watt plus de vraie sculpture que dans tous les tombeaux de Westminster-Abbey, si pompeusement admirés. Pour cette seule tête, je donnerais de grand cœur toutes les œuvres de Roubilliac et de Scheemakers.

A ces noms que je viens d'écrire la France ne peut-elle rien opposer? N'avons-nous pas parmi nous des intelligences aussi actives, et des mains aussi heureuses? Dans l'histoire, le portrait, le pays sage ou la statuaire, les hommes nous manquent-ils? Ici, je le sens, j'ai plaisir à proclamer la supériorité de la France. Quand les voyages ne serviraient qu'à juger la patrie avec moins de colère et de sévérité, il faudrait encore les conseiller à tous les esprits sérieux comme une épreuve salutaire. A Paris, dans les salles du Louvre, en présence des milliers de toiles sans nom suspendues au-devant des Raphaël, des Rubens et des Van-Dyck, la raillerie et le dédain ne se reposent pas. Faites cent lieues seulement, entrez

à Somerset-House, et vous invoquerez le souvenir du Louvre comme une consolation; vous relèverez fièrement la tête, vous songerez aux fruits de votre verger, et vous direz : C'est mieux chez nous.

A l'heure qu'il est, la France n'a pas un homme comme Goëthe ou Byron; mais, dans la peinture et la statuaire, elle tient dignement sa place entre l'Allemagne et l'Angleterre. Aujourd'hui l'école allemande est à Rome, personnifiée dans Cornelius et Overbeck. L'abondance ingénieuse et la gravité savante de ces deux artistes ont obtenu en Europe la popularité qu'elles méritaient; mais le plus grand des deux, Overbeck, n'est pas inventeur. Comme l'illustre auteur de l'*Apothéose d'Homère*, il remonte jusqu'à Raphaël, souvent jusqu'au Pérugin; à moins que *les Arts placés sous la protection de la Vierge*, encore inachevés, ne viennent révéler dans Overbeck une manière nouvelle et inattendue, sa gloire n'ira pas au-delà de l'identification : il continuera le XVIe siècle, il n'aura pas de place marquée dans l'histoire de son temps.

La France est plus heureuse. Delacroix et Decamps n'ont rien à envier à Wilkie ou à Landseer; s'ils n'ont pas atteint, dans l'exécution, à la simplicité des deux artistes anglais, ils rachètent ce défaut apparent par la variété de leurs tentatives. Leur pensée ne s'arrête pas, et nous pouvons tout espérer d'eux.

Dans le portrait, Champmartin domine de bien haut le savoir pénible de Pickersgill.

Dans le paysage, Paul Huet, Cabat, Godefroy Jadin, Marilhat et J. Dupré peuvent regarder sans humiliation Turner, Stanfield et Copley Fielding. Huet, dans la dernière exposition de Paris, s'est montré supérieur à Turner de tout l'intervalle qui sépare l'imagination poétique de la fantaisie puérile. Turner, quoi qu'il fasse, soit qu'il continue les débauches désordonnées de son pinceau, soit qu'il essaie de se renfermer dans une sobriété laborieuse, ne composera jamais rien comme *une Soirée d'automne*.

Enfin, dans la statuaire, au seul Chantrey, la France oppose David et Pradier, Barye et Antonin Moine; la comparaison est plus qu'une victoire. Les bustes de Bentham et de Chateaubriand ont une autre beauté que la tête de Watt. Personne, dans la Grande-Bretagne, ne continue l'art antique aussi ingénieusement que

Pradier. Barye ne compte ici ni rivaux ni élèves. Rien, à Somerset-House ou à Westminster-Abbey, ne rappelle les créations ingénieuses, la grace italienne d'Antonin Moine. Le seul de ses *bénitiers* qui soit achevé maintenant, et qui malheureusement n'a pas paru au Louvre, défiera pour long-temps l'imagination de l'école anglaise.

Oui, je suis fier de la supériorité de la France; la critique ne perd pas ses droits en proclamant ce triomphe, mais l'étude et les voyages imposent à ses regrets une sévérité plus indulgente.

GUSTAVE PLANCHE.

Londres, 1er juin.

LETTRES

D'UN

VOYAGEUR.

IV.

A ÉVERARD.....

11 avril 1835.

Ton ami le voyageur est arrivé au gîte, sans accident; il est heureux et fier du souvenir que tu as gardé de lui. Il ne s'en flattait pas trop; il croyait qu'une ame aussi active, aussi dévorante que la tienne, devait recevoir vivement les moindres impressions, mais les perdre aussi vite, pour faire place à d'autres, d'autant plus que c'est un devoir et une nécessité pour toi d'être ainsi; tu n'appartiens pas à certains élus, tu appartiens à tous les hommes, ou plutôt tous t'appartiennent. Pauvre homme de génie! cela doit bien te lasser. Quelle mission que la tienne! c'est un métier de gardeur de pourceaux; c'est Apollon chez Admète.

Ce qu'il y a de pis pour toi, c'est qu'au milieu de tes troupeaux, du fond de tes étables, tu te souviens de ta divinité, et quand tu vois passer un pauvre oiseau, tu envies son essor et tu regrettes les cieux. Que ne puis-je t'emmener avec moi sur l'aile des vents inconstans, te faire respirer le grand air des solitudes, et t'apprendre le secret des poètes et des bohémiens! Mais Dieu ne le veut pas. Il t'a précipité comme Satan, comme Vulcain, comme tous ces emblèmes de la grandeur et de l'infortune du génie sur la terre. Te voilà employé à de vils travaux, cloué sur ta croix, attaché au misérable bagne des ambitions humaines. Va donc, et que celui qui t'a donné la force et la douleur en partage, entoure longtemps pour toi d'une sainte auréole de désirs et d'illusions cette couronne de gloire que tu conquerras au prix de la liberté, du bonheur et de la vie.

Car, pour la philanthropie dont vous avez l'humilité de vous vanter, messieurs les héros, je vous demande bien pardon, mais je n'y crois pas. La philantropie fait des sœurs de charité. L'amour de la gloire est autre chose et produit d'autres destinées. Sublime hypocrite, tais-toi là-dessus avec moi: tu te méconnais en prenant pour le sentiment du devoir, la pente rigoureuse et fatale de ta haute organisation. Pour moi, je sais que tu n'es pas de ceux qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent. Tu n'aimes pas les hommes, tu n'es pas leur frère, car tu n'es pas leur égal. Tu es une exception parmi eux, tu es né *roi*. Ah! ah! voici ce qui te fâche; mais au fond, tu le sais bien, la royauté est d'institution divine. Dieu eût départi à tous les hommes une égale dose d'intelligence et de force, s'il eût voulu fonder le principe d'égalité parmi eux. Mais il fait les grands hommes pour commander les petits hommes, comme il a fait le cèdre pour protéger l'hysope. L'influence enthousiaste et quasi-despotique que tu exerces ici, dans ce milieu de la France, où tout ce qui sent et pense, s'incline devant ta supériorité (au point que moi-même, le plus indiscipliné *voyou* qui ait jamais fait de la vie une école buissonnière, je suis forcé, chaque année, d'aller te rendre hommage), dis-moi, est-ce autre chose qu'une royauté? Votre majesté ne peut pas le nier. Sire, le foulard dont vous vous coiffez en guise de toupet, est la couronne des Aquitaines, en attendant que ce soit mieux encore. Votre tri-

bune en plein air est un trône; Fleury le Gaulois est votre capitaine des gardes; Planet, votre fou; et moi, si vous voulez le permettre, je serai votre historiographe; mais morbleu, sire, conduisez-vous bien, car plus votre humble barde augure de vous au départ, plus il en exigera, quand vous aurez touché le but, et vous savez qu'il ne sera pas plus facile à faire taire que le barbier du roi Midas. Et ici, je vous demande pardon de donner le titre de roi à feu Midas. Celui-là, on le sait, n'est pas de vos cousins; c'est un roi d'institution humaine, un de ces beaux types de rois légitimes à qui les oreilles poussent tout naturellement sous le diadème héréditaire.

Croyez-vous donc que je conteste vos droits? Oh! non pas vraiment : nous ne disputerons jamais là-dessus. Certain roi naquit pour être maquignon; toi, tu es né prince de la terre. Moi-même, pauvre diseur de métaphores, je me sens mal abrité sous le parapluie de la monarchie; mais je ne veux pas le tenir moi-même, je m'y prendrais mal, et tous les trônes de la terre ne valent pas pour moi une petite fleur au bord d'un lac des Alpes. Une grande question serait celle de savoir si la Providence a plus d'amour et de respect pour notre charpente osseuse que pour les pétales embaumés de ses jasmins. Moi, je vois que la nature a pris autant de soin de la beauté de la violette que de celle de la femme, que les lis des champs sont mieux vêtus que Salomon dans sa gloire, et je garde pour eux mon amour et mon culte. Allez, vous autres, faites la guerre, faites la loi. Tu dis que je ne conclus jamais; je me soucie bien de conclure quelque chose! j'irai écrire ton nom et le mien sur le sable de l'Hellespont dans trois mois; il en restera autant le lendemain, qu'il restera de mes livres après ma mort, et peut-être, hélas! de tes actions, ô Marius! après le coup de vent qui ramènera la fortune des Sylla et des Napoléon sur le champ de bataille.

Ce n'est pas que je déserte ta cause, au moins; de toutes les causes dont je ne me soucie pas, c'est la plus belle et la plus noble. Je ne conçois même pas que les poètes en puissent avoir une autre, car si tous les mots sont vides, du moins ceux de patrie et de liberté sont harmonieux, tandis que ceux de légitimité et d'obéissance sont grossiers, mal sonnans, et faits pour des oreilles de gendarmes. On peut flatter un peuple de braves; mais aduler une

bûche couronnée, c'est renoncer à sa dignité d'homme et se faire académicien. Moi, je fuis le bruit des clameurs humaines et je vais écouter la voix des torrens. Sois sûr que je prierai l'esprit des lacs et les fées des glaciers de prendre quelquefois leur vol vers toi, et de te porter dans une brise, un parfum des déserts, un rêve de liberté, un souvenir affectueux et profond de ton frère le voyageur. Je ne suis plus qu'un oiseau de passage dans la vie humaine; je ne fais plus de nid, et je ne couve plus d'amours sur la terre; j'irai frapper du bec à ta fenêtre de temps en temps, et te donner des nouvelles de la création au travers des barreaux de ta prison; et puis je reprendrai ma course inconstante dans les champs aériens, me nourrissant de moucherons, tandis que tu partageras des fers et des couronnes avec tes pareils! Votre ambition est noble et magnifique, ô hommes du destin! De tous les hochets dont s'amuse l'humanité, vous avez choisi le moins puéril, la gloire! Oui, c'est beau, la gloire! Achille prit un glaive au milieu des joyaux de femme qu'on lui présentait; vous prenez, vous autres, le martyre des nobles ambitions, au lieu de l'argent, des titres et des petites vanités qui charment le vulgaire. Généreux insensés que vous êtes, gouvernez-moi bien tous ces vilains idiots, et ne leur épargnez pas les étrivières. Je vais chanter au soleil sur une branche, pendant ce temps-là. Vous m'écouterez quand vous n'aurez rien de mieux à faire; tu viendras t'asseoir sous mon arbre quand tu auras besoin de repos et d'amusement. Bonsoir, mon frère Éverard, frère et roi, non en vertu du droit d'aînesse, mais du droit de vertu. Je t'aime de tout mon cœur, et suis de votre majesté, sire, le très humble et très fidèle sujet.

15 avril.

Tu m'adresses plusieurs questions auxquelles je voudrais pouvoir répondre, pour te prouver au moins que je suis attentif à toutes les paroles que trace ta plume. Pour procéder à la manière de mon cher Franklin, les voici dans l'ordre où tu les as posées: 1° Pourquoi suis-je si triste? 2° Si tu n'étais pas si différent de moi, t'aimerais-je autant? 3° Suis-je pour quelque chose dans vos

discours? 4° A quand donc la conclusion? 5° Quand pourrai-je m'asseoir, etc?

J'ai répondu hier à la première question: c'est que travailler pour la gloire est à la fois un rôle d'empereur et un métier de forçat; c'est que tu es enfermé dans ta volonté comme dans une forteresse, et que le moindre insecte qui effleure de l'aile les vitraux de ton donjon te fait tressaillir et réveille en toi le douloureux sentiment de ta captivité. Prométhée, prends courage, tu es plus grand couché sur ton roc avec les serres d'un vautour dans le cœur, que les faunes des bois dans leur liberté. Ils sont libres, mais ils ne sont rien, et tu ne pourrais être heureux à leur manière. C'est ici le lieu de répondre à ta cinquième question: *quand pourrai-je m'asseoir avec toi dans les longues herbes, sur les rives d'un torrent?* — Jamais, Everard, à moins qu'une armée ennemie ne fût sur l'autre rive, et que tu n'attendisses là le signal du combat. Mais oublier la guerre et dormir dans les roseaux, toi? Je voudrais savoir quels rêves fit Marius dans le marais de Minturnes; à coup sûr, il ne s'entretint pas avec les paisibles naïades. Hommes de bruit, ne venez pas mettre vos pieds sanglans et poudreux dans les ondes pures qui murmurent pour nous; c'est à nous, rêveurs inoffensifs, que les eaux de la montagne appartiennent; c'est à nous qu'elles parlent d'oubli et de repos, conditions de notre humble bonheur qui vous feraient rire de pitié. Laissez-nous cela, nous vous abandonnons tout le reste, les lauriers et les autels, les travaux et le triomphe. — Si quelque jour, blessé dans la lutte, ou prisonnier sur parole, tu viens t'asseoir près de ton frère le bohémien, nous regarderons les cieux ensemble, et je te parlerai des astres qui président à la destinée des mortels. Voilà, je le sais, tout ce qui pourra t'intéresser, tout ce que tu voudras voir dans les eaux limpides; ce sera le reflet incertain et tremblant de ton étoile, et tu te hâteras de la chercher à la voûte céleste pour t'assurer qu'elle y brille encore de tout son éclat. Non, non, tu n'aimerais pas ces vallées silencieuses où l'aigle est roi et non pas l'homme, ces lacs où le cri de la plus petite sarcelle trouverait plus d'échos que ta parole. Les déserts que nous ne pouvons soumettre à la charrue ou au glaive, ces monts escarpés, ce sol rebelle, ces impénétrables forêts, où l'artiste va pieusement évoquer les sauvages divinités retranchées

là contre les assauts de l'industrie humaine, tout cela n'est pas la patrie de ton intelligence. Il te faut des villes, des champs, des soldats, des ouvriers, le commerce, le travail, tout l'attirail de la puissance, tous les alimens que les besoins des hommes peuvent offrir à l'orgueil des dieux; les dieux dominent et protègent. Quand tu dis que tu les portes avec amour dans ton sein, ces pauvres Pygmées, tu veux dire, Hercule, que tu les portes dans ta peau de lion; mais tu ne pourrais t'endormir à l'ombre des bois, sans qu'ils s'acharnassent à te réveiller. Ils te tourmenteraient dans tes rêves, et les orages de ton ame troubleraient la sérénité de l'air jusque sur la cime du Mont-Blanc. Mon pauvre frère, j'aime mieux mon bâton de pélerin que ton sceptre. Mais puisque la royauté de l'intelligence t'a ceint de sa couronne de feu, puisque la passion d'être grand est entrée dans ton sang avec la vie, puisque tu ne peux abdiquer, et que le repos te tuerait plus vite que ne le fera la fatigue, loin de contempler ta destinée avec cette froide philosophie que pourrait me suggérer le sentiment de mon impuissance, je veux sans cesse te plaindre et t'admirer, ô sublime *misérable!* Mais n'étant bon à rien qu'à causer avec l'écho, à regarder lever la lune, et à composer des chants mélancoliques ou moqueurs pour les étudians poètes et les écoliers amoureux, j'ai pris, comme je te le disais hier, l'habitude de faire de ma vie une véritable école buissonnière, où tout consiste à poursuivre des papillons le long des haies, tout en tombant parfois le nez dans les épines pour avoir une fleur qui s'effeuille dans ma main avant que je l'aie respirée, à chanter avec les grives et à dormir sous le premier saule venu, sans souci de l'heure et des pédans; ce que je puis faire de mieux, c'est de planter à ton intention un laurier dans mon jardin. A chaque belle action que l'on me racontera de toi, je t'en enverrai une feuille, et tu te souviendras un instant de celui qui rit de toutes les idées représentées par des cuistres, mais qui s'incline religieusement devant un grand cœur où réside la justice.

Deuxième question. — *Si tu n'étais pas si différent de moi à tous égards, t'aimerais-je autant?* Voici ma réponse : Non, certes, tu ne m'aimerais pas de même; tu me sais gré d'avoir un peu de force dans un corps si chétif et dans une condition si humble. Tu m'estimes d'autant plus que tu supposes qu'il m'a été plus difficile d'être

un peu estimable, dans des circonstances sociales où tout tend à dégrader les ames qui se laissent aller. Tu me crois probablement très supérieur aujourd'hui à ce que j'ai pu être auparavant, et tu ne te trompes pas; mes souvenirs ne sont pas faits pour me donner de l'orgueil : mais ce que j'ai conservé de bon dans l'ame me console un peu du passé, et m'assure encore de belles amitiés pour le présent et l'avenir. C'est tout ce qu'il me faut désormais. Je n'ai nulle espèce d'ambition, et le tout petit bruit que je fais comme artiste, ne m'inspire aucune jalousie contre ceux qui ont mérité d'en faire davantage. Les passions et les fantaisies m'ont rendu malheureux à l'excès dans des temps donnés; je suis guéri radicalement des fantaisies par l'effet de ma volonté; je le serai bientôt des passions par l'effet de l'âge et de la réflexion. A tous autres égards, j'ai toujours été et serai toujours parfaitement heureux, par conséquent toujours équitable et bon en tout, sauf les cas d'amour, où je ne vaux pas le diable, parce qu'alors je deviens malade, *spleenetic and rash.*

Suis-je pour quelque chose dans vos discours? Il n'est guère question que de toi. Les membres d'un corps ne peuvent guère oublier la tête qui les gouverne. Avant de te voir, cela m'impatientait au point que j'ai pris le parti d'aller te trouver encore cette année, afin d'avoir, au retour, le droit de dire comme les autres : *Everard pense... Everard veut... Everard m'a dit...* etc.: pourvu que toutes ces idolâtries ne te gâtent pas!

A quand donc la conclusion? et si tu meurs sans avoir conclu? Ma foi, meure le petit George quand Dieu voudra, le monde n'en ira pas plus mal pour avoir ignoré sa façon de penser ; que veux-tu que je te dise? il faut que je te parle encore de moi, et rien n'est plus insipide qu'une individualité qui n'a pas encore trouvé le mot de sa destinée. Je n'ai aucun intérêt à formuler une opinion quelconque. Quelques personnes qui lisent mes livres ont le tort de croire que ma conduite est une profession de foi, et le choix des sujets de mes historiettes une sorte de plaidoyer contre certaines lois; bien loin de là, je reconnais que ma vie est pleine de fautes, et je croirais commettre une lâcheté si je me battais les flancs pour trouver un système d'idées qui en autorisât l'exemple. D'une autre part, n'étant pas susceptible d'envisager avec enthousiasme

certains côtés réels de la vie, je ne saurais regarder ces fautes comme assez graves pour exiger réparation ou expiation. Ce serait leur faire trop d'honneur, et je ne vois pas que mes torts aient empêché ceux qui s'en plaignent le plus de se bien porter. Tous ceux qui me connaissent depuis long-temps m'aiment assez pour me juger avec indulgence et pour me pardonner le mal que j'ai pu faire. Mes écrits, n'ayant jamais rien conclu, n'ont causé ni bien, ni mal : je ne demande pas mieux que de leur donner une conclusion, si je la trouve ; mais ce n'est pas encore fait, et je suis encore trop peu avancé sous certains rapports pour oser hasarder mon mot. J'ai horreur du pédantisme de la vertu. Il est peut-être utile dans le monde ; pour moi, je suis de trop bonne foi pour essayer de me réconcilier par un acte d'hypocrisie avec les sévérités que mon irrésolution (courageuse et loyale, j'ose le dire) attire sur moi. J'en supporterai la rigueur, quelque pénible qu'elle me puisse être, tant que je n'aurai pas la conviction intime que j'attends. Me blâmes-tu? Je suis dans un tout petit cercle de choses, et pourtant tu peux le comparer, à l'aide d'un microscope, à celui où tu existes. Voudrais-tu, pour acquérir plus de popularité ou de renommée, feindre d'avoir les opinions qu'on t'imposerait, et proposer comme article de foi ce qui ne serait encore qu'à l'état d'embryon dans ta conscience? Je tenais trop à ton estime pour ne pas t'exposer ma situation; c'est un peu long; pardonne-moi d'avoir parlé si sérieusement du côté sérieux de ma vie; ce n'est pas ma coutume : adieu, je t'envoie un petit paquet de pages imprimées que j'ai choisies pour toi dans ma collection, hélas! beaucoup trop volumineuse!

18 avril.

Ami, tu me reproches sérieusement mon athéisme social, tu dis que tout ce qui vit en dehors des doctrines de l'utilité ne peut jamais être ni vraiment grand, ni vraiment bon. Tu dis que cette indifférence est coupable, d'un funeste exemple, et qu'il faut en sortir, ou me suicider moralement, couper ma main droite et ne jamais converser avec les hommes. Tu es bien sévère, mais je t'aime ainsi. Cela est beau et respectable en toi. Tu dis encore que

tout système de non-intervention est l'excuse de la lâcheté ou de l'égoïsme, parce qu'il n'y a aucune chose humaine qui ne soit avantageuse ou nuisible à l'humanité. Quelle que soit mon ambition, dis-tu, soit que je désire être admiré, soit que je veuille être aimé, il faut que je sois charitable, et charitable avec discernement, avec réflexion, avec science, c'est-à-dire philantrope. J'ai l'habitude de répondre par des sophismes et des facéties à ceux qui me tiennent ce langage; mais ici c'est différent, je te reconnais le droit de prononcer cette grande parole de vertu, que j'ose à peine répéter moi-même après toi. J'y ai toujours été des plus rétifs, et la faute en est à ceux qui m'ont voulu baptiser avec des mains impures. Quand on veut laver la souillure du péché, il faut être Jean-Baptiste pour le plus obscur catéchumène tout aussi bien que pour le Christ, et les cheveux de Magdeleine ne doivent point essuyer les pieds qui marchent dans les voies de l'erreur.

O toi, qui m'interroges, as-tu quitté les sentiers dangereux où la jeunesse se précipite? Retiré dans le sanctuaire de ta volonté, as-tu pratiqué, depuis ces années sévères de ta réflexion, les vertus antiques que tu prises au-dessus de tout : la tempérance, la charité, le travail, la constance, le désintéressement, la *sainte simplicité* de Jean Hus? — Oui, je le sais; eh bien! parle; mon orgueil se révolte contre ceux qui ne sont pas plus grands que moi et qui veulent me mettre à leurs pieds. Toi qui n'as pas seulement la puissance de l'entendement, mais la force du cœur, parle; je répondrai comme à un juge légitime et t'obéirai en te parlant de moi tant que tu le voudras, car je confesse qu'il y avait plus de paresse coupable de ma part à l'éviter, que de véritable modestie.

O mon frère! ceci est un entretien grave, une époque grave dans ma pauvre vie! Je ne suis point venu ici avec un sentiment d'abnégation enthousiaste, mais avec une sérieuse volonté de ne voir en toi que ce qu'il y aurait de vraiment beau. J'étais cuirassé contre les effets magnétiques qui sont toujours à craindre dans un contact avec les hommes supérieurs. Aussi je puis dire que je n'ai point été ébloui par le prestige que tu exerces sur les autres; les lignes romaines de ton front, la puissance de ta parole, l'éclat

et l'abondance de tes pensées ne m'ont jamais occupé. Ce qui m'a touché et convaincu, c'est ce que je t'ai entendu dire, ce que je t'ai vu faire de plus simple, une parole douce et triviale au milieu de la plus vive exaltation, une familiarité brusque et chaste, une exquise pureté dans toutes les expressions et dans tous les sentimens. On ne peut pas inventer de plus folle calomnie contre toi, que l'accusation de cupidité. Je voudrais bien que tes ennemis politiques pussent me dire en quoi l'argent peut être désirable pour un homme sans vices, sans fantaisies, et qui n'a ni maîtresses, ni cabinet de tableaux, ni collection de médailles, ni chevaux anglais, ni luxe, ni mollesse d'aucun genre? C'est beaucoup, Éverard, c'est presque tout à mes yeux maintenant que l'absence de vices. C'est de cela qu'on ne peut pas douter, tandis que les qualités peuvent se parer de tant de noms qui ne leur appartiennent pas! Mais qui peut suspecter la sobriété tranquille avec laquelle une organisation forte use des biens de la vie? De quelle équivoque, de quelle hypocrisie ont jamais besoin les obscures vertus domestiques?

Tu me parlais de l'immense organisation de Mirabeau, toute pétrie de vices et de vertus. Je ne suis pas assez enthousiaste de la bigarrure pour trouver la statue de diamant et de boue plus belle et plus imposante que la statue d'or pur. Mon ami Henri Heine a dit, en parlant de Spinosa : « Sa vie privée fut exempte de blâme, elle est demeurée pure et sans tache comme celle de son divin parent Jésus-Christ. » Ces simples paroles me font aimer Spinosa. C'est par là seulement sans doute que mon faible cerveau eût pu mesurer sa grandeur. Il y a aussi en toi, mon cher frère, un côté que je ne connais pas, parce que mon intelligence, paresseuse ou impuissante, n'a pénétré dans aucune science. Je comprends ce que tu es, et non ce que tu fais. Je vois le mécanisme de cette belle machine à idées; mais la valeur et l'usage de ses produits me sont inconnus et indifférens. Je vois que le mot de vertu en est le levier formidable, et je sais que ce mot a un sens toujours un et magnifique, quelle qu'en soit l'application; abnégation et sacrifice éternel de toutes les satisfactions vulgaires de l'esprit ou des sens à une satisfaction suprême et divine; consécration d'une existence humaine au culte d'une volonté vaste et intelligente qui en

est le foyer. C'est la vertu, c'est la force, c'est la tendance de l'ame à s'élever au plus haut possible, pour embrasser d'un regard plus de choses que le vulgaire, et pour semer sur un champ plus vaste les bienfaits de sa puissance. C'est l'ambition généreuse, c'est la foi, c'est la science, c'est l'art, c'est toutes les formes que prend la divinité humaine pour régner. C'est pourquoi régner, même en vertu des droits les plus grossiers et les plus iniques, même au prix du repos et de la vie, a toujours été le plus ardent désir des hommes, et il ne faut pas s'en étonner. Régner tant bien que mal, c'est exercer un semblant de vertu et de force morale. Si les paroles humaines ont un sens dans le grand livre de la nature, ces deux paroles sont absolument synonymes, et déjà dans notre langue elles le sont souvent. — J'ai écrit tout à l'heure, *régner en vertu d'un droit inique,* ce qui est très français, je crois, et ne présente aucun contre-sens que je sache.

Tout ce qui est difficile à faire excite l'étonnement des hommes et mérite leur admiration en raison progressive de l'avantage qu'ils retirent de cet emploi de forces; et comme rien dans les œuvres de Dieu ne peut être, aux yeux de l'homme, plus grand et plus précieux que sa propre existence, il est évident que ce qu'il appelle le sentiment de l'équité naturelle est la conscience raisonnée de ce qui lui est utile. Le plus simple effort de ce raisonnement lui prouvant qu'il ne peut vivre isolé, il a dû, au sortir de l'état le plus primitif qu'on puisse supposer, s'essayer aux associations et se grouper par peuplades autour d'un système de lois dictées par les plus habiles ou les plus forts. Ceux qui ont réussi à faire ces lois à leur avantage personnel ont commencé la guerre éternelle entre les hommes de résistance et les hommes d'oppression. A leur tour, les hommes de résistance ont combattu et sont devenus oppresseurs par le droit de la force. Dans tout cela, où est la justice?

Levez-vous, hommes choisis, hommes divins, qui avez inventé la vertu! Vous avez imaginé une félicité moins grossière que celle des hommes sensuels, plus orgueilleuse que celle des braves. Vous avez découvert qu'il y avait, dans l'amour et dans la reconnaissance de vos frères, plus de jouissance que dans toutes les possessions qu'ils se disputaient. Alors, retranchant de votre

vie tous les plaisirs qui faisaient ces hommes semblables les uns aux autres, vous avez flétri sagement du nom de vice tout ce qui les rendait heureux, par conséquent avides, jaloux, violens et insociables. Vous avez renoncé à votre part de richesse et de plaisir sur la terre, et vous étant ainsi rendus tels que vous ne pouviez plus exciter ni jalousie, ni méfiance, vous vous êtes placés au milieu d'eux comme des divinités bienfaisantes pour les éclairer sur leurs intérêts et pour leur donner des lois utiles. Vous leur avez dit que donner était plus beau que posséder, et là où vous avez commandé, la justice a régné; quels sophismes pourraient combattre votre excellence, ô sublimes vaniteux? Il n'y a rien au monde de plus grand que vous, rien de plus précieux, rien de plus nécessaire.

Allez et parlez de vertu; un jour viendra où les sensualistes qui vous raillent, aux prises avec l'avidité et la vengeance de ceux qui jusqu'ici n'ont pu satisfaire les jouissances des sens, comprendront qu'il est un sort plus digne d'envie et plus à l'abri de l'orage que le leur; ils comprendront que la raison populaire plane sur le monde, qu'elle a forcé la porte des boudoirs, qu'elle peut s'arroger le droit de jouir à son tour et de renvoyer les vaincus à la charrue, au toit de chaume et au crucifix, seule consolation du pauvre. Ils seront bien heureux alors de rencontrer, entre eux et la haine du vainqueur, la main de l'homme vertueux pour partager les biens de la terre entre le riche et le pauvre, et pour expliquer à tous deux ce que c'est que la justice.

Je ne sais s'il arrivera jamais un jour où l'homme décidera infailliblement et définitivement ce qui est utile à l'homme. Je n'en suis pas à examiner, dans ses détails, le système que tu as embrassé; j'en plaisantais l'autre jour, mais du moment que tu me forces à parler raison (ce qui, je te le déclare, n'est pas une médiocre victoire de ta force sur la mienne), je te dirai bien que la grande loi d'égalité et de partage, tout inapplicable qu'elle paraisse maintenant à ceux qui en ont peur, et tout incertain que me semble son règne sur la terre, à moi qui vois ces choses du fond d'une cellule, est la première et la seule invariable loi de morale et d'équité qui se soit présentée à mon esprit dans tous les temps. Tous les détails scientifiques par lesquels on arrive à fer-

muler une pensée me sont absolument étrangers, et quant aux moyens par lesquels on arrive à la faire dominer dans le monde, malheureusement ils me semblent tous tellement soumis aux doutes, aux contestations, aux scrupules et aux répugnances de ceux qui se chargent de l'exécution, que je me sens pétrifié par mon scepticisme quand j'essaie seulement d'y porter les yeux et de voir en quoi ils consistent. Ce n'est pas mon fait. Je suis de nature poétique et non législative, guerrière au besoin, mais jamais parlementaire. On peut m'employer à tout en me persuadant d'abord, en me commandant ensuite; mais je ne suis propre à rien découvrir, à rien décider. J'accepterai tout ce qui sera bien. Ainsi, demande mes biens et ma vie, ô Romain! mais laisse mon pauvre esprit aux sylphes et aux nymphes de la poésie. Que t'importe? tu trouveras bien assez de têtes qui voudront délibérer plus qu'il ne sera besoin. Ne sera-t-il pas permis aux ménestrels de chanter des romances aux femmes, pendant que vous ferez des lois pour les hommes?

Voilà où j'en voulais venir, Éverard; c'est à te dire que la vertu n'est pas nécessaire à tous, mais à quelques-uns seulement; ce qui est nécessaire à tous, c'est l'honnêteté. Sois vertueux, je tâche d'être honnête. L'honnêteté, c'est cette sagesse instinctive, cette modération naturelle, dont je parlais tout-à-l'heure, cette absence de vices, c'est-à-dire de passions fougueuses, nuisibles à la société, en ce qu'elles tendent à accaparer les sources de jouissances réparties également entre les hommes dans les desseins de la nature providentielle. Il faut que les gouvernés soient honnêtes, tempérans, probes, *moraux* enfin, pour que les gouvernans puissent bâtir sur leurs épaules fermes et soumises un édifice durable. Je suis loin encore de ce qu'on appelle les *vertus républicaines*, de ce que j'appellerai, en style moins pompeux, les qualités de l'individu gouvernable, ou du citoyen. J'ai mal vécu, j'ai mal usé des biens qui me sont échus, j'ai négligé les œuvres de charité, j'ai vécu dans la mollesse, dans l'ennui, dans les larmes vaines, dans les folles amours, dans les vains plaisirs. Je me suis prosterné devant des idoles de chair et de sang, et j'ai laissé leur souffle enivrant effacer les sentences austères que la sagesse des livres avait écrites sur mon front dans ma jeunesse; j'ai permis à leur

innocent despotisme de dévouer mes jours à des amusemens frivoles où se sont long-temps éteints le souvenir et l'amour du bien; car j'avais été honnête autrefois, sais-tu bien cela, Éverard? *Ceux d'ici* te le diront : c'est de notoriété bourgeoise dans notre pays; mais il y avait peu de mérite, j'étais jeune, et les funestes amours n'étaient pas éclos dans mon sein. Ils y ont étouffé bien des qualités; mais je sais qu'il en est auxquelles je n'ai pas fait la plus légère tache, au milieu des plus grands revers de ma vie, et qu'aucune des autres n'est perdue pour moi sans retour. Ainsi, je réponds à la question que tu m'adressais l'autre jour : Est-ce par impuissance ou par indifférence que tu tardes à être bon? — Ni l'un ni l'autre; c'est que j'ai été détourné de ma route, emmené prisonnier par une passion dont je ne me méfiais pas et que je croyais noble et sainte. Elle l'est sans doute; mais je lui ai laissé prendre trop ou trop peu d'empire sur moi. Ma force virile se révoltait en vain contre elle : une lutte affreuse a dévoré les plus belles années de ma vie, je suis resté tout ce temps dans une terre étrangère pour mon ame, dans une terre d'exil et de servitude, d'où me voici échappé enfin, tout meurtri, tout abruti par l'esclavage et traînant encore après moi les débris de la chaîne que j'ai rompue et qui me coupe encore jusqu'au sang, chaque fois que je fais un mouvement en arrière pour regarder les rives lointaines et abandonnées. Oui, j'ai été esclave; plains-moi, homme libre, et ne t'étonne pas aujourd'hui de voir que je ne peux plus soupirer qu'après les voyages, le grand air, les grands bois et la solitude. Oui, j'ai été esclave, et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence et dans la perversité; il le rend méchant, menteur, vindicatif, amer, plus détestable vingt fois que le tyran qui l'opprime; c'est ce qui m'est arrivé, et dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage, tous les jours de mon abjection.

Cependant je suis ici, et j'y suis avec une flèche brisée dans le cœur; c'est ma main qui l'a brisée, c'est ma main qui l'arrachera, car chaque jour je l'ébranle dans mon sein, ce dard acéré, et chaque jour, faisant saigner ma plaie et l'élargissant, je sens avec orgueil que j'en retire le fer et que mon ame ne le suit pas. Ce n'est donc pas un incurable et un infirme qui est là devant toi;

c'est un prisonnier échappé et blessé qui peut guérir et faire encore un bon soldat. Ne vois-tu pas que je n'ai rapporté aucun vice de la terre d'Égypte, et que je suis encore sobre et robuste pour traverser le grand désert? Regarde seulement à qui tu parles maintenant: ce n'est plus à un efféminé et à un prodigue; ce n'est plus à un de ces jeunes Athéniens à chevelure parfumée qu'Aristophane châtiait en les interpellant au milieu de ses drames, et qu'il livrait, en les désignant par leur nom et en les montrant du doigt, à la censure publique; c'est à une espèce de garçon de charrue, coiffé d'un chapeau de jonc, vêtu d'une blouse de roulier, chaussé de bas bleus et de souliers ferrés. Ce pénitent rustique est encore capable, comme toi, de tempérance, de charité, de travail, de constance, de désintéressement et de simplicité; il sera en outre chaste et sincère, parce qu'il abdique sa grande folie, l'amour!

République, aurore de la justice et de l'égalité, divine utopie, soleil d'un avenir peut-être chimérique, salut! rayonne dans le ciel, astre que demande à posséder la terre. Si tu descends sur nous avant l'accomplissement des temps prévus, tu me trouveras prêt à te recevoir, et tout vêtu déjà conformément à tes lois somptuaires. Mes amis, mes maîtres, mes frères, salut! mon sang et mon pain vous appartiennent désormais, en attendant que la république les réclame. Et toi, ô grande Suisse! ô vous, belles montagnes, ondes éloquentes, aigles sauvages, chamois des Alpes, lacs de cristal, neiges argentées, sombres sapins, sentiers perdus, rochers terribles! ce ne peut être un mal que d'aller me jeter à genoux, seul et pleurant, au milieu de vous. La vertu ni la république ne peuvent défendre à un pauvre artiste chagrin et fatigué d'aller prendre dans son ame le calque de vos lignes sublimes et le prisme de vos riches couleurs. Vous lui permettrez bien, ô échos de la solitude, de vous raconter ses peines; herbe fine et semée de fleurs, vous lui fournirez bien un lit et une table; ruisseaux limpides, vous ne retournerez pas en arrière quand il s'approchera de vous; et toi, botanique, ô sainte botanique! ô mes campanules bleues qui fleurissez tranquillement sous la foudre des cataractes! ô mes panporcini d'Oliero que je trouvai endormis au fond de la grotte, et repliés dans vos calices, mais qui, au bout d'une heure, vous éveillâtes autour de moi comme pour me regar-

der avec vos faces fraîches et vermeilles! ô ma petite sauge du Tyrol! ô mes heures de solitude, les seules de ma vie que je me rappelle avec délices!

Mais toi, idole de ma jeunesse, amour dont je déserte le temple à jamais, adieu! Malgré moi, mes genoux plient et ma bouche tremble en te disant ce mot sans retour. Encore un regard, encore l'offrande d'une couronne de roses nouvelles, les premières du printemps, et adieu! C'est assez d'offrandes, c'est assez de prosternations! Dieu insatiable, prends des lévites plus jeunes et plus heureux que moi, ne me compte plus au nombre de ceux qui viennent t'invoquer.— Mais il m'est impossible, hélas! en te quittant, de te maudire; ô tourmens et délices! je ne peux même pas te jeter un reproche; je déposerai à tes pieds une urne funéraire, emblème de mon éternel veuvage. Tes jeunes lévites la jetteront par terre en dansant autour de ta statue, ils la briseront et continueront d'aimer. Règne, amour, règne, en attendant que la vertu et la république te coupent les ailes.

20 avril.

Qu'as-tu donc? et pourquoi tant de tristesse parfois dans ton ame? Pourquoi dis-tu que le Seigneur s'est retiré de toi? Pourquoi demandes-tu au plus faible et au plus insoumis de ses enfans de te venir en aide et de t'encourager? Maître, qu'avez-vous rêvé cette nuit, et pourquoi vos disciples, accoutumés à recevoir de vous la manne de l'espérance, vous trouvent-ils abattu et tremblant?

Hélas! tu trouves que c'est bien long à venir, l'accomplissement d'une grande destinée? Les heures se traînent, ton front se dégarnit, ton ame se consume, et le genre humain ne marche pas. Tes grands désirs se heurtent contre les murs d'airain de l'insensibilité et de la corruption. Tu te vois seul, pauvre homme de bien, au milieu d'un monde d'usuriers et de brutes. Tes frères dispersés et persécutés te font entendre de loin la voix mourante de l'héroïsme que l'avarice et la luxure étouffent dans leurs bras hideux. Encore un peu de temps peut-être, et la *triste innocence* va périr sous le vice dont les hommes ne rougissent plus. Voilà

ce qui me tue, moi! Quand la voix de l'enthousiasme se réveille dans mon sein, le contact de l'humanité hostile ou insensible à mes rêves me glace et refoule en moi ces élans juvéniles. Alors, voyant mon indignation ridicule à force d'impuissance, voyant ces hommes gras et grossiers jeter un regard de bravade et de mépris sur mes faibles bras, et proclamer le droit du plus fort quand on leur propose celui de l'équité, je me mets à rire et je dis à mes compagnons : Couvrons-nous d'or et de pourpre, buvons le nectar et le madère, étouffons dans nos ames le dernier germe de vertu; puisque aussi bien il faut que la vertu succombe, faisons-nous tuer en chantant sur les ruines de son temple.

Mais, toi, mon frère, tu n'es pas long-temps en proie à ces accès de lâcheté. Bientôt tu sors de ta langueur; bientôt ta force, engourdie par un instant de froid, se réveille, et le vieux lion secoue sa crinière. Ce serait en vain que le monde tomberait en poussière autour de toi; tu te ferais marbre alors, et comme Atlas, tu porterais la terre sur tes épaules inébranlables. Aussi, les nuages qui passent sur ton grand front n'inquiètent pas les hommes que tu rallies autour de toi. Ils jouent le même jeu que toi. Que leur importe ta tristesse, pourvu qu'au jour de l'action tu ne restes pas plus couché qu'à l'ordinaire? Moi seul, peut-être, te plains comme tu le mérites, car j'ai sondé les abîmes de ta douleur et je sais combien le doute répand d'amertume sur nos plus belles conquêtes. Je connais ces heures de la nuit où l'on se promène seul dans le silence, sous le froid regard de la lune et des étoiles qui semblent vous dire : Vous n'êtes que vanité, grains de sable; demain vous ne serez plus, et nous n'en saurons rien.

Quand cela t'arrive, maître, il faut te quitter toi-même et venir à nous. Tu lutteras en vain contre la grande voix de l'univers. Les astres éternels auront toujours raison, et l'homme, quelque grand qu'il soit parmi les hommes, sera toujours saisi d'épouvante, quand il voudra interroger ce qui est au-dessus de lui. O silence effrayant, réponse éloquente et terrible de l'éternité!

Reviens à nous, assieds-toi sur l'herbe de notre cap Sunium, au milieu de tes frères. Debout, tu les dépasses trop, et tu es seul.

Descends, descends, et laisse-toi consoler. Il y a encore autre chose que la grandeur et la force; c'est la bonté, c'est le lien le plus suave et le plus immaculé qui soit parmi les hommes. Une larme fait souvent plus de bien sur la terre que les victoires de Spartacus. Tu l'as en toi, ce trésor de la bonté, homme trop riche en grandeurs! Partage-le avec nous; aux heures où tu n'es pas obligé de ceindre la cuirasse et l'épée, oublie un peu le passé et l'avenir. Donne le présent à l'amitié. Il n'y a plus que cela dont je ne puisse pas douter. Si tu savais quels amis le ciel m'a donnés! Tu le sais, tu les connais, ils sont tes frères; mais tu ne peux savoir l'étendue de leurs bienfaits envers moi. Tu ne sais pas de quels gouffres de désespoir ils m'ont cent fois retiré, avec leur inépuisable patience, avec leur sublime miséricorde, quand je repoussais leurs bras avec colère, avec méfiance, et que je leur crachais à la figure mon ingratitude et mon scepticisme.

Bénis soient-ils! ils m'ont fait croire à quelque chose; ils ont planté dans mon naufrage une ancre de salut. Tu ne connaîtras peut-être jamais, hélas! toute la grandeur de l'amitié. Tu n'en auras pas besoin, toi. Ce que tu inspires, c'est de l'admiration et non de la pitié. La Providence envoie ce dédommagement aux êtres faibles, comme elle envoie les brises bienfaisantes du soir aux brins d'herbe abattus et couchés par la chaleur du jour. Mais aime mes amis, à cause de ce que je leur dois, et quand tu seras brisé par l'esprit de Jacob, viens chercher un peu d'oubli et de sérénité parmi eux. Ils sont plus gais que toi; ils n'ont pas étendu sur leurs os le cilice de la vertu. Ils sont bons, honnêtes, prêts à tout faire pour leur cause; mais l'heure du martyre ne sonnera peut-être pas pour eux. Si elle arrive, leur martyre ne sera pas long ni difficile à subir : le temps de s'embrasser et d'aller mourir. Qu'est-ce que cela? toi, tu es entré dans ton agonie le jour où tu es né, et le sceau de la douleur t'avait marqué au front dans le sein de ta mère. Viens, nous respecterons ta peine et nous tâcherons d'en alléger le poids.

22 avril.

Tu me demandes la biographie de mon ami ***; la voici. Le Malgache (je l'ai baptisé ainsi à cause des longs récits et des fée-

riques descriptions qu'il me faisait autrefois de l'île de Madegascar, au retour de ses grands voyages) s'enrôla de bonne heure sous le drapeau de la république. Tu l'as vu ; c'est un petit homme sec et cuivré, un peu plus mal vêtu qu'un paysan ; excellent piéton, facétieux, un peu caustique, brave de sang-froid, courant aux émeutes lorsqu'il était étudiant et recevant de grands coups de sabre sur la tête, sans cesser de persiffler la gendarmerie dans le style de Rabelais, pour lequel il a une prédilection particulière. Partagé entre deux passions, la science et la politique, au lieu de faire son droit à Paris, il allait du club carbonaro à l'école d'anatomie comparée, rêvant tantôt à la reconstruction des sociétés modernes, tantôt à celle des membres du palœotherium dont Cuvier venait de découvrir une jambe fossile. Un matin qu'il passait auprès d'une plate-bande du Jardin-des-Plantes, il vit une fougère exotique qui lui sembla si belle dans son feuillage et si gracieuse dans son port, qu'il lui arriva ce qui m'est arrivé souvent dans ma vie ; il devint amoureux d'une plante, et n'eut plus de rêves et de désirs que pour elle. Les lois, le club et le palœothérium furent négligés, et la sainte botanique devint sa passion dominante. Un matin, il partit pour l'Afrique, et après avoir exploré les îles montagneuses de la mer du Sud, il revint efflanqué, bronzé, en guenilles, ayant supporté les plus sévères privations et les plus rudes fatigues ; mais riche selon son cœur, c'est-à-dire muni d'un herbier complet de la flore madécasse, guirlande étrange et magnifique, ravie au sein d'une noire déesse. C'était peut-être une fortune, c'était du moins une ressource. Mais l'amant de la science mit sa conquête aux pieds de M. de Jussieu, et se trouva récompensé au-delà de ses désirs, lorsque le grand-prêtre de Flore accorda le nom de *Néraudia mélastomefolia* à une belle fougère de l'île Maurice, jusqu'alors inconnue à nos botanistes. Ce fut à cette époque que, voyant passer le convoi de Lallemant, il quitta la botanique pour la patrie, comme il avait quitté la patrie pour la botanique, et après avoir eu le crâne ouvert par le sabre d'un dragon, il revint dans sa famille, volatille éclopée,

Traînant l'aile et tirant le pied,
Demi-morte et demi-boiteuse.

Pour le retenir dans ses pénates, son père imagina de lui donner un carré de terre, sur un coteau ravissant, où je veux te mener promener la première fois que tu viendras nous voir. Notre Malgache y planta des arbres exotiques, fit pousser des fleurs malgaches dans notre sol berrichon, et éleva au milieu de ses bosquets un joli ajoupa indien qu'il remplit de ses livres et de ses collections. Un matin, comme je passais dans le ravin, au lever du soleil, j'arrêtai le galop de mon cheval pour contempler avec admiration des fleurs éclatantes qui s'élevaient majestueusement au-dessus de la haie. C'étaient les premiers dahlias qu'on eût vus dans notre pays et que j'eusse vus de ma vie. J'avais seize ans. O le bel âge pour aimer les fleurs! Je descendis de cheval pour en voler une, et je repartis au galop. Soit que le Malgache, caché dans son ajoupa, eût été témoin du rapt, soit qu'un ami indiscret lui dévoilât mon crime, il m'envoya bientôt après des cayeux de dahlia que je plantai dans mon jardin, et c'est de là que date notre connaissance, mais non pas notre amitié; nous n'eûmes occasion de nous voir que plusieurs années après. Dans cet intervalle, il avait pris femme, il était devenu père, et il avait augmenté son jardin d'une belle pépinière, au milieu de laquelle il a fait passer un ruisseau.

C'est alors qu'étant tous deux fixés dans le pays, et notre connaissance ayant commencé sous des auspices aussi sympathiques, nous nous liâmes d'une vive amitié. Un voyage de bohémiens que nous fîmes dans les montagnes de la Marche, jusqu'aux belles ruines de Crozant, nous révéla tout-à-fait l'un à l'autre. Quoique né dans le camp opposé, j'avais toujours eu l'ame républicaine, et je l'avais d'autant plus alors, que j'étais plus jeune et plus illusionable. Il me sut un gré extrême d'appartenir à ce type d'hommes obstinés sur lesquels les préjugés de l'éducation ne peuvent rien, et il me déclara qu'il ne me manquait, pour obtenir sa confiance et son estime entière, que d'être un peu versé dans la botanique. Je lui promis de l'étudier, et, lui aidant, je m'en occupai jusqu'au point de ne rien savoir, mais de tout comprendre dans les mystères du règne végétal, et de pouvoir l'écouter causer tant qu'il lui plairait. Je n'ai jamais connu d'homme aussi agréablement savant, aussi poétique, aussi clair, aussi pittoresque,

aussi attachant dans ses leçons. Mon précepteur m'avait fait de la nature une pédante insupportable ; le Malgache m'en fit une adorable maîtresse. Il lui arracha sans pitié la robe bigarrée de grec et de latin, au travers de laquelle j'avais toujours frémi de la regarder. Il me la montra nue comme Rhéa, et belle comme elle-même. Il me parlait aussi des étoiles, des mers, du règne minéral, des produits animés de la matière, mais surtout des insectes pour lesquels il avait conçu dès-lors une passion presque aussi vive que pour les plantes. Nous passions notre vie à poursuivre les beaux papillons qui errent le matin dans les prairies, lorsque la rosée engourdit encore leurs ailes diaprées. A midi, nous allions surprendre les scarabées d'émeraude et de saphir qui dorment dans le calice brûlant des roses. Le soir, quand le sphynx aux yeux de rubis bourdonne autour des œnothères et s'enivre de leur parfum de vanille, nous nous postions en embuscade pour saisir au passage l'agile, mais étourdi buveur d'ambroisie. Rien ne donne l'idée d'un sylphe déguisé, allant en conquête, comme un grand sphynx avec sa longue taille, ses ailes d'oiseau, sa figure spirituelle, ses antennes moelleuses et ses yeux fantastiques. Des couleurs sombres et mystérieuses, semées de caractères magiques et indéfinissables, revêtent les ailes supérieures qui se replient sur son dos. Il y a un rapport extraordinaire entre la robe des sphynx et des noctuelles, et le plumage des oiseaux de nuit. Le fauve, le brun, le gris et le jaune pâle s'y mêlent toujours sous le chiffre cabalistique noir et blanc, semé en long, en biais, en travers, en triangle, en croissant, en flèche, sur toutes les coutures. Mais de même que la chouette et l'orfraie cachent sous leur sein un duvet éclatant, de même quand les sphynx ouvrent leur manteau de velours, on voit les ailes inférieures former une tunique tantôt d'un rouge vif, tantôt d'un vert tendre, et tantôt d'un rose pur orné d'anneaux azurés. Je parie, malheureux que tu es, ô ennemi des dieux! que tu n'as jamais vu un sphynx ocellé, et cependant nos vignes les voient éclore, ces merveilles de la création qui m'ont toujours semblé trop belles pour ne pas être animées par des esprits de l'air et de la nuit. Ah! c'est faute de connaître tout cela, hommes infortunés, que vous tenez vos regards invariablement fixés sur la race humaine. Il n'en était pas ainsi de mon

Malgache. Il laissait quelquefois son journal du soir dormir sous sa bande bleue jusqu'au lendemain matin, pressé qu'il était de préparer les fleurs dans l'herbier et les insectes sur leur piédestal de moelle de sureau. Quelles belles courses nous faisions à l'automne, le long des bords de l'Indre, dans les prés humides de la vallée noire! Je me souviens d'un automne qui fut tout consacré à l'étude des champignons, et d'un autre automne qui ne suffit pas à l'étude des mousses et des lichens. Nous avions pour bagage une loupe, un livre, une boîte de ferblanc destinée à recevoir et à conserver les plantes fraîches, et par-dessus tout cela, mon fils, un bel enfant de quatre ans qui ne voulait pas se séparer de nous, et qui a pris là et conservé la passion de l'histoire naturelle. Comme il ne pouvait marcher long-temps, nous échangions alternativement le fardeau de la boîte de ferblanc et celui de l'enfant. Nous faisions ainsi plusieurs lieues à travers les champs, dans le plus grotesque équipage, mais aussi consciencieusement occupés que tu peux l'être au fond de ton cabinet, à cette heure de la nuit, où je te raconte les plus belles années de ma jeunesse.....

Le rossignol a envoyé une si belle modulation jusqu'à mon oreille, que j'ai quitté le Malgache et toi, pour aller l'écouter dans le jardin. Il fait une nuit singulièrement mélancolique; un ciel gris, des étoiles faibles et voilées, pas un souffle dans les plantes, une impénétrable obscurité sur la terre. Les grands sapins élèvent leurs masses noires et vagues dans l'air grisâtre. La nature n'est pas belle ainsi, mais elle est solennelle et parle à un seul de nos sens, celui dont le rossignol parle si éloquemment à un être semblable à lui. Tout est silence, mystère, ténèbres; pas une grenouille verte dans les fossés, pas un insecte dans l'herbe, pas un chien qui aboie à l'horizon; le murmure de la rivière ne nous arrive même pas; le vent souffle du sud, et l'emporte en traversant la vallée. Il semble que tout se taise pour écouter et recueillir avidement cette voix brûlante de désirs et palpitante de joies que le rossignol exhale. *O chantre des nuits heureuses!* comme l'appelle Oberman.... Nuits heureuses pour ceux qui s'aiment et se possèdent; nuits dangereuses à ceux qui n'ont point encore aimé; nuits profondément tristes pour ceux qui n'aiment plus! Retournez à vos livres, vous qui ne voulez plus vivre que de la pensée,

il ne fait pas bon ici pour vous. Les parfums des fleurs nouvelles, l'odeur de la sève, fermentent partout trop violemment; il semble qu'une atmosphère d'oubli et de fièvre plane lourdement sur la tête; la vie de sentiment émane de tous les pores de la création. Fuyons! l'esprit des passions funestes erre dans ces ténèbres et dans ces vapeurs enivrantes. O Dieu! il n'y a pas long-temps que j'aimais encore; qu'une pareille nuit eût été délicieuse..... Chaque soupir du rossignol frappe la poitrine d'une commotion électrique. O Dieu! mon Dieu! je suis encore si jeune!

Pardon, pardon, mon ami, mon frère! à cette heure-ci, tu regardes ces blanches étoiles, tu respires cette nuit tiède, et tu penses à moi dans le calme de la sainte amitié; moi, je n'ai pas pensé à toi, Everard! j'ai senti des larmes sur mes joues, et ce n'était ni la puissance de ta forte parole, ni les émotions de tes tragiques et glorieux récits, qui les faisaient couler. Mais c'est un éclair pâle qui a glissé sur l'horizon; c'est un fantôme incertain qui a passé là bas sur les bruyères. Tout est dit, l'esprit du météore n'a plus de pouvoir sur moi; son rayon fugitif peut me faire tressaillir encore, comme un voyageur peu aguerri contre les terreurs de la nuit; mais j'entends du haut de ces étoiles, qui nous servent de messagers, ta voix austère qui m'appelle et me gourmande. Fanatique sublime, je vous suis, ne craignez rien pour moi des enchantemens et des embûches que l'ennemi nous tend dans l'ombre. J'ai pour patron saint George, le guerrier céleste qui écrase les dragons sous les pieds de son cheval. C'est Dieu qui conduit ton bras, c'est la bravoure et l'orgueil divin qui rendent tes pieds invulnérables, ô George le bien heureux! Ami, mon patron est un grand lutteur, un hardi cavalier; j'espère qu'il m'aidera à dompter mes passions, ces dragons funestes qui essaient encore parfois d'enfoncer leurs griffes dans mon cœur, et de l'arracher à son salut éternel.

Je reviens à toi, ami, ne t'inquiète pas de ces accès d'une émotion que tu ne connais plus; un jour viendra aussi pour moi, peut-être bientôt, où rien ne troublera plus ma sérénité, où la nature sera un temple toujours auguste, dans lequel je me prosternerai à toute heure pour louer et bénir. Voici d'ailleurs un petit vent qui se lève et qui balaie les vapeurs. Voici une étoile qui montre sa

face radieuse, comme un diamant, au front du plus haut des arbres du jardin; je suis sauvé. Cette étoile est plus belle que tous les souvenirs de ma vie, et la partie éthérée de mon ame s'élance vers elle et se détache de la terre et de moi-même. Ami, est-ce là ton astre, ou le mien? Lui parles-tu maintenant? Je reviens à l'histoire de mon Malgache, c'est-à-dire, j'y reviendrai demain; je suis las et je vais dormir de ce bon et calme sommeil d'enfant que j'ai, retrouvé au bercail, comme un ange attaché à la garde de mon chevet; je t'envoie une fleur de mon jardin. Bonsoir, et la paix des anges soit avec toi, confesseur de Dieu et de la vérité!

23 avril.

Je reviens à l'histoire de mon Malgache.... Mais je m'aperçois qu'elle est finie, car je ne fais pas entrer en ligne de compte, dans les faits de sa vie, une amourette qui faillit le rendre très malheureux, et qui, dieu merci, se borna à un épisode sentimental et platonique. Toutefois, voici l'épisode.

Une femme de nos environs, à laquelle il envoyait de temps en temps un bouquet, un papillon ou une coquille, lui inspira une franche amitié à laquelle elle répondit franchement. Mais la manie de jouer sur les mots fit qu'il donna le nom d'amour à ce qui n'était qu'affection fraternelle. La dame, qui était notre amie commune, ne se fâcha ni ne s'enorgueillit de l'hyperbole. C'était alors une personne calme et affectueuse, aimant un peu ailleurs et ne le lui cachant pas. Elle continua de philosopher avec lui, et de recevoir ses papillons, ses bouquets, et ses poulets dans lesquels il glissait toujours par-ci par-là un peu de madrigal. La découverte de l'un de ces poulets amena entre le Malgache et une autre personne qui avait des droits plus légitimes sur lui des orages assez violens, au milieu desquels la fantaisie lui prit de quitter le pays et d'aller se faire frère morave: le voilà donc encore une fois en route, à pied, avec sa boîte de ferblanc, sa pipe et sa loupe; un peu amoureux, assez malheureux, à cause des chagrins qu'il avait causés, mais se sauvant de tout par le calembour, qu'il semait comme une pluie de fleurs sur le sen-

tier aride de sa vie, et qu'il adressait aux cantonniers, aux mulets et aux pierres du chemin, faute d'un auditoire plus intelligent. Il s'arrêta aux rochers de Vaucluse, décidé à vivre et à mourir sur le bord de cette fontaine où Pétrarque allait évoquer le spectre de Laure dans le miroir des eaux. Je ne m'inquiétais pas beaucoup de cette funeste résolution. Je connais trop mon Malgache pour croire jamais à une douleur irréparable pour lui. Tant qu'il y aura des fleurs et des insectes sur la terre, Cupidon ne lui adressera que des flèches perdues. Précisément le mois de mars tapissait des plus vertes fontinales et des plus frais cressons les rives du ruisseau et les parois des rochers de Vaucluse. Le Malgache abandonna le rôle de Cardénio, fit une collection de mousses aquatiques, et vers la fin d'avril il m'écrivit : — « Tout cela est bel et bon, mais si mon inhumaine s'imagine que je vais rester ici jusqu'à ce qu'elle juge à propos de couronner ma constance, elle se trompe. Dis-lui qu'elle cesse de pleurer mon trépas, je suis encore sain et dispos. Mon herbier est complet, mes souliers tirent à leur fin, et pendant ce temps-là, ma pépinière bourgeonne sans moi. Ce n'est pas mon avis de laisser faire mes greffes par des gringalets. Oppose-toi à ce que personne y mette la main; je ne demande que le temps de faire rémouler ma serpette, et j'arrive. »

L'infortuné revint et se résigna à être adoré dans sa famille, aimé saintement de sa Dulcinée, chéri de moi, son frère et son élève. Il se bâtit un joli pavillon sur le coteau, au-dessus de son jardin, de sa prairie, de sa pépinière et de son ruisseau. Peu après, il devint père d'un second enfant. Son fils s'appelait Olivier; voulant aussi donner un nom de plante à sa fille, et n'en connaissant pas de plus agréable et de plus estimable que la plante fébrifuge à pétales roses, qui croît dans nos prés, il voulut l'appeler *Petite Centaurée*; ce fut avec bien de la peine que sa famille le décida à renoncer à ce nom étrange.

La première visite qu'il rendit à la dame de ses pensées, après l'équipée de Vaucluse, lui coûta bien un peu. Il craignait qu'elle ne fût piquée de le voir si tôt consolé et revenu. Mais elle courut à sa rencontre et lui donna en riant deux gros baisers sur les joues. Il entra dans sa chambre et vit qu'elle avait précieusement

conservé les fleurs desséchées et les papillons qu'il lui avait donnés autrefois. Elle avait mis en outre sous verre un morceau de cristal de Madegascar, un fragment de basalte de la montagne du Pouce (celle où Paul allait tous les soirs épier à l'horizon maritime la voile qui devait lui ramener Virginie le lendemain matin), et un guépier en forme de rose qui commençait à tomber en poussière. Une grosse larme coula sur la joue basanée de notre Malgache. L'amour s'y noya, l'amitié survécut calme et purifiée.

Maintenant le Malgache, réduit à l'état de momie, mais plus vert et plus actif que jamais, coule des jours purs au fond de sa pépinière. Il a été juge de paix pendant quelque temps; mais bientôt dégoûté, comme il dit, des grandeurs et des soucis qu'elles traînent à leur suite, il a donné sa démission, et ne veut plus recevoir de lettres que celles qui sont adressées à *M. ***, pépiniériste.* Comme il a beaucoup travaillé dans sa retraite, il a beaucoup appris, et c'est aujourd'hui un des hommes les plus savans de France; mais personne ne s'en doute, pas même lui. Un peu de mélancolie vient bien parfois obscurcir sa brillante gaîté, surtout lorsqu'il gèle en avril pendant que les abricotiers sont en fleur; et puis, le Malgache a une grande qualité et un grand malheur: il est ce que les marchands de porcs appellent *cerveau brûlé*; cela veut dire qu'il a l'ame républicaine, qu'il ne trouve pas la société juste et généreuse, et qu'il souffre de ne pouvoir y donner de l'air, du soleil et du pain à tous ceux qui en manquent. — Il se console au milieu d'un petit nombre d'ames sympathiques qui souffrent et prient avec lui; mais quand il rentre dans sa solitude, il s'attriste profondément, et il m'écrit: « O mon Dieu! serions-nous des utopistes, et faudra-t-il mourir en laissant le monde comme il est, sans espoir qu'après nous il s'améliore? N'importe, allons toujours, parlons et agissons, comme si nous avions l'espérance; n'est-ce pas, *vieux?*

Il prend alors sa blouse et sa bêche pour chasser le découragement, et quand il a travaillé tout le jour, il est calme, et humblement philosophe, le soir. Il m'écrit alors avec l'encre de la joie et du contentement. Ce qu'il appelle ainsi, c'est le jus du raisin d'Amérique qu'il exprime dans un coquillage et qui produit

une belle teinture rouge, malheureusement sujette à pâlir, comme toutes les joies possibles. Voici son dernier billet.

« J'ai remarqué sur moi-même que le meilleur traitement pour les maladies morales, c'est l'exercice du corps. Ah! que j'ai brouetté d'ennuis! mes terrasses en sont farcies. Je ne prétends pas faire de toi un terrassier, mais assortir seulement tes occupations à tes forces. — Je viens de terminer mon nouveau cabinet de travail; c'est encore une sorte d'ajoupa que j'ai construit avec des troncs d'arbres recouverts de balais. Une feuille de zinc longue de six pieds me permet d'y braver les averses. Ce charmant édifice s'élève dans une petite île où j'ai transporté mes platebandes de fleurs et mes carrés de légumes. Le tout est ceint par les fossés de ma pépinière dont les arbres sont aujourd'hui d'une vigueur et d'une beauté ravissantes. Sauf quelques accès de misantropie, c'est là que je coule des heures assez paisibles. Je regrette peu le temps passé, j'en ai mal usé, mais je crois aussi que je ne pouvais mieux faire. C'était la condition de ma nature. Je ne suis point affligé de vieillir; chaque âge a ses jouissances, je n'en désire plus que de tranquilles. Ton amitié avant tout : bonsoir. »

Outre les sympathies qui nous unissent, lui et moi, et dont la principale est cet amour à la fois immense et minutieux de la nature qui nous rend tous deux rabâcheurs et insupportables (excepté l'un pour l'autre), nous avons une commune infirmité de caractère qui fait que nous nous trouvons souvent tête à tête au milieu de nos amis. Je ne sais comment l'appeler; c'est comme une timidité naturelle, spéciale à un certain genre d'expansion, comme une mauvaise honte qui nous fait craindre de dire tout haut ce que nous ressentons le plus vivement; c'est une impossibilité absolue de nous manifester par des paroles, là où nous voudrions et devrions savoir le faire.

C'est enfin tout le contraire de la qualité que tu possèdes éminemment et qui constitue ta puissance sur les hommes, l'éloquence de la conviction. Lui qui étincelle d'esprit à tous autres égards, et moi qui ai la langue assez déliée, comme tu l'as vu, quand le dépit et l'indignation s'en mêlent, nous sommes tous deux bêtes à faire plaisir, quand nous devrions nous élever au-dessus de nous-mêmes. Nos camarades en concluent que nous sommes usés,

lui par habitude de railler, moi par celle de douter. Pour lui, je te réponds que son cœur est encore fervent, jeune et brave comme à vingt ans. C'est l'homme qui a le plus laborieusement travaillé à s'assurer un bien-être modeste, fait à sa guise, et c'est pourtant celui qui fait le moins cas de la vie. Il me disait l'autre jour : *J'irais et j'irai !* — Je ne suis pas sensuel ; que m'importe de dormir sur une natte, sur un pavé ou dans trois planches?

Quant à moi, peut-être.... je ne sais. Tu as cru surprendre un grand secret en moi, l'autre jour, pendant que tu lisais ce récit de la mort de tes frères. J'ai été mal à l'aise tout le temps du dîner, parce que mon silence et ma pétrification, à côté de l'enthousiasme du Gaulois, me faisaient rougir devant toi. — Mais cette larme que tu as aperçue et dont tu tires un si grand indice de chaleur intérieure, sache bien que ce n'est pas autre chose qu'une amère et profonde jalousie que j'ai raison de bien cacher, et qui, dans cet instant-là, me fit véhémentement détester mon sort, mon inaction présente, mon impuissance et ma vie passée à ne rien faire. Tu peux les aimer et pleurer de tendresse sur ces hommes-là, Everard, tu es l'un d'eux ; moi, je suis un poète, c'est-à-dire une femmelette. Dans une révolution, tu auras pour but la liberté du genre humain ; moi, je n'en aurai pas d'autre que de me faire tuer, afin d'en finir avec moi-même, et d'avoir, pour la première fois de ma vie, servi à quelque chose, ne fût-ce qu'à élever une barricade de la hauteur d'un cadavre.

Bah ! qu'est-ce que je dis là ? Ne crois pas que je sois triste et que je me soucie de la gloire plus que d'un de mes cheveux. Tu sais ce que je t'ai dit. J'ai trop vécu; je n'ai rien fait de bon. Quelqu'un veut-il de ma vie présente et future, pourvu qu'on la mette au service d'une idée, et non d'une passion, au service de la vérité, et non à celui d'un homme, je consens à recevoir des lois. Mais, hélas ! je vous en avertis, je ne suis propre, par mon organisation, qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûr de rien. Je ne puis obéir qu'en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui me dissuade; je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son maître partir avec le navire et qui se jette à la nage pour le suivre, jusqu'à ce qu'il

meure de fatigue. La mer est grande, ô mes amis! et je suis faible. Je ne suis bon qu'à faire un soldat, et je n'ai pas cinq pieds de haut.

N'importe! à vous le pygmée. Je suis à vous, parce que je vous aime et vous estime. La vérité n'est pas chez les hommes; le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Mais, autant que l'homme peut dérober à la Divinité le rayon lumineux qui éclaire le monde d'en haut, vous l'avez dérobé, enfans de Prométhée, amans de la sauvage Vérité et de l'inflexible Justice. Allons! quelle que soit la nuance de votre bannière, pourvu que vos phalanges soient toujours sur la route de l'avenir républicain; au nom de Jésus, qui n'a plus sur la terre qu'un véritable apôtre; au nom de Washington et de Franklin qui n'ont pu faire assez, et qui nous ont laissé une tâche à accomplir; au nom de Saint-Simon, dont les fils vont d'emblée au sublime et terrible but du partage des biens (Dieu les protége!...); pourvu que ce qui est bon se fasse, et que ceux qui croient le prouvent. Je ne suis qu'un pauvre enfant de troupe, emmenez-moi.

26 avril.

Veux-tu bien me dire à qui tu en as, avec tes déclamations contre les artistes? Crie contre eux tant que tu voudras, mais respecte l'art. O Vandale! j'aime beaucoup ce farouche sectaire qui voudrait mettre une robe de bure et des sabots à Taglioni, et employer les mains de Listz à tourner une meule de pressoir, et qui pourtant se couche par terre en pleurant, quand le moindre bengali gazouille, et qui fait une émeute au théâtre pour empêcher Otello de tuer la Malibran! Le citoyen austère veut supprimer les artistes comme des superfétations sociales qui concentrent trop de sève; mais monsieur aime la musique vocale et il fera grace aux chanteurs. Les peintres trouveront bien, j'espère, une de vos bonnes têtes qui comprendra la peinture et qui ne fera pas murer les fenêtres des ateliers. Et quant aux poètes, ils sont vos cousins, et vous ne dédaignez pas les formes de leur langage et le mécanisme de leurs périodes, quand vous voulez faire de l'effet sur les badauds. Vous irez apprendre chez eux la métaphore et

la manière de s'en servir. D'ailleurs, le génie du poète est une substance si élastique et si maniable! c'est comme cette feuille de papier blanc, avec laquelle le moindre saltimbanque fait alternativement un bonnet, un coq, un bateau, une fraise, un éventail, un plat à barbe, et dix-huit autres objets différens, à la grande satisfaction des spectateurs. Aucun triomphateur n'a manqué de bardes. La louange est une profession comme une autre, et quand les poètes diront ce que vous voudrez, vous leur laisserez dire ce qu'ils voudront; car ce qu'ils veulent, c'est de chanter et de se faire entendre.

O vieux Dante! ce n'est pourtant pas ta muse au timbre d'airain que l'on eût pu décider à se parjurer!

Mais dis-moi pourquoi vous en voulez tant aux artistes. L'autre jour, tu leur imputais tout le mal social, tu les appelais *dissolvans*, tu les accusais de désorganiser les courages, de corrompre les mœurs, d'affaiblir tous les ressorts de la volonté. Ta déclamation est restée incomplète et ton accusation très vague, parce que je n'ai pu résister à la sotte envie de disputer avec toi. J'aurais mieux fait de t'écouter: tu m'aurais donné sans doute quelque raison plus sérieuse, car c'est la seule chose avancée par toi qui ne m'ait pas fait réfléchir depuis, quelque antipathique qu'elle me pût être.

Est-ce de l'*art* lui-même que tu veux faire le procès? Il se moque bien de toi, et de vous tous, et de tous les systèmes possibles! Tâchez d'éteindre un rayon du soleil. Mais ce n'est pas cela. Si je te répondais, je n'aurais à te dire que des choses aussi neuves que celles-ci: Les fleurs sentent bon; il fait chaud en été; les oiseaux ont des plumes; les ânes ont les oreilles beaucoup plus longues que celles des chevaux, etc., etc.

Si ce n'est pas l'art que tu veux tuer, ce ne sont pas non plus les artistes; car tant qu'on croira à Jésus sur la terre, il y aura des prêtres, et nul pouvoir humain ne pourra empêcher un homme de faire, dans son cœur, vœu d'humilité, de chasteté et de miséricorde. Il paraît qu'il y a ici un mécontentement accidentel et particulier des enfans de la jeune Rome contre ceux de la vieille Babylone. Que s'est-il passé? Moi, je ne sais rien. L'autre jour, un des vôtres, c'est-à-dire un des nôtres, un républicain, dé-

clara presque sérieusement que je méritais la mort. Le diable m'emporte si je comprends ce que cela veut dire. Néanmoins, j'en suis tout ravi et tout glorieux, comme je dois l'être; et je ne manque pas, depuis ce jour-là, de dire à tous mes amis, en confidence, que je suis un personnage littéraire et politique fort important, donnant ombrage à ceux de mon propre parti, à cause de ma grande supériorité sociale et intellectuelle. Je vois bien que cela les étonne un peu, mais ils sont si bons qu'ils consentent à partager ma joie. Le Malgache m'a demandé ma protection, afin d'avoir l'honneur d'être pendu à ma droite, et Planet à ma gauche. Nous ne pouvons manquer d'échanger, dans cette situation, les plus charmans jeux de mots et les plus délicieuses facéties. Mais en attendant, je ne veux pas qu'on en plaisante, et je prétends que mes amis disent de moi: — Ce garçon-là a trop d'esprit, il ne vivra pas.

Voyons, pourtant, examinons l'affaire de mes confrères les artistes; car pour moi, je n'ai garde de me défendre. J'aurais trop peur d'être acquitté comme le plus innocent des hommes, et de ne pas avoir les honneurs du martyre pour mes idées. — Un instant! tu me feras le plaisir de formuler un peu lesdites idées après mon trépas, car jusqu'ici je t'avoue, en secret, qu'il n'y a pas l'ombre d'une idée dans ma tête et dans mes livres. Le devoir de ton amitié est d'apprendre aux gens qui, par hasard, auraient lu les livres susdits, ce qu'ils prouvent et ce qu'ils ne prouvent pas. Il ne serait peut-être pas inutile non plus de me l'apprendre à moi-même, afin que je pusse démontrer à mes juges, par mes réponses, combien mon intelligence a de profondeur, de perversité, et combien il est urgent d'éteindre une si terrible comète, capable d'embraser la terre.

Ceci posé (et ne va pas me contredire ni t'aviser de plaider pour mon innocence; le bon Dieu bénisse les obligeans! je les remercie fort de leur bonne volonté, et les prie de vouloir bien me laisser être pendu en repos), parlons des autres. Qu'ont-ils fait, les pauvres innocens? Sont-ils capables de causer la mort d'une mouche? Il n'y a que Byron et moi, sachez-le bien.....

Mais je t'ennuie avec mon incorrigible et plate facétieuseté. Donne-moi un coup de poing, et me voilà redevenu sérieux.

Je suis prêt à te confesser que nous sommes tous de grands sophistes. Le sophisme a tout envahi. Il s'est glissé jusque dans les jambes de l'Opéra, et Berlioz l'a mis en symphonie fantastique. Malheureusement pour la cause de l'antique sagesse, quand tu entendras la marche funèbre de Berlioz, il y aura un certain ébranlement nerveux dans ta petite organisation de lion de Numidie, et tu te mettras peut-être bien à rugir, comme à la mort de Desdemona, ce qui sera fort désagréable pour moi, ton compagnon, qui me pique de montrer une jolie cravate et un maintien grave et doux au Conservatoire. Le moins qui t'arrivera sera de confesser que cette musique-là est un peu meilleure que celle qu'on nous donnait à Sparte, du temps que nous servions sous Lycurgue, et tu penseras qu'Apollon, mécontent de nous voir sacrifier exclusivement à Pallas, nous a joué le mauvais tour de donner quelques leçons à ce *Babylonien*, afin qu'il égarât nos esprits en exerçant sur nous un pouvoir magique et funeste.

Tu vas me demander si c'est là parler un langage sérieux.... Je parle sérieusement. Berlioz est un grand compositeur, un homme de génie, un véritable artiste; et puisqu'il me tombe sous la main, je ne suis pas fâché de te dire ce que c'est qu'un véritable artiste, car je vois bien que tu ne t'en doutes pas. Tu m'as nommé l'autre jour de prétendus artistes que tu accablais de ta colère, un corroyeur, un marchand de peaux de lapin, un pair de France, un apothicaire. Tu m'en as nommé d'autres, célèbres, dis-tu, et dont je n'ai jamais entendu parler. Je vois bien que tu prends des vessies pour des lanternes, des épiciers pour des artistes, et nos mansardes pour des satrapies.

Berlioz est un artiste; il est très pauvre, très brave et très fier. Peut-être bien a-t-il la scélératesse de penser en secret que tous les peuples de l'univers ne valent pas une gamme chromatique placée à propos, comme moi j'ai l'insolence de préférer une jacinthe blanche à la couronne de France. Mais sois sûr que l'on peut avoir ces folies dans le cerveau, et ne pas être l'ennemi du genre humain. Tu es pour les lois somptuaires, Berlioz est pour les triples-croches : je suis pour les liliacées; chacun son goût. Quand il faudra bâtir la cité nouvelle de l'intelligence, sois sûr que chacun y viendra selon ses forces : Berlioz avec une pioche,

moi avec un cure-dent, et les autres avec leurs bras et leur volonté. Mais notre jeune Jérusalem aura ses jours de paix et de bonheur, je suppose, et il sera permis aux uns de retourner à leurs pianos, aux autres de bêcher leurs platebandes, à chacun de s'amuser innocemment selon son goût et ses facultés. Que fais-tu, dis-moi, quand tu contemples la grande constellation du ciel, à minuit, en divaguant avec nous et en parlant de l'inconnu et de l'infini? Si j'allais t'interrompre au moment où tu nous dis des paroles sublimes pour te dire cette parole bête et brutale : A quoi cela sert-il? pourquoi se creuser et s'user le cerveau à des conjectures? cela donne-t-il du pain et des souliers aux hommes? tu me répondrais : Cela donne des émotions saintes et un mystique enthousiasme à ceux qui travaillent, à la sueur de leur front, pour les hommes; cela leur apprend à espérer, à rêver à la Divinité, à prendre courage, et à s'élever au-dessus des dégoûts et des misères de la condition humaine par la pensée d'un avenir, chimérique peut-être, mais fortifiant et sublime. — Qui t'a fait ce que tu es, Everard? C'est cette fantaisie de rêver le soir. Qui t'a donné le courage de vivre jusqu'ici dans le travail et dans la douleur? C'est l'enthousiasme. Et c'est toi, le plus candide et le plus adorablement rustique des hommes de génie, qui veux faire la guerre aux lévites de ton Dieu? Saül, tu veux tuer David, parce qu'il joue trop bien de la harpe et que tu deviens insensé en l'écoutant.

A genoux, Sicambre, à genoux! nous t'y mettrons bien. Hélas! je dis *nous?* je pense à mon procès, et je me persuade que je suis déjà jugé et condamné comme artiste! — Ils t'y mettront bien, eux, les artistes véritables. Si tu savais ce que c'est que ces gens-là, quand ils observent leur évangile et qu'ils respectent la sainteté de leur apostolat! Il en est peu de ceux-là, il est vrai, et je n'en suis pas, je l'avoue à ma honte! Lancé dans une destinée fatale; n'ayant ni cupidité, ni besoins extravagans, mais en butte à des revers imprévus, chargé d'existences chères et précieuses dont j'étais l'unique soutien, je n'ai pas été artiste, quoique j'aie eu toutes les fatigues, toute l'ardeur, tout le zèle et toutes les souffrances attachées à cette profession sainte; la vraie gloire n'a pas couronné mes peines, parce que je n'ai pas toujours mis ma conscience en face de mon inspiration. Pressé,

forcé de gagner de l'or, j'ai pressé mon imagination de produire, sans m'inquiéter du concours de ma raison; j'ai violé ma muse, quand elle ne voulait pas céder; elle s'en est vengée par de froides caresses et de sombres révélations. Au lieu de venir à moi souriante et couronnée, elle y est venue pâle, amère, indignée. Elle ne m'a dicté que des pages tristes et bilieuses, et s'est plu à glacer de doute et de désespoir tous les mouvemens généreux de mon ame. C'est le manque de pain qui m'a rendu malade et spleenétique; c'est la douleur d'être forcé à me suicider intellectuellement qui m'a rendu âcre et sceptique. —Je t'ai raconté là-bas, dans la soirée, l'analyse d'un beau drame sur le poète Chatterton, représenté dernièrement au Théâtre-Français. Les marchands de drap et les journalistes, non moins froids, ont, pour la plupart, trouvé fort mauvais qu'un poète fît quelque cas de sa condition, et qu'il se plaignît avec amertume d'être forcé par la misère à y déroger. Pour moi, j'ai versé des larmes abondantes en assistant à cette lutte de l'esprit indépendant avec la nécessité fatale, qui me rappelait tant de tortures et de sacrifices. L'orgueil est aussi chatouilleux et irritable que le génie. En faisant de mon mieux, je n'aurais peut-être jamais rien fait de passable, mais à l'heure où l'artiste s'assied devant sa table pour travailler, il croit en lui-même, sans quoi il ne s'y mettrait pas; et alors, qu'il soit grand, médiocre ou nul, il s'efforce et il espère; mais si les heures sont comptées, si un créancier attend à la porte, si un enfant qui s'est endormi sans souper le rappelle au sentiment de sa misère et à la nécessité d'avoir fini avant le jour, je t'assure que, si petit que soit son talent, il a un grand sacrifice à faire et une grande humiliation à subir vis-à-vis de lui-même; il regarde les autres travailler lentement, avec réflexion, avec amour; il les voit relire attentivement leurs pages, les corriger, les polir minutieusement, y semer après coup mille pierres précieuses, en ôter le moindre grain de poussière, et les conserver afin de les revoir encore et de surpasser la perfection même. Quant à lui, malheureux, il a fait, à grands coups de bêche et de truelle, un ouvrage grossier, informe, énergique quelquefois, mais toujours incomplet, hâté

et fiévreux; l'encre n'a pas séché sur le papier qu'il faut livrer le manuscrit sans le revoir, sans y corriger une faute!

. . . . . Ces misères te font sourire et te semblent puériles. Cependant si tu avoues que l'homme, même en face des plus grandes choses, n'est mu que par l'amour de soi, tu avoueras aussi qu'en face des plus petites, l'homme souffre en faisant abnégation de cet amour-là. Et puis, il y a quelque chose de vraiment noble et saint, dans ce dévouement de l'artiste à son art, qui consiste à *bien faire* au prix de sa fortune, de sa gloire et de sa vie. La conviction, c'est toujours une vertu, *fortitudo!* c'est ton mot favori, je crois; l'artisan expédie sa besogne pour augmenter ses profits. L'artiste pâlit dix ans, au fond d'un grenier, sur une œuvre qui aurait fait sa fortune, mais qu'il ne livrera pas, tant qu'elle ne sera pas terminée selon sa conscience. Qu'importe à M. Ingres d'être riche ou célèbre? il n'y a pour lui qu'un suffrage dans le monde, celui de Raphaël dont l'ombre est toujours debout derrière lui. O saint homme! Et Urhan qui joue la musique de Beethoven avec des yeux baignés de larmes; et Béranger qui veut vieillir oublié dans sa mansarde, parce qu'il s'imagine que l'âge a affaibli sa verve, et qu'il craint de gâter son trophée en y ajoutant un laurier moins vert et moins vigoureux que les autres; et Baillot qui consent à laisser tout l'éclat de la popularité à Paganini, plutôt que d'ajouter, de son fait, un petit ornement d'invention nouvelle aux vieux thèmes sacrés de Sébastien Bach; et Delacroix, le mélancolique et consciencieux disciple de Rubens! — Et vous autres, hommes de bruit et de puissance, quand vous a-t-on vus vous éclipser derrière un plus habile ou plus ambitieux que vous par amour pour la sainte vérité? Quelques-uns de vous, je le sais, ont aimé l'humanité et la justice en *artistes*. C'est le plus bel éloge qu'on puisse leur donner.

Je pourrais te citer d'autres artistes vivans qui ont droit au respect de tout être intelligent; mais ce serait désigner par le silence ceux qui procèdent autrement et qui poursuivent le bruit et l'argent à tout prix, aveugles Babyloniens! Tu m'accuserais de camaraderie ou de rivalité, et en vain je te répondrais que je ne connais particulièrement presque aucun de ceux que je viens de te

nommer et aucun de ceux que je ne te nomme pas. J'ai vécu toujours seul au milieu du monde, amoureux, voyageur, ou serf littéraire; j'ai vu de loin rayonner ces gloires si pures, et je me suis prosterné; je n'ai pas eu le temps d'en profiter ni d'en être jaloux, car je n'ai jamais eu le temps de regarder ma profession comme quelque chose de mieux qu'un métier; pourtant je n'étais pas né pauvre, je ne suis pas naturellement sybarite, et j'aurais pu vivre et travailler en paix. Ceux à qui j'ai dévoué ma vie, consacré mes veilles, sacrifié ma jeunesse, et peut-être tout mon avenir de gloire, m'en sauront-ils jamais gré? — Non sans doute, et peu importe.

29 avril.

Tu dis que je suis un imbécile; soit. Tes lettres, il est temps de te l'avouer, font sur moi un effet magique. Elles me rendent sérieux. Quel miracle est cela? J'ai beau lutter, je ne puis parler de toi légèrement, comme je fais de tous, et ils ont trouvé ici un moyen de me faire taire quand je les blesse par mes plaisanteries. Ils me parlent de toi, ils me répètent les paroles qu'ils t'ont entendu me dire, ils me racontent (comme si je l'avais oubliée) cette dernière nuit passée à nous reconduire alternativement à nos demeures respectives jusqu'à neuf fois, cette station au pied de l'église où nous avons parlé des morts, et ce silence où nous sommes tombés au haut de l'escalier du palais, sous ce réverbère si pâle, au-dessus de cette place muette et déserte, où tu venais d'évoquer un si fantastique tableau. J'ai regretté, dans ce moment-là, en te regardant, de n'être pas susceptible d'avoir peur d'un être vivant, car tu m'aurais causé une de ces vives émotions de terreur qui ne sont pas sans plaisir et qu'on a dans les rêves. Je me souviendrai long-temps de tes paroles en descendant ce grand escalier gothique au clair de la lune. « Toi, me disais-tu, je t'aime comme Jésus aima Jean, son plus jeune et son plus romanesque disciple, et pourtant, si jamais ce pouvait être un devoir pour moi de te tuer, je t'arracherais de mes entrailles et je t'étranglerais de mes mains. » — Ma foi, mon cher maître, je vou-

drais être quelque chose de mieux qu'un pauvre hanneton, afin de voir si vraiment tu aurais ce courage et cette vertu-là. Mais bah! tu ne l'aurais pas, charlatan que tu es! — Qui sait, pourtant! toi qui ne ris jamais! peut-être. — Ce serait beau, et je donnerais ma tête de bon cœur pour le plaisir d'avoir vu dans ma vie un seul vrai Romain.

Il y a, ma parole d'honneur, des momens où je m'imagine que j'ai trouvé la vertu réfugiée et cachée en vous comme au temps où les hommes la forcèrent d'aller se fortifier dans des cavernes de rochers sauvages et inexpugnables. — Mais si vous n'étiez que des fanatiques! — Bah! c'est toujours cela: n'est pas fanatique qui veut, surtout par le temps qui court, et je serais un peu plus fier de moi que je n'ai sujet de l'être, si j'étais seulement un peu fou à votre manière. — Nous autres, qui rions toujours, nous ressemblons parfois à ces idiots qui rient en voyant les gens sensés se conduire naturellement. L'autre jour, un paysan de mes amis (j'espère que je parle en style républicain) entra dans mon cabinet, et me voyant très occupé à écrire, il se mit à hausser les épaules d'un air de pitié. Il se pencha sur moi, en regardant ce que je faisais, à peu près comme s'il eût payé pour voir les tours du singe à la foire. Il prit ensuite un livre sur ma table: c'était, Dieu me pardonne! un volume du divin Platon, et il l'ouvrit à l'envers, en tournant les feuillets d'un air attentif, puis le replaça sur la table en me disant du ton d'un profond mépris: C'est donc à ces fadaises-là, mon petit monsieur, que vous passez le temps, fêtes et dimanches? y a de drôles de gens dans la vie de ce monde! — Et il hocha la tête, en éclatant de rire, si bien que j'eus besoin de toute ma philantropie démocratique pour ne pas le pousser par les épaules à la porte.

Je me suis calmé pourtant en songeant que j'étais cent fois le jour dans le cas de ce paysan, vis-à-vis de toi et des tiens, et je me suis émerveillé de la patience avec laquelle vous supportiez l'impudente et stupide raillerie des fainéans comme nous qui ne sont bons à autre chose qu'à critiquer ce qu'ils ne comprennent pas et ce qu'ils ne sauraient faire. Mais je dirai comme Planet: — Envoyez-moi donc *promener!* — Qu'est-ce que vous faites de moi

au milieu de vous, vieux chrétiens? Dieu me punisse, si vous n'êtes pas des anges, car rien ne vous rebute, rien ne vous ébranle. Vous venez à nous avec tendresse, et te voilà m'appelant ton jeune frère et ton cher enfant, moi un polisson qu'il faudrait renvoyer à sa pipe et à ses romans. O prosélytisme! fasse des distinctions qui voudra; peu m'importe le nom qu'on te donnera, pourvu que je voie émaner de toi des leçons de vertu et des actes de charité.

Il faut pourtant que je te conte mes peines, ô mon pauvre prophète méconnu! On essaie de mettre tes enfans en méfiance contre toi. L'esprit de parti n'a pas de scrupule. On nous dit que vous êtes des glorieux, des ambitieux, des brouillons, des halbrenés; enfin qu'il faut te mettre, et nous tous qui t'aimons, avec toi, aux Petites-Maisons.

Tout cela ne serait que risible, si des hommes d'esprit et de cœur ne s'en mêlaient pas aussi sur la foi d'autrui, ou ne montraient tout au moins, par leur silence devant nous, qu'ils se méfient de nous et de toi. Cela n'attriste pas ces bons champions qui sont habitués à l'orage, mais moi qui reviens de Babylone où j'ai dormi cinq ans dans l'ivresse, et qui tombe, en me frottant les yeux, au beau milieu de notre jeune Sion, je suis tout contristé et tout abattu de voir le rempart d'airain que l'indifférence ou l'antipathie des gentils a placé autour de nous. Sortirons-nous jamais de là, mon maître? Je vois bien que nous essayons de temps en temps de braves et vaillantes sorties. Mais les meilleurs d'entre nos frères y succombent, et quand nous rentrons sous nos tentes, les clameurs, les malédictions et les huées des vainqueurs, viennent y troubler nos prières. — Ce qui me fâche le plus, moi, ce sont les huées. Je les connais, ces diables de gentils, pour avoir été en captivité chez eux. Je sais comme ils sont malins et quelles flèches acérées leur ironie décoche contre nous. — Songe bien que je ne suis pas un serviteur bien éprouvé, moi; j'entends déjà leurs lardons m'assaillir, pour la singulière figure que je fais en habit de soldat de la république; je t'en prie, mon cher maître, laisse-moi m'en aller à Stamboul. J'ai affaire par là. Il faut que je passe par Genève, que

j'achète un âne pour traverser les montagnes avec mon bagage, que je remonte la forêt Noire pour chercher une plante que le Malgache veut que je lui rapporte. J'ai à Corfou un ami islamite qui m'a invité à prendre le sorbet dans son jardin. Duteil m'a donné commission de lui acheter une pipe à Alexandrie, et sa femme m'a prié de pousser jusqu'à Alep afin de lui rapporter un schall et un éventail. Tu vois que je ne puis tarder, que j'ai des occupations et des devoirs indispensables. — Écoute : si vous proclamez la république pendant mon absence, prenez tout ce qu'il y a chez moi, ne vous gênez pas. J'ai des terres, donnez-les à ceux qui n'en ont pas; j'ai un jardin, faites-y paître vos chevaux; j'ai une maison, faites-en un hospice pour vos blessés; j'ai du vin, buvez-le; j'ai du tabac, fumez-le; j'ai mes œuvres imprimées, bourrez-en vos fusils. Il n'y a dans tout mon patrimoine que deux choses dont la perte me serait amère : le portrait de ma vieille grand'mère, et six pieds carrés de terre plantée de cyprès et de rosiers. C'est là qu'elle dort avec mon père. Je mets cette tombe et ce tableau sous la protection de la république, et je demande qu'à mon retour on m'accorde une indemnité des pertes que j'aurai faites, savoir : une pipe, une plume et de l'encre, moyennant quoi je gagnerai ma vie aussi joyeusement que jamais, et passerai le reste de mes jours à écrire que vous avez bien fait.

Si je ne reviens pas, voici mon testament. Je lègue mon fils à mes amis, ma fille à leurs femmes et à leurs sœurs, le tombeau et le tableau, héritage de mes enfans, à toi, chef de notre république aquitaine, pour en être le gardien temporaire; mes livres, minéraux, herbiers, papillons au Malgache; toutes mes pipes à Rollina; mes dettes, s'il s'en trouve, à Fleury, afin de le rendre laborieux; ma bénédiction et mon dernier calembour à ceux qui m'ont rendu malheureux, pour qu'ils s'en consolent et m'oublient.

Je te nomme mon exécuteur testamentaire; adieu donc, et je pars.

Adieu, ô mes enfans! j'ai été jusqu'ici plus enfant que vous, je m'en vais seul et loin, en pélerinage, pour tâcher de vieillir vite et de réparer le temps perdu. Adieu, mes amis, mes frères bien

aimés, parlez quelquefois autour de l'âtre de celui qui vous doit les plus beaux jours et les plus chers souvenirs de sa vie; et toi, maître, adieu! sois béni pour m'avoir forcé de regarder sans rire la face d'un grand enthousiaste, et de plier le genou devant lui en m'en allant.

O verte Bohême! patrie fantastique des ames sans ambition et sans entraves, je vais donc te revoir! J'ai erré souvent dans tes montagnes et voltigé sur la cime de tes sapins; je m'en souviens fort bien, quoique je ne fusse pas encore né parmi les hommes, et mon malheur est venu de n'avoir pu t'oublier en vivant ici.

GEORGE SAND.

LA

NUIT DE MAI.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth, et me donne un baiser;
La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore.
Le printemps naît ce soir; les vents vont s'embraser;
Et la bergeronnette, en attendant l'aurore,
Aux premiers buissons verts commence à se poser.
Poète, prends ton luth, et me donne un baiser.

LE POÈTE.

Comme il fait noir dans la vallée!
J'ai cru qu'une forme voilée
Flottait là bas sur la forêt.
Elle sortait de la prairie;
Son pied rasait l'herbe fleurie;
C'est une étrange rêverie;
Elle s'efface et disparaît.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; la nuit, sur la pelouse,
Balance le zéphir dans son voile odorant.
La rose, vierge encor, se referme jalouse
Sur le frelon nacré qu'elle enivre en mourant.
Écoute! tout se tait; songe à la bien-aimée.
Ce soir, sous les tilleuls, à la sombre ramée
Le rayon du couchant laisse un adieu plus doux.
Ce soir, tout va fleurir; l'immortelle nature
Se remplit de parfums, d'amour et de murmure,
Comme le lit joyeux de deux jeunes époux.

LE POÈTE.

Pourquoi mon cœur bat-il si vîte?
Qu'ai-je donc en moi qui s'agite,
Dont je me sens épouvanté?
Ne frappe-t-on pas à ma porte?
Pourquoi ma lampe à demi morte
M'éblouit-elle de clarté?
Dieu puissant! tout mon corps frissonne.
Qui vient? qui m'appelle? — Personne.
Je suis seul; c'est l'heure qui sonne;
O solitude! O pauvreté!

LA MUSE.

Poète, prends ton luth; le vin de la jeunesse
Fermente cette nuit dans les veines de Dieu.
Mon sein est inquiet; la volupté l'oppresse,
Et les vents altérés m'ont mis la lèvre en feu.
O paresseux enfant, regarde, je suis belle.
Notre premier baiser, ne t'en souviens-tu pas,
Quand je te vis si pâle au toucher de mon aîle,
Et que, les yeux en pleurs, tu tombas dans mes bras?
Ah! je t'ai consolé d'une amère souffrance!
Hélas! bien jeune encor, tu te mourais d'amour.

Console-moi ce soir, je me meurs d'espérance;
J'ai besoin de prier pour vivre jusqu'au jour.

LE POÈTE.

Est-ce toi dont la voix m'appelle,
O ma pauvre Muse, est-ce toi?
O ma fleur! ô mon immortelle!
Seul être pudique et fidèle
Où vive encor l'amour de moi!
Oui, te voilà, c'est toi, ma blonde,
C'est toi, ma maîtresse et ma sœur!
Et je sens dans la nuit profonde,
De ta robe d'or qui m'inonde,
Les rayons glisser dans mon cœur.

LA MUSE.

Poète, prends ton luth, c'est moi, ton immortelle,
Qui t'ai vu cette nuit triste et silencieux;
Et qui, comme un oiseau que sa couvée appelle,
Pour pleurer avec toi, descends du haut des cieux.
Viens, tu souffres, ami. Quelque ennui solitaire
Te ronge; quelque chose a gémi dans ton cœur;
Quelque amour t'est venu, comme on en voit sur terre,
Une ombre de plaisir, un semblant de bonheur.
Viens! chantons devant Dieu; chantons dans tes pensées,
Dans tes plaisirs perdus, dans tes peines passées,
Partons, dans un baiser, pour un monde inconnu.
Eveillons au hasard les échos de ta vie,
Parlons-nous de bonheur, de gloire, et de folie,
Et que ce soit un rêve, et le premier venu.
Inventons quelque part des lieux où l'on oublie;
Partons, nous sommes seuls; l'univers est à nous.
Voilà la verte Écosse, et la brune Italie,
Et la Grèce, ma mère, où le miel est si doux;
Argos, et Ptéléon, ville des hécatombes,
Et Messa la divine, agréable aux colombes;
Et le front chevelu du Pélion changeant;

Et le bleu Titarèse, et le golfe d'argent
Qui montre dans ses eaux où le cigne se mire
La blanche Oloossone à la blanche Camyre.
Dis-moi, quel songe d'or nos chants vont-ils bercer?
D'où vont venir les pleurs que nous allons verser?
Ce matin, quand le jour a frappé ta paupière,
Quel séraphin pensif, courbé sur ton chevet,
Secouait des lilas dans sa robe légère,
Et te contait tout bas les amours qu'il rêvait?
Chanterons-nous l'espoir, la tristesse ou la joie?
Tremperons-nous de sang les bataillons d'acier?
Suspendrons-nous l'amant sur l'échelle de soie?
Jetterons-nous au vent l'écume du coursier?
Dirons-nous quelle main, dans les lampes sans nombre
De la maison céleste, allume nuit et jour
L'huile sainte de vie et d'éternel amour?
Crierons-nous à Tarquin : « Il est temps, voici l'ombre? »
Descendrons-nous cueillir la perle au fond des mers?
Mènerons-nous la chèvre aux ébéniers amers?
Montrerons-nous le ciel à la Mélancolie?
Suivrons-nous le chasseur sur les monts escarpés?
La biche le regarde; elle pleure et supplie,
Sa bruyère l'attend; ses faons sont nouveau-nés;
Il se baisse, il l'égorge; il jette à la curée
Sur les chiens en sueur son cœur encor vivant.
Peindrons-nous une vierge, à la joue empourprée,
S'en allant à la messe, un page la suivant,
Et d'un regard distrait, à côté de sa mère,
Sur sa lèvre entr'ouverte oubliant sa prière?
Elle écoute en tremblant dans l'écho du pilier
Résonner l'éperon d'un hardi cavalier.
Dirons-nous aux héros des vieux temps de la France
De monter tout armés aux créneaux de leurs tours,
Et de ressusciter la naïve romance
Que leur gloire oubliée apprit aux troubadours?
Vêtirons-nous de blanc une molle élégie?
L'homme de Waterloo nous dira-il sa vie,

Et ce qu'il a fauché du troupeau des humains,
Avant que l'envoyé de la nuit éternelle
Vînt sur son tertre vert l'abattre d'un coup d'aile,
Et sur son cœur de fer lui croiser les deux mains?
Clouerons-nous au poteau d'une satire altière
Le nom sept fois vendu d'un pâle pamphlétaire,
Qui, poussé par la faim, du fond de son oubli,
S'en vient tout grelotant d'envie et d'impuissance,
Sur le front du génie insulter l'espérance,
Et mordre le laurier que son souffle a sali?
Prends ton luth! prends ton luth! je ne peux plus me taire.
Mon aile me soulève au souffle du printemps.
Le vent va m'emporter; je vais quitter la terre.
Une larme de toi! Dieu m'écoute; il est temps.

LE POÈTE.

S'il ne te faut, ma sœur chérie,
Qu'un baiser d'une lèvre amie,
Et qu'une larme de mes yeux,
Je te les donnerai sans peine;
De nos amours qu'il te souvienne,
Si tu remontes dans les cieux.
Je ne chante ni l'espérance,
Ni la gloire, ni le bonheur,
Hélas! pas même la souffrance.
La bouche garde le silence,
Pour écouter parler le cœur.

LA MUSE.

Crois-tu donc que je sois comme le vent d'automne,
Qui se nourrit de pleurs jusque sur un tombeau,
Et pour qui la douleur n'est qu'une goutte d'eau?
O poète! un baiser, c'est moi qui te le donne;
L'herbe que je voulais arracher de ce lieu,
C'est ton oisiveté; ta douleur est à Dieu.
Quel que soit le souci que ta jeunesse endure,
Laisse-la s'élargir cette sainte blessure,

Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du cœur;
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.
Mais pour en être atteint ne crois pas, ô poète,
Que ta voix ici bas doive rester muette.
Les plus désespérés sont les chants les plus beaux,
Et j'en sais d'immortels qui sont de purs sanglots.
Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà, croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur leurs goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lens une roche élevée,
De son aîle pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfans ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aîle au vent,
Et se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,
Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.
Poète, c'est ainsi que font les grands poètes.
Ils laissent s'égayer ceux qui vivent un temps;

Mais les festins humains qu'ils servent à leurs fêtes
Ressemblent la plupart à ceux des pélicans.
Quand ils parlent ainsi d'espérances trompées,
De tristesse et d'oubli, d'amour et de malheur,
Ce n'est pas un concert à dilater le cœur.
Leurs déclamations sont comme des épées;
Elles tracent dans l'air un cercle éblouissant;
Mais il y pend toujours quelque goutte de sang.

LE POÈTE.

O muse, spectre insatiable,
Ne m'en demande pas si long.
L'homme n'écrit rien sur le sable
A l'heure où passe l'aquilon.
J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres était sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau.
Mais j'ai souffert un dur martyre,
Et le moins que j'en pourrais dire,
Si je l'essayais sur ma lyre,
La briserait comme un roseau.

ALFRED DE MUSSET.

DE

LA DÉMOCRATIE

AMÉRICAINE.

Deux prodigieuses puissances, la démocratie européenne et la démocratie des États-Unis, entraînent le monde occidental vers des destinées inconnues. L'une est née de la conquête, l'autre est arrivée tout d'un coup, par sa formation coloniale, aux salutaires pratiques d'une liberté sans exemple dans l'histoire. Leurs points de départ et leurs moyens sont différens; leur but est semblable.

Que pouvait tenter la démocratie européenne sans entrer en lutte avec les possesseurs de son territoire? Successivement servie et opprimée par la féodalité, l'église, la monarchie, il en est résulté qu'elle a sans cesse entrepris de refaire ses lois politiques et religieuses. Dans cette œuvre où la science et le gouvernement lui manquaient, ses idées, ses sentimens et ses mœurs, ont presque toujours été en désaccord. Combien elle a imaginé d'étranges détours pour se produire! Dominée par des pouvoirs traditionnels, expérimentés et habiles, elle s'est formée à l'école de ses maîtres, s'est efforcée de les combattre avec leurs propres armes; comme eux, enthousiaste et subtile, tour à tour orthodoxe, hérétique ou philo-

sophe, aristocrate, royaliste ou républicaine, selon ses besoins : telle est encore la démocratie du vieux monde.

La démocratie américaine, placée en face du continent désert qui réclame son industrie, poursuit des gains à la fois trop nécessaires et trop faciles, pour avoir le temps ou la volonté de renouveler les institutions religieuses et politiques dont elle n'a d'ailleurs qu'à se louer. Libre dès sa naissance, aucun pouvoir aristocratique ne s'est allié à une église dominante, afin de lui susciter ces obstacles qui ont tant de fois provoqué les soulèvemens de l'Europe. Elle est donc religieuse comme elle est républicaine, par habitude, et parce que les règles établies lui suffisent.

Voyez comme les sectes les plus véhémentes du dix-septième siècle transportées sur le sol des États-Unis, se transforment facilement en régulière république! Après avoir envoyé le roi d'Angleterre à l'échafaud, le colon puritain ou anabaptiste n'est plus, dans sa nouvelle patrie, qu'un tranquille cultivateur. Il cesse d'innover en religion, pour innover méthodiquement en politique. Assurément, la place et les facilités ne lui manqueraient pas, s'il entreprenait de réaliser d'audacieuses utopies; cependant il se renferme dans les routines nécessaires à sa laborieuse existence, tandis qu'en Europe, où le resserrement des intérêts les plus opposés ne permet pas un seul progrès qui ne soit accompagné d'une violente crise, l'ardeur révolutionnaire s'échappe des plus naïves professions et de la solitude même des cloîtres, s'accroît par les contrariétés qu'elle éprouve aussi bien que par les sacrifices qu'elle exige.

La démocratie américaine est essentiellement pratique, dans ses théories comme dans l'application, parce qu'elle fait elle-même ses affaires.

La démocratie européenne est rêveuse, incertaine et révolutionnaire, parce que le gouvernement appartient à ses ennemis.

Nul n'oserait affirmer que ces deux puissances soient arrivées à leurs fins. Chacune a sa supériorité relative, les vertus et les vices de sa situation présente ou de son état de transition. De là, les vains et contradictoires jugemens de la plupart des publicistes. Ils se figurent, en les opposant l'une à l'autre, que leur caractère est immuable; ils parlent d'elles comme si leur destinée était accomplie, et l'esprit de parti ajoute ordinairement ses iniquités aux préventions naturelles qu'inspirent des institutions et des mœurs peu connues. C'est pourquoi rien n'est plus difficile qu'un bon livre sur la démocratie américaine comparée à la nôtre.

Celui de M. Alexis de Tocqueville (1) réunit au plus haut degré les con-

(1) *De la Démocratie en Amérique*, par M. Alexis de Tocqueville; 2 vol. in-8°; chez Gosselin.

naissances spéciales et la philosophie, nécessaires pour traiter un aussi vaste sujet. Notre vive admiration pour ce noble et substantiel ouvrage sera partagée, nous en avons l'assurance. Déjà les chefs les plus opposés et les plus éminens du monde politique l'ont accueilli avec les mêmes sentimens qu'il nous est doux d'exprimer. N'est-ce pas un beau privilége que de captiver de la sorte ces esprits inquiets et de les ravir jusqu'aux régions où la science recouvre quelquefois son empire?

« Dans l'Amérique, M. de Tocquevllle a vu plus que l'Amérique, c'est-à-dire une image de la démocratie, de ses penchans, de son caractère, de ses passions, afin de savoir ce que nous devons craindre ou espérer d'elle. Il a recherché les précautions établies ou négligées par les Américains, pour diriger cette puissance abandonnée presque sans contrainte à ses instincts.

L'égalité des conditions, aux États-Unis, est en effet l'immense résultat qui agit à son tour, comme cause générale, sur l'esprit public, sur les lois et les habitudes particulières des gouvernés. Or, l'auteur, reportant sa pensée vers notre hémisphère, un spectacle analogue à celui qu'offre le Nouveau-Monde lui inspire une sorte de religieuse terreur. Partout on voit les divers incidens de la vie des peuples tourner au profit d'une semblable révolution, et la démocratie s'avancer rapidement vers le pouvoir. Tous les hommes l'ont aidée de leurs efforts; ceux qui avaient en vue de concourir à ses succès, ceux qui ne songeaient pas à la servir, et ceux même qui se sont déclarés ses ennemis.

Le développement graduel de l'égalité est donc un fait providentiel : il continue à travers les siècles et s'étend à tout l'univers chrétien. Les termes de comparaison nous manquent pour savoir où ce mouvement nous entraîne, et la grandeur de ce qui est déjà fait empêche de prévoir ce qui peut se faire encore.

Il faut pourtant une science politique nouvelle à un monde tout nouveau; mais c'est à quoi l'on ne songe guère. Parmi nous, jamais les chefs de l'état, les classes les plus intelligentes et les plus morales de la nation n'ont cherché à s'emparer de cette grande révolution sociale, afin de la diriger. On semblait ignorer l'existence de la démocratie, quand elle s'est emparée à l'improviste du pouvoir; chacun alors l'a servilement adorée comme l'image de la force. Quand ensuite elle se fut affaiblie par ses propres excès, les législateurs ne songèrent qu'à la repousser du gouvernement au lieu de lui apprendre à gouverner. Il en est résulté que la révolution démocratique s'est opérée dans le matériel de la société, sans qu'il se fît dans les idées, les lois et les mœurs, le changement nécessaire pour

rendre cette révolution bienfaisante. Ainsi, voyant déjà les maux qu'entraîne la démocratie, nous ignorons encore ses avantages naturels.

Dans ce douloureux état de transition, M. de Tocqueville croit que le seul parti sage qu'on puisse prendre, est de régulariser le mouvement qui nous est propre, d'instruire notre société irrésistiblement entraînée à la plus complète égalité des conditions, de ranimer, s'il se peut, ses croyances, de purifier ses mœurs et de substituer peu à peu la science des affaires à son inexpérience. »

Telles sont les idées générales qu'il expose dans une franche introduction. Egalement éloigné d'un aveugle esprit de résistance et de toute confiance irréfléchie en un type de gouvernement quelconque, c'est avec autant d'impartialité que de facile pénétration, dans un langage clair et digne, qu'il interroge ensuite les souvenirs de la république américaine, et la suit depuis son origine jusqu'à ses derniers développemens.

A l'époque où les premiers colons descendirent sur les rivages du Nouveau-Monde, les traits de leur caractère national étaient déjà bien dessinés. Nés dans un pays où les différens partis avaient été obligés de se placer tour à tour sous la protection des lois, leur éducation politique s'était faite à cette rude école, et l'on voyait parmi eux plus de notions des droits ou de la vraie liberté que chez la plupart des peuples de l'Europe. Ils apportaient les habitudes du gouvernement communal, ce germe fécond des institutions libres, et avec lui le dogme de la souveraineté du peuple, introduit au sein même de la monarchie des Tudors.

De grands seigneurs avaient essayé de s'y établir avec d'immenses priviléges; mais il se trouva que leurs propriétés, ne pouvant enrichir à la fois un maître et un fermier, furent bientôt morcelées en petits domaines que le propriétaire seul cultivait. Ainsi les émigrans n'avaient aucune idée de supériorité les uns sur les autres, et leur nouvel établissement repoussait l'aristocratie territoriale.

La Virginie reçut la première colonie en 1607. Ce furent des chercheurs d'or, des aventuriers, qui s'en emparèrent, puis des industriels et des cultivateurs, race plus morale, mais qui ne s'élevait presque en aucuns points au-dessus des classes inférieures de l'Angleterre. A peine étaient-ils établis, qu'on introduisit parmi eux cette plaie de l'esclavage, qui eut une si fatale influence sur les mœurs, les lois et l'avenir tout entier du sud de l'Union.

Aux colonies anglaises du Nord, plus connues sous le nom de Nouvelle-Angleterre, appartient l'honneur d'avoir combiné les idées qui forment aujourd'hui les bases de la théorie sociale des États-Unis, et qui ont en-

suite gagné, de proche en proche, les états les plus éloignés, rencontrant au sud quelques obstacles dans la triste opposition de la race blanche et de la race noire.

Tout a été singulier et original dans la fondation de la Nouvelle-Angleterre. Pour la première fois, des colons, ne relevant point d'une compagnie ou d'un gouverneur chargé de les administrer sous les ordres immédiats du roi, avaient obtenu le droit de se gouverner eux-mêmes, en tout ce qui n'était pas contraire aux lois de la mère-patrie. Pour la première fois, on voyait se former une société politique avec des familles sorties des classes les plus éclairées, les plus morales et les plus riches de leurs pays, et s'exilant, non pour acquérir de plus grandes richesses, mais pour faire triompher une idée. Elles appartenaient, en grande majorité, à cette secte puritaine qui mettait le zèle religieux au service d'une véritable théorie démocratique et républicaine.

Aussi la Nouvelle-Angleterre reconnaît et applique en naissant les principes généraux des constitutions modernes, à peine entrevus par l'Europe du XVIIe siècle. L'intervention du peuple dans ses affaires, le vote libre de l'impôt, l'élection et la responsabilité des agens du pouvoir, la liberté individuelle et le jugement par jury, y sont établis sans discussion et en fait.

Dès 1630, l'indépendance communale, qui est encore de nos jours comme la vie de la liberté américaine, est complètement constituée. La commune de la Nouvelle-Angleterre nomme ses magistrats de tout genre, se taxe, répartit et lève l'impôt sur elle-même. La loi de la représentation n'y est point admise : c'est dans l'assemblée générale des citoyens que se traitent les affaires. Le sort des pauvres est assuré, et la fréquentation des écoles par les enfans est imposée aux pères de famille comme la première des obligations sociales. Le législateur entre dans mille détails, pour faire observer la morale chrétienne ; mais les mœurs sont encore plus religieuses que la loi.

La religion voit dans la liberté civile un noble exercice des facultés de l'homme; dans le monde politique, un champ livré par le créateur aux efforts de l'intelligence. La liberté voit dans la religion la compagne de ses luttes et de ses triomphes, le berceau de son enfance, la source divine de ses droits.

Dans l'ordre moral, tout est classé, coordonné, prévu, décidé d'avance. Dans l'ordre politique, tout est agité, contesté, incertain. Telle est l'origine de deux tendances différentes, mais non contraires, qui distinguent les Anglo-Américains. Ils recherchent avec une ardeur égale le ciel dans l'autre monde, la richesse, le bien-être et la liberté dans celui-ci.

Quand la révolution d'Amérique éclata, le dogme de la souveraineté du peuple sortit de la commune, et s'empara du gouvernement; il devint la loi des lois.

L'abolition de la législation anglaise sur la transmission des héritages acheva de briser les influences locales qui auraient pu lutter contre les progrès de la démocratie. Les hautes classes, trop faibles pour arracher l'empire des mains du peuple, ne songèrent plus qu'à gagner sa bienveillance.

A mesure que le temps, les évènemens et les lois ont développé le régime démocratique, l'aisance est devenue plus facile, plus générale, et la richesse aussi plus rare. Il en est résulté que l'égalité des conditions s'est étendue, jusqu'à un certain point, sur les intelligences elles-mêmes. Presque tous les citoyens, ayant besoin d'exercer une profession, entreprennent des études spéciales et lucratives. Aucun pays ne renferme aussi peu de savans et d'ignorans que l'Amérique. L'instruction primaire y est à la portée de chacun, l'instruction supérieure n'y est à la portée de personne. Ainsi, de nos jours, l'élément aristocratique, toujours faible depuis sa naissance, est affaibli de telle sorte qu'il est impossible de lui assigner une influence quelconque dans la marche des affaires.

Le dogme de la souveraineté du peuple aux États-Unis n'est point une doctrine isolée qui ne tienne ni aux habitudes, ni à l'ensemble des idées dominantes; on peut, au contraire, l'envisager comme le dernier anneau d'une chaîne d'opinions qui enveloppe le monde anglo-américain tout entier.

La Providence a donné à chaque individu le degré de raison nécessaire pour qu'il puisse se diriger lui-même dans les choses qui l'intéressent exclusivement. Telle est la grande maxime sur laquelle repose la société civile et politique de ce continent. Le père de famille en fait l'application à ses enfans, le maître à ses serviteurs, la commune à ses administrés, la province aux communes, l'état aux provinces, l'Union aux états. Étendue à l'ensemble de la nation, elle est la plus haute expression de la souveraineté du peuple. Ainsi, le principe générateur de la république est le même qui règle la plupart des actions humaines. La religion du plus grand nombre est également républicaine, puisqu'elle soumet les vérités de l'autre monde à la raison de chacun, comme la politique abandonne au bons sens de tous les intérêts de celui-ci.

Toutes les institutions qui découlent de cette autorité universellement admise de la raison individuelle ont pris naissance dans l'état. C'est donc l'état qu'il faut connaître pour avoir la clef de tout le reste. Au premier degré se trouve la commune, plus haut le comté, enfin l'état.

La commune de la Nouvelle-Angleterre, qui offre les meilleurs exemples, tient le milieu entre le canton et la commune de France; on y compte de 2 à 3,000 habitans, de sorte que, n'étant pas assez étendue pour que tous ses habitans n'aient pas, en général, les mêmes intérêts, elle est, d'un autre côté, assez peuplée pour qu'on soit sûr d'y trouver les élémens d'une bonne administration ; tandis que notre commune ne possède qu'un seul fonctionnaire administratif, le maire, la commune américaine compte dix-neuf fonctions principales, obligatoires pour tout citoyen.

A cette occasion, M. de Tocqueville fait remarquer avec quel art le système américain multiplie les fonctions utiles dans toutes les branches du gouvernement, afin d'intéresser plus de monde à la chose publique. De cette manière la vie sociale se manifeste à chaque instant, par l'accomplissement d'un devoir ou par l'exercice d'un droit. On pense avec raison aux États-Unis, que l'amour de la patrie est une espèce de culte auquel les hommes s'attachent par les pratiques. L'Américain aime sa commune parce qu'elle est forte et indépendante; il s'y intéresse parce qu'il concourt à la diriger; il place en elle son ambition et son avenir; c'est là qu'il s'essaie à gouverner la société, qu'il s'habitue aux formes sans lesquelles la liberté ne procède que par révolutions, et comprend l'harmonie des pouvoirs qu'il pratique dans leur premier élément.

Le comté américain a beaucoup d'analogie avec l'arrondissement de France; il n'est créé que dans un intérêt purement administratif, et de plus, comme la commune n'était pas assez étendue pour qu'on pût y renfermer l'administration de la justice, le comté forme le premier centre judiciaire. Il n'y a point, en général, d'assemblée qui le représente; l'état et la commune suffisent à la marche habituelle des affaires.

Mais comment faire obéir les comtés et leurs administrateurs, les communes et leurs fonctionnaires, aux lois de l'Union ou de l'état? Le pouvoir de l'administration n'offre rien de hiérarchique ni de central, ce qui fait qu'on l'aperçoit à peine. En Europe, le fonctionnaire administratif est destitué, ou avancé en grade, par ses supérieurs. Aux États-Unis, il est élu, et par conséquent, les tribunaux peuvent seuls le forcer à l'obéissance, sans violer les droits de l'électeur. M. de Tocqueville établit fort clairement que l'extension du pouvoir électif exige une extension correspondante du pouvoir judiciaire, si l'on ne veut pas que l'état finisse par tomber en anarchie ou en servitude.

Ainsi, les juges de paix, nommés en certains nombre pour chaque comté, par le pouvoir exécutif, assurent l'exécution des lois administratives, soit individuellement, soit lorsqu'ils se réunissent deux fois par année, en cour des sessions.

La commune et le comté ne sont pas constitués partout de la même manière, mais on peut dire que leur organisation repose partout sur cette même idée, que chacun est le meilleur juge de ce qui n'a rapport qu'à lui-même, et le plus en état de pourvoir à ses besoins particuliers. La commune et le comté sont donc chargés de veiller à leurs intérêts spéciaux. L'état gouverne et n'administre pas. On rencontre des exceptions à ce principe, mais non un principe contraire. La première conséquence de cet état de choses, a été de faire choisir par les habitans eux-mêmes tous les administrateurs de la commune ou du comté, ou du moins de choisir ces magistrats exclusivement parmi eux; en un mot, élection des fonctionnaires administratifs ou inamovibilité de leurs fonctions, absence de hiérarchie administrative, et par conséquent, introduction des moyens judiciaires dans le gouvernement de la société, tels sont les principaux caractères auxquels on reconnaît l'administration américaine, depuis le Maine jusqu'aux Florides.

Il serait inutile d'exposer ici les lois qui régissent les états et le gouvernement central, car elles se trouvent dans des constitutions écrites. La plupart des formes qu'elles consacrent, adoptées en partie par plusieurs états européens, nous sont devenues familières, et nous avons surtout pour objet de saisir les traits saillans de la démocratie américaine.

Personne n'ignore que le pouvoir législatif de chaque état est divisé en deux branches, le sénat et la chambre des représentans, soumises l'une et l'autre aux mêmes conditions d'éligibilité, élues de la même manière, et par les mêmes citoyens. Indépendamment de leurs attributions, la seule différence qui existe entre elles, provient de ce que le mandat des sénateurs est plus long que celui des représentans. La loi a pris soin, de cette manière, de maintenir parmi les législateurs un noyau d'hommes déjà habitués aux affaires.

Par la division du pouvoir législatif en deux branches, les Américains n'ont pas voulu opposer une chambre héréditaire et aristocratique à une chambre élective, mais diviser la force législative, afin de ralentir son mouvement, et de créer un tribunal d'appel pour la révision des lois. Le temps et la pratique des affaires ont confirmé les avantages de cette précaution. New-York, la Pensylvanie et d'autres états, après avoir établi une seule assemblée législative, ont fini par lui opposer une seconde chambre. C'est donc par expérience, et non par une aveugle imitation du système anglais, ainsi que l'a prétendu M. Conseil, dans une introduction à la correspondance de Jefferson, que les Américains ont adopté la division du pouvoir législatif, comme un axiome de leur science politique.

M. de Tocqueville ne saurait concevoir qu'une nation, et surtout un

état européen, puisse vivre sans une forte concentration des pouvoirs qui lui sont nécessaires; mais il a soin de distinguer la centralisation gouvernementale de la centralisation administrative. Cette dernière n'est bonne, selon lui, qu'à énerver les peuples, parce qu'elle tend sans cesse à diminuer parmi eux l'esprit de cité. La centralisation administrative parvient, il est vrai, à réunir à une époque donnée, et dans un certain lieu, toutes les forces disponibles de la nation, mais elle nuit à la reproduction des forces. Elle la fait triompher le jour du combat en diminuant à la longue sa puissance. Qu'on y prenne garde, quand on dit qu'un état ne peut agir parce qu'il n'a pas de centralisation, on parle presque toujours de la centralisation gouvernementale qui existe au plus haut point dans la république américaine.

La puissance nationale est plus concentrée aux États-Unis qu'elle ne l'a été dans aucune des anciennes monarchies de l'Europe. Rien ne saurait l'arrêter, ni priviléges, ni immunités locales, ni influence personnelle, pas même l'autorité de la raison, puisqu'elle représente la majorité qui se prétend l'unique organe de la raison. Elle n'a d'autres limites que sa propre volonté. A côté d'elle et sous sa main, le représentant du pouvoir exécutif, soit dans l'Union, soit dans chaque état, ne peut que contraindre les mécontens à l'obéissance, par la force matérielle dont il dispose.

Le pouvoir social ainsi centralisé change souvent de mains, parce qu'il doit être l'organe de la souveraineté populaire. Il lui arrive de manquer de sagesse et de prévoyance, précisément parce qu'il peut tout. Là se trouve pour lui le danger. C'est donc à cause de sa force même, et non par suite de sa faiblesse, qu'il est menacé. Si jamais la liberté se perdait en Amérique, il faudrait s'en prendre au despotisme de la majorité qui aurait réduit de puissantes minorités au désespoir.

Deux dangers principaux menacent l'existence des démocraties : l'asservissement du pouvoir législatif aux volontés du corps électoral, et la concentration dans le pouvoir législatif de tous les autres pouvoirs du gouvernement.

Les législateurs des états ont favorisé l'accroissement de ces dangers. Les législateurs de l'Union ont fait ce qu'ils ont pu pour les rendre moins redoutables. Le pouvoir exécutif est plus faible dans les états, vis-à-vis les deux chambres, les juges sont aussi moins indépendans que dans le gouvernement fédéral. La constitution nationale est donc supérieure, selon M. de Tocqueville, à toutes les constitutions des états.

Dans les confédérations qui ont précédé, en divers pays, la constitution des États-Unis, telle qu'elle fût arrêtée en 1789, les peuples qui s'alliaient, gardaient le droit d'ordonner et de surveiller chez eux l'exécution des

lois du gouvernement fédéral. Les états américains qui existaient avant l'Union, ont non-seulement consenti à ce qu'elle leur dictât des lois, mais encore à ce qu'elle fît exécuter elle-même ses lois. Cette différence a produit d'immenses résultats. Ainsi, le gouvernement de l'Union conduit les affaires avec vigueur et facilité, parce qu'au lieu d'emprunter ses forces, il les puise en lui-même; il a ses administrateurs à lui, ses tribunaux, ses officiers de justice, son armée; il a pour gouvernés, non des états, mais de simples citoyens.

Le congrès règle les principaux actes de l'existence sociale; tout le détail en est abandonné aux législations provinciales. On ne saurait se figurer combien cette division de la souveraineté sert au bien-être de chacun des états dont l'Union se compose. Dans ces petites sociétés que ne préoccupe pas l'idée de se défendre ou de s'agrandir, toute la puissance publique et toute l'énergie individuelle sont tournées du côté des améliorations intérieures. Ce besoin d'améliorations agite sans cesse les républiques américaines, et ne les trouble pas. L'ambition du pouvoir y laisse la place à l'amour du bien-être. Si l'Union est une vaste république, quant à l'étendue, elle est renfermée en d'étroites limites à cause du peu d'objets dont s'occupe son gouvernement. Libre et heureuse comme une petite nation, elle est glorieuse et forte comme une grande. Comme tout n'y vient pas aboutir à un centre commun, on n'y voit ni vastes métropoles, ni richesses immenses, ni profondes misères, ni subites révolutions.

L'esprit public de l'Union n'est en quelque sorte qu'un résumé du patriotisme communal et provincial; il se fait sentir partout. Tandis que l'Européen n'aperçoit trop souvent dans le magistrat qu'un représentant de la force, le citoyen des États-Unis considère en lui le représentant de ses droits et de ses intérêts; à ses yeux le fonctionnaire est petit, mais son autorité immense, et en y déférant, il obéit moins à l'homme qu'à la justice et à la loi. Pour assurer la liberté, nous voudrions affaiblir le pouvoir dans son principe même. En Amérique, on s'est contenté de le diviser dans son exercice. En aucun pays, la loi ne parle un langage aussi absolu, et le droit de l'appliquer n'est divisé entre tant de mains.

Un particulier conçoit-il une entreprise ayant un rapport direct avec le bien-être de la société, jamais il n'a l'idée de s'adresser au gouvernement pour obtenir son concours; il n'appelle à son secours que des ressources individuelles, et lutte corps à corps contre tous les obstables: souvent il réussit moins bien que si l'état était à sa place; mais à la longue le résultat général de toutes les entreprises individuelles dépasse de beaucoup ce que pourrait faire le gouvernement.

La police administrative n'existe pas; les passeports sont inconnus, les

agens judiciaires peu nombreux n'ont pas toujours l'initiative des poursuites, et cependant le criminel échappe bien rarement à la peine. C'est qu'en Amérique on le considère comme un ennemi du genre humain. Il a la société tout entière contre lui.

La force qui administre l'état est bien moins réglée, moins savante, mais cent fois plus puissante qu'en Europe. Il n'y a pas de peuple qui fasse autant d'efforts pour créer le bien-être social. M. de Tocqueville n'en connaît point où l'on soit parvenu à établir des écoles aussi nombreuses et aussi efficaces, des temples plus en rapport avec les besoins religieux des habitans, des routes communales mieux entretenues.

Ce sont là, aux États-Unis, les incontestables avantages du gouvernement de la majorité par elle-même. Voici maintenant ses côtés faibles. Hâtons-nous de résumer cette partie fâcheuse des observations de M. de Tocqueville.

Le mérite est aussi commun parmi les gouvernés américains, qu'il l'est peu chez les gouvernans. Les hommes les plus remarquables de ce pays sont rarement appelés aux fonctions publiques, et la race de ses hommes d'état s'est singulièrement rapetissée depuis un demi-siècle. Quand le peuple de l'Union luttait pour son indépendance, les hommes supérieurs couraient au-devant de lui, et les prenant dans ses bras, il les plaçait à sa tête; car, en de grands périls, les nations, comme les individus, s'élèvent bien au-dessus ou tombent bien au-dessous de leur niveau habituel. Malheureusement, c'est sur l'allure ordinaire des choses, et non sur de pareils évènemens, qu'il faut juger la démocratie. Sans doute, la masse des citoyens veut le bien du pays, et les classes inférieures de la société mettent en général, à ce désir, moins de combinaisons d'intérêt personnel que les classes élevées; mais ce qui leur manque toujours plus ou moins, c'est l'art d'apprécier les moyens, tout en voulant sincèrement la fin. Ce qui importe assurément par-dessus tout, à un peuple, c'est que les gouvernans n'aient pas d'intérêt contraire aux gouvernés. Cependant l'avantage réel de la souveraineté du peuple n'est pas de favoriser la prospérité de tous les citoyens; elle ne pourvoit qu'au bien-être du plus grand nombre.

Ceux qui regardent, d'ailleurs, le vote universel comme une garantie de la bonté des choix, se font illusion. Il a d'autres avantages, sans avoir celui-là. Il ne faut pas se dissimuler que les institutions démocratiques développent à un très haut degré le sentiment de l'envie dans le cœur humain. Ce n'est pas tant parce que la démocratie offre à chacun des moyens de s'égaler aux autres, mais parce que ces moyens défaillent sans cesse à ceux qui les emploient. L'égalité complète s'échappe des mains du

peuple au moment où il croit la saisir; il s'échauffe à la recherche de ce bien, d'autant plus précieux qu'il est assez près pour être connu, assez loin pour n'être pas goûté. L'incertitude du succès l'irrite et l'aigrit. Tout ce qui le dépasse alors par quelque endroit, lui paraît un obstacle à ses désirs, et il n'y a pas de supériorité si légitime dont la vue ne fatigue ses yeux.

Quoique le peuple américain n'ait point de haine pour les classes élevées, il se sent peu de bienveillance pour elles et les tient ordinairement en dehors du pouvoir. Il ne craint pas les grands talens; seulement il les goûte peu. En général, on remarque que tout ce qui s'élève sans son appui, obtient difficilement sa faveur. Or, dans les démocraties où le souverain est abordable de toutes parts, et où il ne s'agit que d'élever la voix pour arriver à son oreille, on rencontre beaucoup plus de gens qui cherchent à spéculer sur ses faiblesses que dans les monarchies absolues. Sous ce rapport, la démocratie met l'esprit de cour à la portée du grand nombre.

Il n'y a pas de pays où il règne moins d'indépendance d'esprit et plus de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. La majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au dedans de ces limites, l'écrivain est libre, mais malheur à lui, s'il ose en sortir! Ce n'est pas qu'il ait à craindre un auto-da-fé, mais il est en butte à des dégoûts de tous les jours. La majorité vit dans une perpétuelle adoration d'elle-même; elle peut tout et se croit infaillible. Aucun écrivain ne peut échapper à l'obligation de l'encenser. C'est une des raisons du petit nombre d'hommes remarquables que l'on rencontre sur la scène politique.

D'un autre côté, la difficulté que trouve le gouvernement à vaincre les passions et à faire taire tous les besoins du moment en vue de l'avenir, se remarque dans les moindres circonstances. L'autorité qui fait les lois, étant revêtue d'un souverain pouvoir dont l'usage lui est souvent tracé par les mandats impératifs de la majorité électorale, peut se livrer rapidement à ses désirs, et tous les ans on lui donne d'autres représentans, c'est-à-dire qu'on a adopté précisément la combinaison qui favorise le plus l'inconstance de la démocratie dans ses affaires les plus importantes. Ainsi, les écrits d'Hamilton, de Madisson, et de Jefferson lui-même, attestent que l'omnipotence, en même temps que l'instabilité des diverses législatures, sont un des plus grands dangers de l'Union.

Les pauvres de l'Amérique peuvent paraître très riches, comparés à ceux de l'Europe. Cependant, comme dans tous les pays, ce sont les Américains vivant au jour le jour qui forment la majorité, et chez eux, cette majorité gouverne. Quand les citoyens de la dernière classe font ainsi la

loi, n'ayant aucune propriété imposable, tout l'argent qu'on dépense dans l'intérêt de la société semble ne pouvoir que leur profiter, sans jamais leur nuire. Le souverain cherche alors partout le mieux, parce qu'il se sent mal; il descend à des détails infinis, entreprend beaucoup de travaux mal dirigés qu'il n'achève pas, s'efforce de rejeter l'impôt sur les riches et s'applique surtout à des espèces d'améliorations qu'on n'obtient qu'en payant, car il s'agit de rendre meilleure la condition du pauvre, qui ne peut s'aider lui-même. C'est pourquoi M. de Tocqueville affirme que le gouvernement américain ne peut être un gouvernement à bon marché.

Enfin, le système fédératif met, de toute nécessité, deux souverainetés en présence : la souveraineté de l'Union, produit de l'art, exceptionnelle et bornée à un petit nombre d'attributions; la souveraineté des états, née avec le peuple lui-même, s'adressant à ses souvenirs, à ses affections, et embrassant ses plus précieux intérêts de tous les jours. N'est-il pas à craindre que le lien fédéral, qui exige tant de connaissances de la part de ceux qu'il doit tenir unis, ne vienne à se relâcher, à mesure que la confédération deviendra plus vaste et plus peuplée ?

M. de Tocqueville nous rassure lui-même sur la plupart de ces périls. Après avoir étudié dans son ensemble la société américaine, il lui a semblé que les diverses lois municipales retenaient dans une sphère étroite l'ambition inquiète des citoyens, et tournaient au profit de la commune les passions qui eussent pu troubler l'état. Il croit aussi que les législateurs de l'Union sont parvenus à opposer, non sans succès, l'idée des droits aux sentimens de l'envie; aux mouvemens continuels du monde politique, l'immobilité de la morale religieuse; l'expérience du peuple à son ignorance théorique, et son habitude des affaires à la fougue de ses désirs.

Les corps municipaux et les administrations des comtés forment comme autant d'écueils cachés qui retardent ou divisent le flot de la volonté populaire. La loi fût-elle oppressive, la liberté trouverait un abri dans la manière dont cette loi serait exécutée, parce que la majorité ne descendrait jamais aux puérilités de la tyrannie administrative.

L'esprit légiste sert aussi de contrepoids à l'instabilité démocratique, car ceux qui font leur étude spéciale des lois ont puisé dans ces travaux des habitudes d'ordre, un certain goût des formes, qui les rendent fort opposés à tout entraînement révolutionnaire. Dans un pays où il n'y a point de nobles ni de littérateurs, où le peuple se défie des riches, les légistes sont appelés à devenir la classe politique supérieure de la société. Ils sont en effet les maîtres d'une science nécessaire qui leur assure un rang à part, et ils ont d'autant plus d'influence, qu'ils forment naturellement

un corps. Chaque citoyen étant électeur, éligible et juré, c'est surtout à l'aide du jury en matière civile, que la magistrature américaine fait pénétrer l'esprit légiste jusque dans les derniers rangs de la nation.

L'usage des associations, si libre et si répandu aux Etats-Unis, est encore une garantie contre le despotisme du plus grand nombre. Elles ne ressemblent point à celles de certains pays où les partis diffèrent tellement de la majorité, qu'ils songent plus souvent à la supplanter ou à la combattre, qu'à la convaincre. Les associations américaines ne sont point des armées, mais des réunions parfaitement régulières, qui s'efforcent d'affaiblir l'empire moral de la majorité, en mettant au concours les argumens les plus propres à faire impression sur elle. Plus de douze cents journaux exempts de toute espèce d'impôts ou d'entraves les secondent dans le même esprit. Nous sommes habitués à regarder comme un grand danger l'inquiétude de l'esprit, le désir immodéré des richesses, l'amour extrême de l'indépendance. Ce sont précisément ces passions inquiètes qui garantissent un paisible avenir à la république américaine. Si elles n'existaient pas, la population se concentrerait autour de certains lieux, et éprouverait bientôt, comme parmi nous, des besoins difficiles à satisfaire. Les inconvéniens qui résultent d'un morcellement excessif des héritages, sont ajournés pour longtemps par l'abondance des terres vacantes dans les contrées de l'ouest.

N'ayant pas de voisins dangereux, les Américains n'ont par conséquent à redouter ni les généraux victorieux, ni les grandes guerres avec les embarras financiers qu'elles entraînent.

Chez eux, point de haines religieuses, parce que la religion est universellement respectée, et parce qu'aucune secte ne domine; point de haines de classes, parce que le peuple est tout; point de misères publiques à exploiter, parce que l'état matériel du pays offre une immense carrière à l'industrie. C'est pourquoi toute l'habileté des hommes politiques, à défaut de grandes fonctions qui leur permettent de se produire, consiste à composer de petits partis.

Le suprême pouvoir, il est vrai, semble affaibli; on remarque qu'il cède souvent à la persévérance de quelques états, dans des questions de tarifs, de banque, ou quand il s'agit des Indiens; mais M. de Tocqueville ne doute pas que l'union ne soit dans les mœurs des confédérés, et qu'un mouvement de réaction en faveur de la force du gouvernement fédéral ne se déclare aussitôt qu'on s'apercevra de sa faiblesse. Les Américains de notre temps ont moins de difficultés à vivre unis qu'ils n'en trouvèrent en 1789. L'Union a beaucoup moins d'ennemis qu'alors.

Aucune barrière naturelle ne s'élève entre les différentes parties de son territoire; on y parle partout la même langue, et il n'existe pas de petite

ration européenne qui soit plus homogène que la population de ce vaste continent. Si les hommes qui le couvrent n'ont pas entre eux d'intérêts contraires, son étendue même doit servir à leur prospérité. L'unité du gouvernement les dispense en effet de plusieurs armées et de plusieurs lignes de douanes, favorise l'échange des divers produits du sol, et, en rendant leur écoulement plus facile, en augmente la valeur.

Or, les habitans du sud doivent désirer de conserver l'union pour ne pas demeurer seuls en face des noirs, et les habitans de l'ouest, afin de ne pas se trouver enfermés au sein de l'Amérique centrale sans communication libre avec l'univers. Le nord, de son côté, doit vouloir que l'Union ne se divise point, afin de rester comme l'anneau qui joint ce grand corps au reste du monde. Il existe donc un lien étroit entre les intérêts matériels de toutes les parties du continent américain.

On peut en dire autant pour les opinions et les sentimens qu'on pourrait appeler les intérêts immatériels de l'homme. Du Maine aux Florides, du Missouri jusqu'à l'Océan Atlantique, on croit que l'origine de tous les pouvoirs légitimes est dans le peuple; on conçoit les mêmes idées sur la liberté et l'égalité. Il n'y a pas une seule doctrine religieuse qui soit étrangère à la morale chrétienne ou hostile aux institutions républicaines, et si la religion y paraît moins puissante qu'elle ne l'a été dans certains temps et chez certains peuples, c'est de nos jours le lieu du monde où elle a conservé le plus de pouvoir sur les ames.

Le gouvernement républicain, aux Etats-Unis, est le règne régulier de la majorité; mais la majorité elle-même n'est pas toute puissante. Au-dessus d'elle, dans le monde religieux et moral, se trouvent les croyances chrétiennes, l'humanité, la justice, la raison; dans le monde politique, les droits acquis. La nation américaine tout entière place dans la raison universelle l'autorité de la morale, comme le pouvoir politique dans l'universalité des citoyens. Elle croit que chacun a reçu la faculté de se gouverner lui-même, et que nul n'a le droit de forcer son semblable à être heureux; elle a foi dans la perfectibilité humaine, se considère comme un corps en progrès, et admet que ce qui lui semble bon aujourd'hui peut être remplacé demain par le mieux qui se cache encore.

Ainsi tout concourt au maintien de la démocratie des Etats-Unis, les mœurs beaucoup plus que les lois, et les lois beaucoup plus que les circonstances physiques.

Tout en reconnaissant ce qu'il y a de vrai dans cette balance de ses prospérités et de ses inconvéniens, nous ne pouvons adhérer à plusieurs opinions de M. de Tocqueville. Sa définition du sentiment de l'envie considérée comme un défaut particulier de la démocatie nous paraît man-

quer de justesse. Dans tous les gouvernemens possibles, l'envie tourmente les classes élevées de la société avec d'autant plus d'énergie, qu'elles se proposent un but plus personnel et plus frivole. Que peut ajouter la démocratie à ce vice du cœur humain? Nous concevons qu'elle multiplie le nombre des envieux quand elle donne aux classes émancipées de nouvelles forces, sans savoir en régler l'emploi; mais elle leur offre en même temps des moyens moins dangereux de se satisfaire. C'est encore dans ces classes que l'admiration, ce penchant si contraire aux souffrances égoïstes de l'amour-propre, exerce naturellement le plus d'empire. Si le sentiment religieux du devoir et du droit dominait vraiment une société, ne serait-ce pas une raison pour que, chacun s'y tenant à sa place, l'envie n'y figurât que par exception? Nous sommes bien loin de prétendre que l'Amérique ou la France soient arrivées à cette perfection si désirable; cependant les infirmités d'un état transitoire, plus ou moins durable, ne prouvent pas que la démocratie soit incapable de se perfectionner.

Il est à regretter que M. de Tocqueville n'ait pas été conduit par ses études à s'occuper des lois financières des Etats-Unis et de leurs établissemens de crédit, que nous avons tant d'intérêt de connaître. S'il eût appliqué son excellent esprit à cette recherche, il ne se serait pas inquiété de la disposition des pauvres à rejeter l'impôt sur les riches, car les neuf dixièmes du revenu fédéral se composant des contributions indirectes de la douane, et l'impôt direct étant fort peu en usage dans les communes et les comtés, un pareil système ne permet guère à une classe de se dégrever aux dépens d'une autre.

D'un autre côté, les informations que nous avons prises ne nous permettent pas de croire que les grands travaux publics, aux Etats-Unis, soient plus mal dirigés ou plus souvent interrompus que les nôtres ne le sont. Il suffira, pour repousser cette assertion, de renvoyer nos lecteurs à l'ouvrage récemment publié par un Français, M. Poussin, ex-major au corps du génie américain. Deux canaux, complétant une ligne de navigation de plus de mille lieues, exécutés en huit années, prouvent assez combien de tels exemples pourraient nous être profitables pour tout ce qui est relatif à de semblables entreprises (1).

M. de Tocqueville convient lui-même que le pauvre d'Amérique est riche en comparaison de celui d'Europe; qu'il paie au fisc une moindre portion de son salaire ou de son revenu, et qu'en aucun pays on ne voit des routes mieux entretenues, des écoles et des temples en meilleur état.

(1) *Travaux d'améliorations intérieures, projetés ou exécutés par le gouvernement des États-Unis*, de 1824 à 1831, par M. Poussin; 1 vol. in-8° avec atlas.

Pourquoi donc ajoute-t-il que le gouvernement américain ne peut être à bon marché? Il nous semble que M. de Tocqueville enveloppe ici dans une même prévention le principe trop dédaigné du bon marché avec le principe étroit d'un aveugle et continuel rabais. Sans doute la majorité peut engager tout un pays dans des travaux qu'elle a intérêt à exécuter elle-même; mais lorsqu'elle en supporte aussi les frais, probablement ces travaux profitent à tout le monde. Il y a moyen d'employer de la sorte des sommes énormes en faisant un très bon marché.

Nous ne reviendrons pas sur des chiffres que nous avons publiés dans cette *Revue*, en faisant voir, d'après des documens que M. Livingston avait bien voulu nous confier, que dans six états tous les genres de contributions s'élevaient à environ 15 fr. par tête (1). M. de Tocqueville a trouvé un chiffre plus élevé dans le seul état de Pensylvanie. Ces diverses conjectures ont fort peu d'importance. La comparaison de l'assiette et de l'emploi reproductif des impôts dans les deux pays, voilà ce qui méritait un sérieux examen. Sous ces rapports, l'Amérique a des avantages qui ne tiennent pas seulement aux heureuses circonstances de sa situation matérielle, mais à la sagesse de son gouvernement.

Quand M. de Tocqueville signale les dangers de l'instabilité législative des États-Unis, il est bon de savoir quelles sortes de lois peuvent être ainsi compromises par de fâcheux entraînemens. Or, il reconnaît dans son ouvrage que les fondemens de la constitution fédérale ont toujours été respectés, et que les Américains, après avoir si souvent changé leurs lois politiques, n'ont pu introduire que de légères modifications dans leurs lois civiles les plus vicieuses, parce qu'en pareille matière, l'opinion conservatrice des légistes avait dû prévaloir. Ne faut-il pas en conclure que les lois secondaires sont seules exposées à l'inconstance de la majorité? Si cette chance de désordre ainsi limité est encore un mal, n'oublions pas que depuis quarante-cinq ans la France a changé huit fois de rois héréditaires et neuf fois de constitutions, à travers les plus sanglans désordres, tandis que les États-Unis n'ont eu que sept présidens sous l'empire pacifique de la même constitution. Nous savons bien que notre position et nos antécédens ne sont point ceux de l'Amérique; nous rappelons seulement, comme un fait incontestable, que chez nous l'instabilité législative se manifeste à la fois dans les lois constitutionnelles, dans les lois politiques et dans les lois administratives, dont l'immense recueil renferme tant de contradictions.

L'étendue de ces critiques ne nous permet pas de faire connaître tout ce

(1) *Revue des deux Mondes*, 1er mars 1834.

qu'il y a de jugemens lumineux, d'intentions parfaites et de salutaires avis, dans les recherches de M. de Tocqueville. Nous voudrions pouvoir reproduire ses éloquentes pages sur les vices de notre centralisation si mortelle aux vertus de l'esprit de cité. Selon lui, si le despotisme venait à s'établir de nouveau dans notre pays, dépourvu de la plupart de ses croyances et de ses vieilles garanties, il s'y montrerait sous des traits inconnus à nos pères. Il pense que nous sommes arrivés à ce point, qu'il nous est nécessaire d'opter entre la plus avilissante tyrannie ou le développement graduel d'une pleine démocratie, parce qu'une complète égalité des conditions sociales peut mener également à ces deux résultats. Il croit enfin que, s'il est difficile d'inspirer au peuple les sentimens qui lui manquent pour se bien gouverner, le législateur ne doit jamais oublier que chaque génération est comme un peuple nouveau offert à ses réformes.

M. de Tocqueville conseille à l'Amérique plusieurs moyens de centraliser davantage, dans certains cas, son administration judiciaire ou civile. Le contraste de la chambre des représentans, composée en général d'hommes assez vulgaires, avec le sénat rempli des plus illustres notabilités de l'Union, lui fournit une occasion de remarquer que la première assemblée est le produit du vote universel direct, tandis que la seconde est le produit du vote universel à deux degrés. Le sénat, qui représente particulièrement les états, étant nommé par les législatures de chacun d'eux, il suffit que la volonté populaire passe à travers cette assemblée choisie, pour s'y élaborer, en quelque sorte, et en sortir revêtue de formes plus nobles et plus belles. Les hommes ainsi élus représentent toujours exactement la majorité de la nation qui gouverne; seulement ils ne représentent que les pensées élevées, les instincts généreux qui ont cours au milieu d'elle. Cette opinion de M. de Tocqueville pourrait également s'appuyer sur l'autorité de l'assemblée constituante et de l'assemblée législative; quoiqu'elle ne descende à aucun règlement de détail, elle a l'avantage de concilier, dans l'intérêt de la société, le principe qui considère le vote électoral comme un droit naturel, avec celui qui le réserve comme une fonction.

En présence de tous les vices qui accompagnent encore l'exercice de la souveraineté populaire dans les deux mondes, combien n'a-t-on pas opposé de lugubres paradoxes et d'affreuses caricatures sur la démocratie, aux ardens courages qui, pour hâter ses progrès, ne tenaient pas compte de la difficulté des temps et des lieux! Le courage de M. de Tocqueville est celui du dévouement studieux, de la prudence persévérante et des transitions sincères.

Nous lui reprocherons toutefois la mélancolie et la contradiction de

quelques-unes de ses conjectures sur l'avenir. Il nous promet la réconciliation du pouvoir et de la société, l'exercice et le respect de tous les droits, une confiance mutuelle entre toutes les classes de citoyens, des prospérités domestiques inouies, et avec cela, il semble que ces biens lui paraissent entraîner le sacrifice de la plupart des grandeurs qui nous charment. Les vices se multiplieraient à mesure que les crimes deviendraient plus rares; l'instruction vulgaire étoufferait la haute science; les croyances feraient place aux calculs personnels; les sentimens exaltés, héroïques, les naïves merveilles de l'art et de la poésie, nos plus chères délices, disparaitraient d'une société industrieuse, confortable et rangée, mais n'ayant malheureusement qu'un seul enthousiasme, celui de ses affaires.

En vérité, nous ne rêvons pas un paradis démocratique, et pourtant nous serions au désespoir d'être réduits à de semblables espérances. Afin de nous mieux tenir en garde contre les dangers qui nous menacent, M. de Tocqueville a probablement exagéré l'expression de ses craintes, car autrement, d'aussi sages conseils n'auraient pu venir d'une prévoyance aussi triste. Que l'état présent de la démocratie et ses défauts en Amérique, un peu plus qu'en France, soient tels qu'il les décrit, nous l'admettons; mais on ne saurait juger toute la postérité d'après le moment actuel et la démocratie de tous les temps d'après les habitudes assurément perfectibles d'un seul pays.

Vous dites que la société perd ses croyances et la bonne société ses loisirs. Les croyances sont-elles donc inconciliables avec les progrès de la raison, et leur plus noble aliment ne sera-t-il jamais la vérité? Avant de désespérer de nos meilleurs penchans, attendez que la science et l'industrie aient découvert dans les vertus d'une véritable association le secret de leur nouvelle puissance. Quand l'inutile essai de tant forces récemment écloses nous aura convaincus d'un impuissant orgueil, il sera temps de renoncer à de magnifiques destinées. Jusque-là croyons que, pour vivre avec la gloire qui lui est réservée, la démocratie moderne ne peut rencontrer, dans ses incomparables ressources, des obstacles que les siècles antérieurs n'ont pas trouvés dans leur dénuement.

Parvenu au terme de ses travaux, un écrivain aussi distingué que M. de Tocqueville ne pouvait abandonner un sujet tel que le sien sans l'embrasser d'un seul regard et dans ses dernières conséquences.

« Semblable, comme il le dit lui-même, au voyageur qui, en sortant des murs d'une vaste cité, gravit la colline prochaine, il a voulu saisir l'ensemble de ce qu'il avait étudié en détail, et s'est alors demandé quel était

vraiment le but de la démocratie américaine, son emploi ou sa mission générale, son avenir probable.

« La démocratie américaine, c'est une force prodigieusement puissante et rapide en sa crue, qui, pour défricher un monde, se confie à la complète liberté de la raison humaine, à l'énergie de l'intérêt personnel, à l'inépuisable fécondité de ses ressources territoriales, à l'harmonie d'une société libre dès sa naissance, et favorisée en toutes choses dans les merveilleux élancemens de son heureuse activité.

« Elle compte aujourd'hui 14,000,000 d'habitans. A la fin de ce siècle, elle en aura 100,000,000 (1), tous égaux entre eux, parlant la même langue, professant la même religion, ayant les mêmes mœurs et soumis à de communes inspirations. Tout le reste est douteux; mais ceci est certain. Or, voici un fait entièrement nouveau dans le monde, et dont l'imagination ne saurait saisir la portée.

(1) Le territoire maintenant occupé par les États-Unis forme à peu près la vingtième partie des terres habitées. Si la population continue à doubler en vingt-deux ans, pendant un siècle encore, comme elle l'a fait depuis deux cents ans, on comptera, dans vingt ans, 24,000,000 d'Américains, 48,000,000 en 1874, 96,000,000 en 1896. Les terres propres à la culture peuvent facilement contenir ce nombre d'habitans, qui ne donnerait que 762 individus par lieue carrée. Or, la population moyenne de la France est de 1,063, celle de l'Angleterre de 1,457, celle de la Suisse, malgré ses lacs et ses montagnes, de 783 habitans par lieue carrée.

Cinquante-sept fleuves navigables apportent leurs eaux au Mississipi qui arrose plus de 1,000 lieues dans son cours. La vallée du Mississipi, renfermée entre les Montagnes Rocheuses et les Alléghanys, comprend 228,843 lieues carrées, espace environ six fois plus grand que la superficie de la France. Elle est infiniment plus fertile que le versant oriental des Alléghanys où se sont portés les premiers efforts des émigrans. Cette raison, ajoutée à toutes les autres, pousse énergiquement la population américaine vers l'ouest. On a calculé qu'elle s'avançait chaque année, dans cette direction, d'environ sept lieues.

Il y a quarante ans, la majorité des citoyens de l'Union était sur les bords de l'Atlantique, aux environs de l'endroit où s'élève aujourd'hui Washington; maintenant elle se trouve plus enfoncée dans les terres et plus au nord. On ne saurait douter qu'avant vingt ans elle ne soit de l'autre côté des Alléghanys. Dans trente ou quarante ans, la population de la vallée du Mississipi, comparée à celle des anciens états, sera dans la proportion de quarante à onze.

L'Europe a 410 habitans par lieue carrée Avec le même nombre, l'Amérique du Nord aurait 150,000,000 d'habitans.

« Deux grands peuples semblent aujourd'hui s'avancer vers le même but : ce sont les Russes et les Anglo-Américains.'

« Tous deux ont grandi dans l'obscurité; et tandis que les regards des hommes étaient occupés ailleurs, ils se sont placés tout à coup au premier rang des nations. L'Américain lutte contre les obstacles que lui oppose la nature; le Russe est aux prises avec la civilisation européenne. Aussi les conquêtes de l'Américain se font-elles avec la charrue et la liberté, celles du Russe avec l'épée et la servitude. Malgré la différence de leurs points de départ et de leurs moyens, chacun d'eux semble appelé par la Providence à tenir un jour dans ses mains la moitié du monde. »

Est-ce là tout? N'apercevez-vous rien de plus? Ah! si nous gravissions à notre tour la colline qui s'élève au-dessus de cette grande cité démocratique où vous avez si ingénieusement dirigé nos pas, nous voudrions voir un autre ensemble, de plus consolantes merveilles et des cieux nouveaux; mais nous détournerions nos regards de ce géant peu redoutable par sa masse, puisqu'il est privé de la vie morale, seule condition des hautes et puissantes destinées. Non, la moitié du monde ne sera point sa proie; on lui demandera compte du martyre de la patrie polonaise, et il sera rejeté dans l'Orient, sa terre promise. Un empire universel et durable ne sortira jamais de ces peuplades si diverses, de la barbarie servile et des subtilités du schisme grec, mêlées à tant d'autres élémens de dissolution.

La démocratie américaine n'est comparable qu'à la démocratie européenne en France, et dans les pays voués à la même révolution.

La démocratie américaine s'adore elle-même, se croit infaillible dans ses continuelles innovations, et soumet toutefois ses volontés aux maximes tolérantes de ses pères, n'imaginant pas qu'on puisse arriver à son but par des moyens iniques. Il lui est facile de respecter des droits individuels et des intérêts établis qui ne contrarient presque jamais ceux de la société. Lorsqu'elle s'écarte de cette manière d'agir, dans ses relations avec les noirs ou les Indiens, elle prouve que sa religion n'est pas aussi vive que son patriotisme, et qu'il est plus facile aux peuples de fonder des empires que de se corriger de leurs vices.

La démocratie européenne s'effraie de ses propres inspirations, parce quelle n'a point trouvé sa loi, et souvent, dans cette incertitude, tout lui paraît permis. Elle n'a que des instincts et point de règles. Comme elle s'agite, avec sa conscience confuse et troublée, pour devenir meilleure! Cependant elle devient cruelle par la double nécessité de son entraînement et de son défaut de savoir. Pour elle, la souveraineté du peuple n'est qu'une vérité de combat. Presque tous nos partis démocratiques se réservent d'agir au nom de la majorité, en déclarant que c'est elle qui parle,

d'obtenir son obéissance en ayant l'air de lui obéir. On conçoit bien, en effet, comment la souveraineté du peuple ou le bon sens du plus grand nombre est le meilleur guide au milieu des soins habituels qui absorbent les États-Unis. Ce bon sens nous suffirait aussi dans la vie municipale et dans nos plus simples affaires; mais que peut-il dans la recherche d'une loi morale? L'ignorance, multipliée par elle-même, ne donnera jamais la vérité, et la science ne peut venir que des savans. Aussi, le premier qui prétend savoir, se pose. Il devient chef d'école, théocrate ou dictateur, selon l'étendue et la bonne volonté de son auditoire.

Tandis que la démocratie américaine se renferme dans la pratique et l'expérience, la démocratie européenne ne procède que par esprit de secte ou par insurrection. Or, les sectes sont sujettes à délirer, quoiqu'elles donnent quelquefois un salutaire mouvement aux discussions et recommandent des principes utiles, à travers leurs paradoxes.

Ce sont les voiles du navire. Le gouvernail exige un autre emploi.

On trouve assurément, dans nos lois civiles, un fonds de positive démocratie, heureux débris de nos désastres, un état normal en apparence inaccessible aux réformes des sectes. Il n'y a rien de si commode que de s'en tenir ainsi aux résultats obtenus, de suivre le courant des incertitudes de la majorité, sans rien entreprendre au-delà, de considérer enfin comme définitif ce qui a pour soi la force du pouvoir. Mais il faut être bien aveugle pour admettre que cette démocratie matérielle puisse se passer d'une ame; que le gouvernement n'ait pas besoin de sentiment populaire et de grandeur, d'institutions morales, d'esprit de cité, et d'une extension graduelle des droits du pays proportionnée aux progrès de notre commune éducation.

A défaut de ceux qui gouvernent, les esprits ardens ont repris les problèmes de notre première révolution. Démocratie conventionnelle, fédéraliste, bonapartiste, légitimiste, saint-simonienne ou ultra-chrétienne, catholique ou néo-millénaire, phalanstérienne, graduelle et sociale, combien n'avons-nous pas d'écoles diverses dont la simple énumération paraîtrait fort bizarre aux États-Unis, où l'on ne voit à peu près qu'une seule opinion démocratique!

La tâche présente qui nous est imposée est plus vaste, plus difficile aussi, que celle des Américains, puisque elle embrasse toutes les questions religieuses, morales et politiques. Pour refaire ou réparer les croyances dont ils se contentent, nous avons des loisirs particuliers, et surtout une résolution qui nous est propre. Notre démocratie, beaucoup moins expérimentée que la leur, est douée d'un instinct plus large.

Mais ne sont-ils vraiment destinés qu'à défricher un territoire de deux

à trois cent mille lieues carrées, monotone fourmilière de cent cinquante millions de citoyens, égaux en droits, en égoïsme et en vulgarité? Si nous admettons pour eux cette injurieuse conjecture, il n'existe aucune raison de la repousser pour nous et pour nos descendans.

La conciliation de la foi et de la science, de la liberté et de l'association, des droits individuels et des obligations sociales, de la souveraineté du peuple et de la souveraineté de la justice, du gouvernement et des gouvernés, des pauvres et des riches, de la propriété et de l'industrie, voilà les questions dont la poursuite nous rend si fiers et si malades. Il faut croire qu'elles seront un jour résolues, ou renoncer à tout espoir de bon ordre et de paix sur la terre.

Alors, la démocratie américaine, entraînée aussi par les mêmes nécessités qui nous pressent, devra peut-être au vieux monde cette couronne de vérités religieuses, de saintes vertus fraternelles et de gloires poétiques, unique prix des labeurs de la civilisation.

F. DE CORCELLE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 juin 1835.

L'intervention est toujours le grand mot qui préoccupe les esprits. Toutes les agitations, toutes les inquiétudes se sont effacées devant celle-ci; et à l'heure qu'il est, on est loin d'être tranquille sur cette question qui n'est pas près d'être résolue. « L'affaire de l'intervention en Espagne commence seulement aujourd'hui, » disait M. Molé à M. de Talleyrand, qui se réjouissait de la voir terminée par la réponse de l'Angleterre; et tout annonce que les prévisions de M. Molé étaient fondées.

Ce qui s'est passé depuis quinze jours dans ce ministère, au sujet de l'intervention, est assez curieux, bien que de peu d'importance encore. Ce sont de sourdes et timides menées, de petits soulèvemens silencieux qui attendaient pour éclater une heure qui n'est pas venue, et qui viendra peut-être, quoique tout le cabinet la craigne. Il y a eu, dans cette circonstance, des réticences et des restrictions pleines de hardiesses, comme il y a eu des élans et des provocations qui n'étaient que de la frayeur; et au milieu de tout cela, le roi a été ferme et inébranlable; d'un petit mot d'écrit, bien simple et bien net, il a arrêté court toutes les intrigues de France et d'Angleterre. Si S. M. de Broglie Ier joue un peu le rôle de roi fainéant dans cette affaire, il faut reconnaître

qu'il est impossible d'avoir un ministre plus éveillé et plus actif que celui qu'elle possède dans la personne de Louis-Philippe!

Mais avant d'aller plus loin, nous devons reconnaître publiquement une erreur que nous avons commise dans notre dernière chronique, et dire que nos informations, ordinairement assez exactes, on l'a pu voir, nous avaient trompés sur un point qui n'est pas sans importance. Il s'agit de l'opinion de M. Guizot au sujet de l'intervention. On croyait généralement que M. Guizot était enrôlé sous la bannière de M. Thiers en cette circonstance, et qu'il avait poussé, avec lui, ce cri de guerre qui avait tant o fusqué les oreilles du roi. Nous le pensions aussi; et en cela nous aisions tort à M. Guizot. Jusqu'au dernier moment, au contraire, c'est-à-dire jusqu'au jour de la réponse de l'Angleterre, M. Guizot a eu le courage, on pourrait dire la témérité, de n'avoir pas d'avis sur l'intervention. Dans le conseil, au château et dans les salons ministériels, M. Guizot s'abstenait de formuler une opinion, de répondre par une décision à toutes les incertitudes qui s'adressaient à lui. De là notre erreur. Dans l'intimité seulement, M. Guizot émettait de hautes et solides raisons contre une intervention en Espagne; mais il ajoutait aussitôt que les raisons contraires étaient bonnes et solides aussi, et qu'il fallait les entendre. Dans une affaire aussi importante que celle-ci, où tous les intérêts de l'Europe se trouvent en question, ajoutait-il, il ne savait pas se décider avant l'heure, tant la réflexion lui semblait nécessaire; il attendrait donc le moment de signer la délibération du conseil pour avoir une opinion arrêtée, et, jusque-là, il était prêt à discuter pour et contre, avec une égale bonne foi. Pendant ce temps, M. Thiers marchait chevaleresquement à la conquête de l'Espagne, tambour battant et enseignes déployées, et portant en croupe, pour toute armée, son jeune collègue M. Duchâtel. Fidèle à ses engagemens politiques, M. Guizot annonçait hautement toutefois l'intention de se retirer si M. Thiers quittait le ministère; et M. Thiers déclarait, de son côté, qu'il remettrait son portefeuille si l'intervention n'était pas adoptée. Ainsi M. Guizot serait sorti du cabinet par le fait même de l'adoption de ses principes, car on n'en peut douter, sous le voile dont il couvrait sa pensée, M. Guizot était opposé à un acte d'intervention en Espagne.

M. Guizot faisait circuler sa pensée par M. de Broglie, ainsi qu'autrefois les hauts barons faisaient porter leur lance par un écuyer. M. de Broglie parlait hautement contre l'intervention, si hautement que, vu les réticences de M. Guizot, on crut un moment à la séparation de ces deux anciens amis politiques; mais M. de Broglie parlait

seulement, et pendant ce temps le roi et M. Thiers travaillaient activement, chacun dans son sens, et l'un contre l'autre. La lutte finie, il reste prouvé que le ministre, près du maître, n'est encore qu'un écolier.

On assure que M. Thiers avait expédié à M. Villiers, ambassadeur d'Angleterre à Madrid, une lettre dictée à M. Mignet, où celui-ci engageait le jeune envoyé, son ami, à presser lord Palmerston dans le sens de l'intervention. Une lettre fort pressante de M. Villiers a été effectivement envoyée au cabinet anglais, et lord Palmerston, qui a une grande confiance en M. Villiers, eût été fort ébranlé par ce message, sans l'arrivée d'une autre lettre tout-à-fait décisive, et dont il a été parlé dans les journaux.

Cette lettre était de l'adversaire de M. Thiers, mais elle avait été transcrite par M. Sébastiani, sous forme de note secrète. Elle était brève, succincte et péremptoire. On y faisait sentir, en peu de mots, tous les inconvéniens de l'intervention, ses dangers, et on y déclarait que le roi des Français ne donnerait jamais de sa pleine volonté les mains à cette mesure. La note de l'ambassadeur français fut déposée sur la table du conseil privé, en même temps que la lettre de M. Villiers, qui réclamait le secours de l'Angleterre en faveur de l'Espagne, et que la dépêche du ministère français, qui offrait de joindre ses forces à celles de l'Angleterre pour venir en aide à la reine Christine. On sait la réponse de l'Angleterre.

Depuis ce jour, M. Thiers ne parle plus d'intervention; une assistance indirecte lui semble suffisante, et personne n'est plus pacifique que lui à cette heure. S'il faut en croire quelques bruits, la campagne ministérielle serait déjà faite, et l'intervention n'aurait eu lieu qu'à la Bourse, où des bénéfices énormes ont été réalisés, grace à la baisse subite causée par ces vives démonstrations de guerre.

On se bornera donc à laisser le passage des frontières libre aux recrues volontaires qu'on lève déjà de tous côtés, et à céder à la reine Christine la légion étrangère que nous possédons à Alger. *Céder* est le terme qui est employé dans la dépêche adressée, il y a trois jours, au cabinet espagnol. Le gouvernement de la reine paiera lui-même la solde de ces troupes; mais il va sans dire que c'est nous qui la fournirons.

Pendant toute cette affaire, terminée par le roi en personne, le roi, comme on l'a dit, a été inébranlable. Quelqu'un qui ne l'a pas quitté depuis plus de vingt ans, disait qu'il ne l'avait jamais vu se prononcer aussi fortement. On a cité ce mot de sa majesté : « Je changerais plutôt

sept fois de ministère que de céder sur cette question. » Ce mot est vrai. Le roi a dit encore : « Je prendrais demain un ministère dans la gauche, oui, dans la gauche, si cela était nécessaire pour éviter l'intervention. »

Quoi qu'il en soit et quoi qu'il advienne, le roi ne prendra pas un ministère de la gauche, mais il est certain qu'il cherche, avec sa prévision ordinaire, à se préparer un cabinet pour remplacer celui-ci. Le maréchal Soult est tombé en ruines, le tiers-parti n'existe plus, même de nom; l'extrême gauche se divise en vingt fractions, qui sont toutes plus antipathiques au roi les unes que les autres; on voit qu'il n'est pas facile de trouver des ministres à son gré, ou même des ministres. Cependant, au milieu des débats que la question d'intervention a fait naître, et dans les craintes qu'elle a causées, on s'est encore une fois souvenu de M. Molé. On s'est rappelé que M. Molé avait posé et défendu le principe général de non-intervention à une époque où il y avait du courage et une haute habileté à le faire. L'Europe vivait alors sur un principe contraire. La sainte-alliance y dominait, et s'était engagée à comprimer toutes les révolutions qui pourraient éclater dans les états dont les souverains avaient signé le traité de Vienne. Or on sait que la France y avait accédé, et que la campagne d'Espagne lui avait été imposée en vertu de ce traité. En posant, en 1830, le principe de non-intervention, M. Molé avait créé un nouveau droit public en Europe. Il avait sapé le principe fondamental de la sainte-alliance, préparé notre coalition avec l'Angleterre, et par suite la quadruple alliance. L'indépendance de la Belgique avait été le premier résultat de ce principe fécond, fécond dans ses développemens surtout, en ce que la France, en exigeant la non-intervention des puissances, avait déclaré qu'elle interviendrait partout où une autre puissance s'aviserait d'intervenir. On peut donc juger combien la conversation de M. Molé était recherchée ces jours passés au château; comme on le citait, comme on s'appuyait de ses argumens, lui la non-intervention en personne! Il est vrai que M. Molé exerce encore une haute influence en Angleterre, où il compte beaucoup de partisans et d'amis, et qu'on espérait le faire servir à contrebalancer les menées de M. Thiers. Avec l'urgence, le crédit de M. Molé a dû diminuer; mais comme il l'a dit, la question d'intervention commence seulement, et il se peut que bien prochainement on ait recours à lui.

Le procès épisodique de la chambre des pairs s'est terminé par des rigueurs qu'on a peine à s'expliquer, tant la répartition en est peu régulière. La condamnation des deux gérans à un mois de prison et à dix mille francs d'amende satisfaisait, ce nous semble, à la loi; ou pour

vrai dire, c'était, après les révélations de l'audience, tout ce qu'un juge rigoureux pouvait tirer de la cause, la loi à la main. Mais la juridiction des pairs est une chambre étoilée, qui réunit deux ou trois mandats, applique la loi, la restreint ou la rejette à son gré, qui venge ses offenses, celles de la société, celles de ses membres en particulier, et de ses membres comme corps constitué, qui se fait solidaire de l'ancienne chambre des pairs, élaguée par la révolution de juillet, et de la nouvelle, augmentée par cette même révolution, qui tient à la fois de la chambre viagère et de la chambre héréditaire, qu'on blesse en attaquant et le conseil des anciens et le sénat, qu'on trouve sur sa route quand on flétrit l'an VI, quand on blâme 1815, quand on méprise 1820, et quand on loue 1830. D'après cette énumération de qualités ou plutôt de vices, la chambre des pairs n'a pas puni le quart des irrévérences dont elle a été l'objet dans le cours de ce procès incidentel. M. Trélat lui-même, condamné à trois ans de prison et à dix mille francs d'amende, n'a pas une peine proportionnée aux coups sans nombre dont il a frappé ce grand corps tout couvert de plaies récentes et anciennes.

Comme il y a toujours quelque chose de la faiblesse humaine dans les jugemens des hommes, quelle que soit leur dignité et l'éminence de leur position, on nous permettra de dire que, part faite aux dispositions de la loi qui a été appliquée par la chambre à MM. Michel de Bourges et Trélat, leurs condamnations respectives peuvent se résumer par leurs propres paroles. M. Trélat, les yeux baissés, la figure calme, les mains paisiblement posées sur la barre, avait dit à ses juges, d'une voix douce et timbrée : « Messieurs, ce n'est pas d'hier que datent nos inimitiés. En 1815, j'ai pris les armes pour m'opposer au retour de vos gracieux maîtres; en 1830, j'ai fait mon devoir comme beaucoup d'autres, heureusement; et huit jours après, je reprenais encore mon fusil, moi qui ne suis pas un homme de guerre, et je me rendais au poste que Lafayette nous avait assigné, pour marcher contre vous personnellement, messieurs. »

Au bout de ces paroles de M. Trélat, nous lisons dans les journaux : *Agitation dans la chambre.* C'est *frémissement* qu'il fallait dire.

M. Michel de Bourges, au contraire, de ce ton qu'on lui connaît, les épaules hautes, avec ce sublime geste naïf qui lui est familier, le bras étendu, la main ouverte, comme s'il voulait, de cette main large et nerveuse, renverser les obstacles qu'on lui oppose, M. Michel avait dit : « Voyons, messieurs les pairs, quel est le mot qui vous a le plus blessé dans notre lettre? C'est le mot ennemis. Il y est. Je ne le nierai pas. Humainement parlant, j'en conviens, c'est peu honnête. Cepen-

dant, messieurs les pairs, je ne crains pas de vous le répéter. Je vous regarde comme nos ennemis, comme nos ennemis politiques. Mais voulez-vous que je vous dise toute la vérité?... Je n'ai pas la plus légère haine contre vous. Il y a mieux. Depuis trois jours que nous avons des rapports ensemble, nous nous connaissons mieux. Peut-être trouvez-vous que je ne suis pas si terrible que vous l'avez cru d'abord, et moi, il faut vous le dire, nos rapports m'ont prouvé que vous valez mieux que votre institution. »

La salle entière a ri de cette apostrophe; M. de Lascours lui-même riait aux éclats.

Il résultera de ces interpellations habiles ou hardies, violentes ou modérées, de ces condamnations équitables ou non, que la chambre des pairs y regardera de plus près à l'avenir, avant que de compromettre sa dignité dans une lutte corps à corps avec des hommes à qui le talent ne manque pas plus que le courage. En Angleterre, si la chambre haute s'était exposée à entendre deux fois des discours du genre de ceux-ci, il y a long-temps que son existence, comme premier corps politique, serait terminée.

Il reste encore bien d'autres écueils devant la chambre des pairs. Que fera-t-elle des accusés absens? Il avait été décidé qu'on les jugerait comme contumaces, et qu'on leur donnerait un an pour en appeler à la chambre même; mais chaque jour on adopte un nouvel avis. La dernière résolution prise chez M. Decazes a été d'attirer un à un tous ceux qu'on pourrait avoir, et qui consentiraient à écouter les débats; puis d'ajourner les autres à la session prochaine, *attendu que la chambre des pairs est fatiguée*. Arrêt de grands seigneurs qui donnera six mois de repos aux juges et aux prévenus, les uns dans leurs châteaux, les autres dans d'infects cachots!

Ici se présente de nouveau l'influence de M. Molé, de qui dépend en quelque sorte l'issue de ce procès. M. Molé n'a cessé un moment de plaider contre ceux de ses collègues qui veulent juger sur pièces les accusés absens. Il s'affermit de plus en plus dans cette opinion, et se fonde surtout aujourd'hui sur le changement opéré dans la situation des accusés qui ont interrogé eux-mêmes les témoins. Aux uns, ils ont prouvé qu'ils faisaient de fausses dépositions, aux autres ils ont opposé les professions infâmes qu'ils exercent, ou leur dépendance de la police et du gouvernement. Interrogés seulement par le procureur-général, les témoins à charge sont tous des miroirs de vérité, des hommes d'une moralité reconnue, d'une probité sans tache; en face des accusés, presque tous se trahissent et succombent. En présence de tels faits com-

ment juger des accusés absens ? Tous les hommes impartiaux sont frappés de cet argument, et une majorité redoutable suivrait sans doute M. Molé, si sa conscience le forçait d'abandonner le siége du juge. On peut être assuré que M. Molé restera tant qu'il pourra le faire, que tous ses efforts tendront à amener une décision telle qu'elle lui permette de siéger jusqu'à la fin ; mais M. Molé est un de ces hommes qui ne tergiversent pas dans les cas où il lui semble que l'honneur est engagé, et si on le force dans ses principes, quoi qu'il lui en coûte, il s'éloignera. Ce jour-là, la cour des pairs sera privée de la moitié de ses membres, sans excepter ceux que la fatigue physique aura écartés. On comprend maintenant pourquoi l'ajournement à une autre session a été demandé si instamment, et presque résolu chez M. Decazes.

La lettre de Mme Lionne, femme du gérant de *la Tribune*, fait prévoir les rigueurs qui attendent M. Trélat et ses amis. M. Lionne a été transféré, sans nécessité, de Sainte-Pélagie où il était détenu, à la maison de travail de Clairvaux. On l'a conduit sur une charette, comme un malfaiteur ; et sa position était si misérable, qu'il excitait la pitié par toutes les villes qu'il traversait. A cette occasion, *le National* a publié deux belles pages, dignes de la plume de M. Carrel, où il rappelait les anciennes protestations de M. Thiers le journaliste, contre l'infâme traitement infligé par M. de Corbière à M. Magalon. M. Thiers a répondu, par l'organe du *Journal de Paris*, qu'il n'entendait protester à cette époque que contre la pensée de condamner des écrivains à tresser de la paille ou à creuser des sabots. Le journal ministériel élève une autre distinction. Il dit que ce n'est pas en compagnie de galériens, que ce n'est pas à pied, de brigade en brigade, que M. Lionne a été transféré dans une maison de détention ; *c'est en voiture, et avec tous les égard qu'il pouvait désirer.*

Répondons ici qu'une voiture et des égards semblables avaient été offerts à M. Magalon, quand on le transféra à Poissy. La voiture était une charette jonchée de paille ; les égards, deux gendarmes à cheval, le sabre nu ; mais comme il fallait payer cette distinction, M. Magalon préféra faire la route à pied. M. Lionne est âgé de 50 ans, malade ; s'il a accepté cet étrange adoucissement, c'est qu'il savait qu'en prenant la courageuse résolution de Magalon, il serait mort en route.

Magalon ! comment ce nom ne fait-il pas frémir M. Thiers ? comment ne lui inspire-t-il pas une vive commisération pour tous les gérans de journaux condamnés par la loi ? Faut-il donc rappeler à M. Thiers que nous qui écrivons ces lignes, nous avons pris place avec lui et l'infortuné

Magalon autour de la table de rédaction de *l'Album* où l'on retrouverait encore de belles pages de M. Thiers? Ne sait-il pas, comme nous, que Magalon n'avait pas écrit une ligne des artices qui motivèrent les persécutions de M. de Corbière, et que nous tous, les vrais coupables, condamnés à l'impunité par la loi, nous restâmes paisiblement dans nos demeures, tandis que Magalon cheminait sur la route de Poissy, enchaîné au bras d'un hideux galérien, dévoré par la gale? Est-ce donc sous le ministère de M. Thiers que devait s'élever une réclamation du genre de celle de Mme Lionne? devait-on s'attendre à voir son nom, charbonné de la main des prisonniers, sur les murs des cachots, près du nom de M. de Corbière?

Que dire après cela des déclamations de MM. Liadières et Fulchiron sur la littérature et les arts? l'odieux efface le ridicule.

— L'étude de notre ancienne littérature des XIIe, XIIIe et XIVe siècles prend de jour en jour plus de développement, et les monumens et pièces qui s'y rapportent ne cessent de se publier dans un nombre croissant, grace au zèle et au concours de quelques érudits. Nous avons eu déjà occasion de recommander les publications si soignées de M. Paulin Paris. M. Francisque Michel s'est fait honneur et a rendu de véritables services à notre vieille littérature par les éditions excellentes qu'il a données, soit seul, soit de concert avec M. de Monmerqué; par ses publications du *Comte de Poitiers* et du *Roman de la Violette* principalement. M. Chabaille vient de publier une branche nouvelle du *Roman du Renard*, avec d'importantes rectifications et variantes du texte précédemment publié par Méon; nous reviendrons sur ce consciencieux travail. Nous ne voulons qu'appeler l'attention aujourd'hui sur les diverses pièces qu'a mises au jour, dans ces derniers temps, un jeune travailleur fort zélé en cette voie, M. Achille Jubinal. Il a publié successivement (1) : une espèce de diatribe burlesque intitulée, *des Vingt-Trois Manières de Vilains*, à laquelle M. Eloi Johanneau a joint un commentaire grammatical, et que nous aurions voulu voir accompagnée de quelques considérations littéraires plus générales sur le but et le sens de la pièce; un *Mystère de la Résurrection du Sauveur*, ou du moins un fragment de ce mystère qui date du XIIIe siècle, et sur lequel M. Magnin doit insister dans l'ouvrage qu'il consacre aux origines de la littérature dramatique moderne; un *sermon*, du XIIIe siècle également, *en vers*, qui nous a semblé plein de grace naïve et d'un rhythme agréable, et qui de plus peut jeter du jour sur la question de savoir en quelle langue les prédicateurs d'alors s'adressaient à leurs ouailles; deux *complaintes* du trouvère Rutebœuf, avec une notice détaillée sur la vie et les œuvres de ce poète satirique, et souvent famélique, à en juger par ses fréquentes doléances; enfin, sous le titre de *Jongleurs*

(1) Teschener, place du Louvre. — Silvestre, rue des Bons-Enfans.

et Trouvères, un choix de *saluts, épîtres, rêveries*, etc., des XIIIe et XIVe siècles. Ce recueil, qui est jusqu'ici la plus volumineuse publication de M. Jubinal, contient une trentaine de pièces d'un intérêt inégal, mais dont quelques-unes, comme le *Chapel à sept fleurs*, sont charmantes de délicatesse, ou, comme la *Paix aux Anglais*, sont aiguisées de bonne raillerie, ou, comme la satyre des *Taboureors*, ont une application directe à l'état et aux phases diverses de l'art de poésie en ces temps. Par les publications multipliées que nous venons de mentionner, M. Jubinal a fait voir qu'il possède les qualités peu communes d'un bon éditeur en notre vieille langue. Il s'occupe en ce moment, à ce qu'il annonce, d'une édition complète des poésies de Rutebœuf. Il est à souhaiter en effet que M. Jubinal emploie désormais à des publications de longue haleine et d'un intérêt plus général le zèle et les qualités dont il fait preuve. Nous lui conseillerons aussi plus de simplicité de style dans les notices qui, mises en tête des vieux textes naïfs, doivent, là moins qu'ailleurs, se ressentir de la phraséologie moderne. M. Jubinal, en continuant avec la même ardeur et en la dirigeant, nous semble appelé à rendre de précieux services dans une branche de plus en plus recherchée et cultivée de notre littérature.

— *Au-delà du Rhin*, par M. Lerminier, a paru chez l'éditeur F. Bonnaire. Ce livre obtient un grand succès dans le monde politique et littéraire.

— Cette même quinzaine a vu paraître deux ouvrages importans. Le premier, que nos lecteurs connaissent bien par l'intéressant travail et le curieux résumé de notre collaborateur M. Th. Lacordaire, est le *Voyage du capitaine Ross*, publié à la librairie Bellizard. Le second est *Flavien ou de Rome au désert*, par M. Alex. Guiraud. Cette nouvelle production d'un écrivain distingué mérite un examen à part, et nous y reviendrons. Nous nous contenterons aujourd'hui de constater l'apparition de *Flavien*, publié à la librairie Levavasseur, place Vendôme.

— M. H. de Latouche, qui se tenait depuis long-temps sous sa tente, vient de publier un nouveau roman, *Grangeneuve*, chez le libraire Magen, quai des Augustins. Nous examinerons une autre fois le mérite et la portée de cette nouvelle œuvre littéraire de l'auteur de *Fragoletta*.

— Une nouvelle traduction du *Robinson*, de Daniel de Foë, par Mme Tastu, se publie en ce moment, avec de nombreuses *illustrations*, chez le libraire Moutardier.

F. BULOZ.

TABLE

DES MATIÈRES DU DEUXIÈME VOLUME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

GEORGE SAND. — André, deuxième partie. 5
GUSTAVE PLANCHE. — De la Réforme de la comédie. 99
A. SP. — Revue littéraire de l'Allemagne. — N. II. 107
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 126
J.-J. BAUDE. — Alger. — Du Système d'établissement à suivre. 137
CH. LENORMANT. — De l'École française en 1835. — Salon annuel. 167
J.-J. AMPÈRE. — Contemplation. 210
POUJOULAT. — Visite à Lattaquié. 224
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 243
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XVIII. Mme de Staël. — première partie. 263
MIGNET. — Luther à la diète de Worms. 302
GUSTAVE PLANCHE. — Voyage en Orient, par M. de Lamartine. 319

TH. LACORDAIRE. — L'Or des Pinheiros. 535
GUSTAVE PLANCHE. — *Angelo Malipieri*, par M. Victor Hugo. 554
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 564

AUGUSTIN THIERRY. — Nouvelles lettres sur l'histoire de France. — IVe lettre. — Prætextatus. 377
SAINTE-BEUVE. — Poètes et romanciers modernes de la France. — XVIII. Mme de Staël. — Deuxième partie. 416
M. P. — Six mois de la Session parlementaire. 445
TH. LACORDAIRE. — Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques. — Première partie. 462
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 486

J.-J. AMPÈRE. — Portraits de Rome à différens âges. — Première partie. 497
TH. LACORDAIRE. — Voyage du capitaine Ross dans les régions arctiques. — Deuxième partie. 538
LERMINIER. — *Au-delà du Rhin*. Aspect général de l'Allemagne. 575
ALFRED DE MUSSET. — Lucie, élégie. 617
A. B. — Théâtres de Londres. — Mme Malibran à Covent-Garden. 621
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 627

CH. MAGNIN. — La Comédie au IVe siècle. 633
GUSTAVE PLANCHE. — Histoire et philosophie de l'art. — VII. — L'Ecole anglaise en 1835. — Exposition de Somerset-House. 674
GEORGE SAND. — Lettres d'un voyageur. — IV. A Éverard... 692
ALFRED DE MUSSET. — La Nuit de mai. 732
F. DE CORCELLE. — De la Démocratie américaine. 739
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE. 762

FIN DE LA TABLE.